

Victoire Normand. [Le Mis de Crémant.] Par Claude Vignon

Vignon, Claude (1828-1888). Auteur du texte. Victoire Normand. [Le Mis de Crémant.] Par Claude Vignon. 1862.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

VICTOIRE
NORMAND

PAR

CLAUDE VIGNON.



PARIS

COLLECTION HETZEL

E. DENTU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL

Galerie d'Orléans, 43 et 47

—
1862

VICTOIRE NORMAND

90

Y²

73267

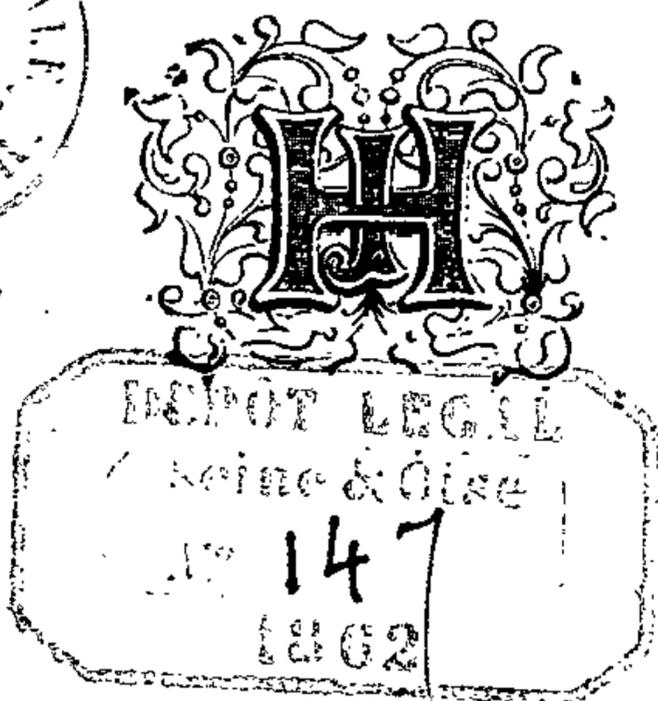


Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain en Laye.

VICTOIRE
NORMAND

PAR

CLAUDE VIGNON



PARIS

COLLECTION HETZEL

E. DENTU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL

Galerie d'Orléans, 13 et 17

—
1862

73267

A MADAME

LA BARONNE DE BEAULIEU

MADAME,

Je voudrais que ce roman, né parmi les bruyères de nos landes, en eût gardé les poésies. Je voudrais qu'il fût comme un bouquet de fleurs sauvages aux parfums pénétrants et doux. Je voudrais qu'il fit songer aux vertus ignorées qui rachètent les péchés du monde.

Il deviendrait alors digne de vous être offert.

CLAUDE VIGNON.

TABLE

VICTOIRE NORMAND.....	7
LE MARQUIS DE CRÉMANT.....	175

VICTOIRE NORMAND

I

La France est grande, la France est belle, la France est riche. Lorsqu'un voyageur franchit la frontière pour s'avancer au cœur du pays, il rêve une suite de vastes et plantureuses campagnes, de champs de blés, de vignes, de prés, de bois, et de rivières qui brillent entre les saules, les peupliers, les herbes folles, — ou bien, entre de larges quais de pierre de taille, au milieu d'une ville.

Pourtant, qui le croirait? dans cette France, et au centre même des plus vieilles provinces, il y a encore des recoins sauvages qui ont conservé leur physionomie des temps gaulois, et dont les habitants paraissent moins appartenir au monde des

contemporains que les créoles de nos plus lointaines colonies.

J'ai passé, l'an dernier, les vacances au fond de la Creuse, chez madame de Brances, et, assurément, avant de l'avoir expérimenté je ne me serais pas imaginé rencontrer en France un pays si primitif, si naïf dans son isolement, dans son manque de points de contact avec la civilisation moderne.

Madame de Brances a soixante ans. C'est une femme d'esprit, une femme distinguée à tous égards, une femme du monde et du meilleur monde. Depuis bien des années, déjà, elle habite seule, l'hiver comme l'été, un petit manoir si bien perdu au milieu des landes, si bien caché au milieu d'un bouquet de chênes et de sapins, qu'à cent pas on ne saurait le découvrir.

Sa vie solitaire s'écoule là, entre ses livres et les occupations multipliées d'une maîtresse de maison qui gouverne un nombreux personnel de métayers et de travailleurs. Les visites du curé de la pauvre petite paroisse voisine viennent seules apporter une diversion dans cette existence d'une régularité, d'une monotonie, d'une austérité à faire passer un frisson de terreur dans l'âme de bien des femmes qui se croient peut-être détachées du monde.

Pourtant madame de Brances est riche : elle a vingt mille livres de rente, sans compter que

sa terre couvre bien deux cent quarante hectares de pays.

Aux vacances seulement, le manoir s'anime de la joyeuse présence des petits-enfants de madame de Brances et de celle de sa fille. Quelquefois, un vieil ami vient y passer deux ou trois semaines. C'est l'occasion pour madame de Brances d'ouvrir sa maison à quelques voisins, et de réunir, autour d'une immense table, une dizaine de maires campagnards, autant de curés, quelques propriétaires, plus les filles à marier et les célibataires.

Après le festin, les jeunes gens dansent au son du piano ! — Madame de Brances a un piano, et la preuve la plus frappante de la simplicité du pays, c'est qu'un piano y est une chose rare et seigneuriale !

Quand personne, dans l'assemblée, ne sait faire courir sur les touches les polkas et les quadrilles, on danse au son de la vielle ou de la musette.

De neuf à dix heures, chacun reprend le chemin de son logis ; qui dans son cabriolet, qui dans sa carriole, qui à cheval, qui à pied.

Puis, de temps à autre, un refrain de Pierre Dupont retentit à travers les landes... et bientôt le silence se fait. La fête est finie.

Mais cette fête laisse dans le pays bien des souvenirs. On en parle : c'est l'événement de la saison, de l'année.

D'ailleurs on y a noué des affaires et des mariages, organisé des parties de chasse, fait des invitations pour une ou deux fêtes, que rendent les principaux du pays.

Enfin, ce jour-là le signal de la vie des vacances a été donné, et, jusqu'au moment où les collèges rappellent leurs pupilles de tous les coins de la France, on échange des visites et des dîners.

Quelques jours de cette existence me semblèrent délicieux, à moi, Parisien fatigué; c'était comme un moment de bienfaisant sommeil après une nuit de fièvre. Mais, lorsque je me représentai la fin des vacances et l'heure du départ, le moment où la fille de madame de Brances et ses enfants montaient dans la calèche qui les emportait jusqu'à Guéret, la première étape du retour à Paris, je me pris à considérer, avec un mélange de curiosité, d'étonnement et d'admiration, cette vieille grand'mère rentrant seule dans sa maison déserte, et leur faisant, de la main, un signe d'adieu, tandis que la voiture tournait au bout de l'avenue de sapins.

Désormais, dans cette maison, le silence et la solitude étaient réinstallés pour dix mois. Plus de joyeux cris d'enfants dans les escaliers et les corridors; de coups de fusil, tirés aux moineaux dans le jardin; plus de gammes rapides babillant sur les touches du piano et révélant la présence d'une jeune femme; plus de discussions politiques au coin de la

cheminée entre les vieux amis ; ni de cuisinier empressé à dresser les plats montés, et les pâtés colossaux des plantureux dîners de province ; ni de chevaux sellés piaffant dans la cour ; ni même de voisins endimanchés venant rendre visite. — Non, mais les rangements, les lessives, les dernières façons des champs, les réceptions de comptes... puis les lectures et la tapisserie durant les longues veillées d'hiver.

Et l'hiver est triste dans ce pays !

Les villages, disséminés au loin dans la campagne, ont entre eux deux ou trois lieues de distance. Chacun de ces hameaux ne représente pas une commune. L'un possède le maire, l'autre le curé, un autre encore l'instituteur, l'huissier ou le notaire ; et, comme il n'y a pas de chemins praticables, toutes communications sont interrompues entre ces représentants des besoins sociaux, lorsque les pluies ont fait déborder les étangs ou que la neige couvre la terre.

Que l'on se représente de vastes plaines de landes couvertes d'une bruyère fine et drue que le froid a noircie ; de distance en distance, des marécages ; puis d'immenses champs arides, qui semblent ces champs maudits de l'Écriture où le génie du mal a semé du sel et des pierres. Quelques pièces de terre labourées coupent çà et là les landes ; puis des bois taillis s'étendent sur de vastes espaces. Au milieu de

ce pays désolé apparaissent tantôt un village d'une dizaine de maisons, tantôt une métairie solitaire, tantôt enfin une pauvre petite église dont la construction lourde, gauche et primitive, remonte aux temps barbares.

L'habitation de madame de Brances est la seule maison de maître, à trois lieues à la ronde. Les bourgeois la nomment modestement de son nom de pays : la Guerche ; mais les paysans d'alentour l'appellent : « le château. »

Donc, en me représentant l'aïeule rentrant après les vacances dans sa maison vide, je me disais : « De quoi peut vivre là cette femme intelligente, active, élevée dans le monde et pour le monde ? L'âme a besoin d'aliments comme le corps ; et plus cette âme a de facultés développées, plus elle a d'appétits, naturellement. Madame de Brances a traversé la vie de Paris, et, à Paris, les cercles où s'échangent le plus d'idées. Elle a vécu par le cœur, par l'esprit, par les arts même. Aujourd'hui que la voilà enfermée dans cette solitude, et restant les trois quarts de l'année sans parler à autre âme vivante qu'à un pauvre prêtre de campagne, vers quel intérêt puissant gravitent ses pensées ? Où en est le point d'appui ? Où en est le but ? »

Ces réflexions me prirent inopinément dans l'église paroissiale de madame de Brances et pendant la messe.

Cette église est située à un quart de lieue de la Guerche au milieu d'une vaste lande. La maison curiale seule et le cimetière l'accompagnent. Dans cette pauvre maison, — une cabane presque ! — le curé vit avec une vieille servante, car l'homme qui sert à la fois de chantre, de bedeau et de fossoyeur, est un des métayers de madame de Brances et loge à une bonne lieue de l'église.

Si, pour dépeindre ce pauvre pays et les mœurs humbles de ses habitants, il faut des teintes grises, presque sombres, quel austère fusain ne faudrait-il pas pour esquisser cette église ?

Déjà le lecteur ne voit-il pas, au milieu d'un pays plat et d'une lande désolée, l'amas informe où se groupent le temple rural et son clocher, qui ressemble à un pigeonnier de ferme, le toit couvert en chaume de la maison curiale, le jardin du curé, où croissent péniblement quelques légumes et trois ou quatre pieds de dahlias rachitiques, le cimetière clos de pierres entassées sans ciment, et où les tombes, cachées sous l'herbe haute, n'ont pas d'inscriptions ?

Dans la lande, à l'entrée du cimetière, une croix de granit brisée se dresse, étayée tant bien que mal sur un tas de pierres. C'est tout.

L'intérieur du temple est plus misérable encore. Jamais maçonnerie si grossière ne se saurait imaginer. Jamais vaisseau d'église ne rappela mieux

les cryptes primitives où se réunissaient les premiers chrétiens.

La nef, sans bas-côtés, bien entendu, sans piliers, a la forme d'un carré long; une arcade, qui se rapprocherait beaucoup plus du plein-cintre que de l'ogive si elle avait une forme régulière quelconque, sépare la nef du chœur. L'église est bâtie en croix latine cependant, car derrière le maître-autel et de chaque côté s'ouvrent comme des cavernes, creusées à coups de pioche, dans une masse de maçonnerie. Celle du fond sert de sacristie; les deux autres forment, l'une la chapelle de la Vierge, et l'autre celle du saint patron.

Les murailles sont blanchies par un lait de chaux. La voûte est faite de planches mal jointes; le sol est pavé de dalles énormes, mais de dimensions tellement inégales, qu'il semble que nulle n'ait été taillée et qu'on les ait juxtaposées au hasard. Un bloc de granit sert de bénitier. D'ailleurs, sur les murs, ni croix, ni tableaux. Une seule image d'Épinal, dans un cadre de bois noir, sans vitre, et représentant la Vierge et l'enfant Jésus, tient lieu de décoration picturale. Deux statues de bois peint, boiteuses et écornées, s'élèvent de chaque côté de l'autel du saint; une autre, qui est revêtue d'une robe de mousseline blanche, sur un transparent de percaline bleue, domine l'autel de la Vierge.

Sur le maître-autel, peint en marbre blanc, brille

un tabernacle doré, don précieux de la châtelaine, qui éclate au milieu de cette pauvreté comme une flamme de gaz dans la nuit. Ce tabernacle est accompagné de quatre flambeaux de plaqué dans lesquels brûlent des cierges de résine, et de deux bouquets de fleurs en papier, fraîches et pimpantes dans leurs vases de porcelaine. Voilà le luxe de l'église.

Çà et là, dans la muraille, quelques trous informes et irréguliers sont fermés par un morceau de vitre verdâtre, comme, dans les plus pauvres villages, les paysans en mettent à leurs chaumières de pisé, pour éviter l'impôt des portes et fenêtres.

Le prêtre officiant semblait fait pour cette humble église, tant il était chétif de sa personne et pauvrement vêtu dans son surplis de calicot et sous sa chasuble déteinte.

Je considérais tout cela en oubliant de suivre l'office ; et, après avoir pensé à la vie profondément solitaire de madame de Brances, je pensai à celle de ce pauvre prêtre qui demeurait là depuis sa jeunesse, y remplissait les fonctions du saint ministère sans autre passé que ses années de séminaire, sans autre avenir qu'un asile dans un hospice pour se reposer des travaux apostoliques, quand l'heure de la vieillesse aurait sonné.

Puis mes yeux s'égarèrent sur la foule des paroissiens agenouillés, dans leurs habits des diman-

ches et récitant leur chapelet, faute de savoir lire.

Je me dis alors :

« Cette misérable église est bien vieille : on assure qu'elle remonte à l'an 1000 ! Depuis neuf siècles que de générations se sont succédé, qui ont été baptisées avec l'eau de ce bénitier creusé dans la pierre, qui ont prié sur ces dalles grossières, qui se sont mariées devant cet autel, et gisent sous la terre de ce cimetière, sans avoir laissé même un nom, même un souvenir qui marque la trace de leur passage en ce monde !... Pourtant les âmes de ces pauvres gens furent créées à l'image de Dieu, comme celles des rois, des guerriers, des savants qui ont rempli l'histoire du bruit de leurs exploits ! Etranges anomalies de nos destinées terrestres, mais triomphe sublime du catholicisme qui convie toutes ces âmes au même banquet et leur ouvre également les portes du ciel !

» Quelle démocratie que la catholicité ! Le véritable niveau égalitaire, c'est la croix.

» Eh ! qui sait ? me dis-je, si parmi ces chrétiens obscurs qui ont prié ici et dorment dans ce cimetière, il n'en est pas que leurs vertus ont faits plus grands devant Dieu que les héros dont nos collégiens, à dix ans, savent le nom et l'histoire ?

» Oui... sous l'herbe qui frissonne au vent, à l'entour de la croix de granit brisée, reposent peut-être des saints... Et, parmi ces paysans grossiers qui

prient ici en ce moment, il est sans doute des âmes choisies, des vases d'élection.

» Ne serait-ce pas, quelquefois, dans ces couches sociales inférieures que se cacheraient les hautes vertus ? L'humanité doit fournir des âmes pures, saintes, bienfaisantes, qui sont comme un holocauste à la divinité, comme des personnifications de la prière éternelle qui demande grâce pour les péchés du monde, comme des victimes propitiatoires, peut-être ?...

» Et s'il n'était pas de ces âmes quelque part, qui donc rachèterait les crimes de la terre ? Qui donc empêcherait le feu du ciel de consumer nos Babylones ?... »

Je fus soudain dérangé dans le cours de mes pensées par le mouvement que fit, pour s'agenouiller, ma voisine de gauche.

Cette voisine, arrivée depuis trois jours à la Guerche, y passait habituellement une semaine ou deux chaque année à l'époque des vacances. C'était une grande fille assez maigre, assez mal attifée, et d'une bien humble condition !

Madame de Brances lui avait obtenu à grand'peine le bureau de poste de Bertrie, qu'elle tenait avec sa mère et qui leur valait quatre cents francs par an !

Je me penchai vers son livre pour voir où en était l'office ; ma voisine, du bout de son doigt, m'indiqua le passage qu'il fallait lire ; puis elle se

retourna vers l'autel en s'isolant dans sa prière, et je fus frappé de l'expression de foi ardente et simple qui se peignit sur sa physionomie.

Je la regardai pour la première fois, bien que je l'eusse vue déjà; mais elle m'avait paru si insignifiante!

En ce moment l'enfant de chœur agitait sa sonnette, et le prêtre murmurait :

« Agnus Dei qui tollis peccata mundi... »

II

Le prêtre récita immédiatement après la messe, vêpres et complies, donna la bénédiction du saint-sacrement, car ses paroissiens ne pouvaient ni demeurer dans la lande, ni revenir à quelques heures de là pour entendre la fin des offices. Lui-même d'ailleurs était obligé de se presser, car il lui fallait aller dire une seconde messe à Bertrie, dont l'église n'avait pas de desservant.

Bertrie était situé à six bons kilomètres de la Beaume ; dix heures sonnaient ; le curé devait dire sa seconde messe à onze. En moins de rien il eut fait ses apprêts, et il sortait de l'église avec son enfant de chœur et son bedeau en même temps que nous.

Nous suivions d'ailleurs le même chemin pendant quelques minutes.

— Avez-vous quelque chose à faire dire à votre mère, mademoiselle Victoire? demanda-t-il à la buraliste, qui revenait avec nous à la Guerche.

— Dites-lui, monsieur le curé, que je la remercie d'avoir la bonté de se charger seule de tout l'ouvrage, tandis que je m'amuse ici, mais que, dans trois ou quatre jours, je la rejoindrai.

— Comment donc, ma chère Victoire, interrompit madame de Brances, mais je compte bien vous garder à la Guerche jusqu'au départ de ma fille, pour laquelle vous êtes une charmante compagnie. Madame votre mère est heureuse, j'en suis sûre, de savoir que vous prenez un peu de distraction; c'est si rare pour vous! Dites, monsieur le curé, à madame Normand, qu'elle me fera plaisir en me laissant sa fille le plus longtemps possible! Voulez-vous avoir la bonté aussi de lui rappeler que je l'ai engagée à dîner pour demain? Vous savez que j'aurai du monde, une vingtaine de personnes: les curés de Brédan, des Ajoncs, de Varades-Sainte-Croix, etc.; monsieur, madame et mesdemoiselles la Hautière; le percepteur de Saint-Savin, l'huissier de Collonges, les maires de nos trois communes les plus voisines; M. Herbault, le grand cultivateur es environs d'Aubusson, qui fera ses huit lieues pour venir; M. et madame Marin; enfin, nos convives or-

dinaires, et le notaire de Saint-Romain, M. Renier.

J'avais, par hasard, les yeux tournés vers Victoire Normand.

A ce nom je la vis rougir tout à coup, puis se détourner pour cacher son émotion. En manière de contenance, elle s'approcha même d'une haie et cueillit quelques mûres sauvages.

— Quant à vous, monsieur le curé, à tantôt ! Vous savez que nous ne dînons qu'à cinq heures pour vous attendre.

On était à la bifurcation du chemin ; le curé hâta le pas pour arriver plus vite à Bertrie, et nous, au contraire, nous revînmes doucement vers la Guerche en causant.

J'offris le bras à madame d'Homery, la fille de madame de Brances et je lui signalai en souriant la rougeur soudaine qui était montée au visage de mademoiselle Victoire.

— Ah ! dit-elle avec une voix attendrie, vous avez remarqué cela !... Pauvre fille !

La buraliste cueillait encore des mûres, et je voyais sa main trembler.

J'ai dit qu'elle était grande et maigre, qu'elle était mal mise ; en songeant que cette pauvre créature avait un cœur et qu'elle aimait, je la détaillai du regard.

Madame d'Homery comprit mon inspection et suivit ma pensée.

— Elle n'est pas jolie, reprit-elle, et son pauvre mantelet de soie noire, qui date de sept ans, sa robe de mousseline de laine, ses souliers de cuir à l'anglaise et son chapeau de paille garni de rubans teints, ne la font pas valoir ! Et puis, elle est rousse, et, dans nos provinces, vous savez que cette couleur de cheveux est encore à l'état de préjugé et de réprobation.

Justement Victoire Normand se retourna en ce moment vers nous. Sans doute son trouble commençait à s'apaiser. Pourtant elle dissimulait mal des palpitations, qui la faisaient rougir et pâlir dix fois par minute.

— Elle souffre, dis-je.

Madame d'Homery ne me répondit que par un geste de pitié impuissante.

Je voulus alors me la représenter dans un autre cadre que ce pays aride et dans d'autres atours que ces vêtements surannés. Je l'isolai de tout cela, par un effort d'imagination, et j'en fis une Parisienne... une femme du monde, sachant tirer parti de ses avantages et même de ses laideurs.

— Non, assurément, répondis-je à madame d'Homery, la pauvre Victoire Normand n'est pas jolie!...

Mais de cette demoiselle de village, faites une Parisienne, elle sera charmante!

— Croyez-vous?

— Supposez cette tête débarrassée d'abord de l'in-

forme cornet de paille qui l'entoure, puis encadrée de ses cheveux d'or bruni, relevés sur les tempes, légèrement crépés et ondés, ruisselants sur le cou en nattes épaisses ou en longues boucles, au lieu d'être serrés en deux rouleaux bien lisses, qui semblent de bois et avancent comme une fortification de chaque côté des joues ; supposez l'ovale un peu long de ce visage gracieusement sorti par la forme de la coiffure ; cette peau, à fond si blanc, nettoyée, par quelque cosmétique, des taches de rousseur qui la ternissent, ces sourcils un peu mieux accusés par un coup de brosse intelligent ; — ne voyez-vous pas tout de suite une autre femme ? Remarquez que les yeux vert-bleus, creusés dans leurs orbites, sont bien enchâssés d'ailleurs, et ont à la fois de la profondeur et de la transparence, que le nez se dessine d'un trait pur, et que, si la bouche est grande, les dents sont belles.

— Elle a vingt-huit ans, la pauvre Victoire...

— Nos Parisiennes, à présent, vous savez, ne commencent à compter pour des femmes qu'à trente ans, et savent plaire jusqu'à quarante-cinq. Maintenant, habillez la taille trop longue et trop mince de mademoiselle Victoire d'une robe de la bonne faiseuse, qui lui élargisse les épaules, qui lui avantage la poitrine et découpe les profils de ses formes par d'élégantes courbures, au lieu de les découper par plans rigides et à angles droits ; que

sa jupe, au lieu d'être soulevée par une crinoline dont les cerceaux se comptent par dessus la robe, à chaque coup de vent, soit gonflée de jupons savamment gradués; enfin, chaussez ses pieds, — un peu grands, je l'avoue, — de bottines bien faites; gantez ses mains, — je sais qu'elles sont rouges et qu'elles ont des nœuds! — gantez-les de gants de Suède aisés, sans boutons et à larges poignets remontants sur la manchette...

— Oui, certainement, avec de l'élégance et les façons du monde, on ferait de Victoire même une femme agréable, et cent Parisiennes, qui produisent un effet relatif dans leur cercle, ne la valent pas.

— Si vous la placez dans un milieu moyen, elle trouvera certes plus d'un admirateur; si vous la placez plus haut, dans cet empyrée parisien vers lequel l'Europe a les yeux fixés, vous en ferez une beauté, une reine de la mode peut-être...

— Ce que c'est que de nous! murmura en souriant madame d'Homery. O fortune!... Mais Victoire Normand, dont les pensées les plus hardies n'ont jamais conçu ce que nous venons de rêver pour elle, est buraliste de l'administration des postes à Bertrie; elle a des gants de tricot trop courts, qui serrent au poignet avec un caoutchouc, et laissent voir la peau hâlée de son bras; elle a un chapeau mal fait, avec des coques de ruban bleu

de ciel dessous. Enfin, crime plus grand, crime irrémissible, elle est pauvre !

— Mais, ce notaire de Saint-Romain est donc riche et beau ? demandai-je.

— Riche ? non certes ! il n'a pas encore payé sa charge. Beau ?... ma foi ! Victoire le trouve tel, et si mon imagination faisait à son égard ce que la vôtre vient de faire à l'égard de Victoire, peut-être réaliserait-il un type de distinction et d'élégance ; mais il a le teint hâlé des paysans, les cheveux coupés par le barbier de Collonges, des habits cousus par le tailleur d'Aubusson, l'air gauche, la parole embarrassée. Il sait à peine quand il faut mettre ou ôter son chapeau, et ne croit pas que les hommes portent des gants...

— Enfin, c'est un lourdaud ?

— Il faudrait causer avec lui, et extraire de ses discours le sens de ses pensées, pour se prononcer à cet égard. Pour un Parisien, certes, Laurent Renier est un lourdaud. Mais, voyez-vous, l'esprit parisien ne peut pas juger avec justesse l'esprit de la province, et encore moins l'esprit des campagnes. « Une mesure de superficie ne saurait suffire à évaluer une valeur cubique, » disait l'autre jour ce même notaire pour expliquer à ma mère une idée analogue à celle que je veux rendre en ce moment ; en d'autres termes, vous ne recevez pas les impressions par le même mode que ces gens qui vivent

seuls et repliés sur eux-mêmes, et vous ne pouvez pas les comprendre, ni par conséquent les juger. Moi, qui semble vous en parler si savamment, parce que je répète ce que j'ai entendu dire, je ne sais, en vérité, si Laurent est un épais tabellion de village, ne concevant au monde d'autres jouissances que la chasse, le boire et le manger, et parfois une partie de dominos avec son voisin, M. la Hautière, ou bien s'il a un esprit juste et profond, un cœur délicat, une raison profondément mûrie. — Quant à Victoire, c'est assurément une femme distinguée.

— Vous la connaissez depuis longtemps, à ce qu'il me semble ?

— Depuis son enfance, et je l'estime profondément, et je l'admire, et je l'aime, et je voudrais de tout mon cœur la voir heureuse.

— Elle est de ce pays ?

— Son père était de Collonges, où il apprenait l'état d'horloger, lorsque la conscription l'appela, un peu avant la chute du premier Empire. Sa bravoure lui fit gagner sa première épaulette à Waterloo ! la Restauration le mit à la demi-solde ; mais il rentra dans les cadres de l'armée avant 1830 et put prendre part à la conquête d'Alger. L'année précédente, il s'était marié à Strasbourg avec la fille du maître d'hôtel de la pension des officiers. Victoire naquit dans une des nombreuses villes où son père tint garnison. Au fait, je ne sais pas très-bien l'odyssée

du père Normand, qui n'atteignit jamais les hauts grades faute d'instruction, et faute aussi, je crois, de savoir garder suffisamment le respect envers ses supérieurs. Toujours est-il qu'il revint ici, il y a une vingtaine d'années, avec une fort maigre pension, sa femme et Victoire, qui avait sept ou huit ans.

Il reprit son état d'horloger, fit quelques écritures pour l'huissier de Collonges ; finalement, il parvint à vivre bien chichement, lui, sa femme et sa fille. Dans nos pays, on vit encore à bon marché.

Mais il mourut, et les deux pauvres femmes tombèrent dans la plus profonde misère. Victoire avait quinze ans, peu d'instruction et pas d'état. C'est alors que commence le roman de sa vie, — car elles ont leur roman aussi, ces pauvres existences si obscures ! — et parfois ce roman, dont le drame est voilé sous des apparences prosaïques, a des péripéties poignantes.

— Et quel est le roman de mademoiselle Victoire ?

— Ah !... ce serait long à vous conter, quoiqu'il n'y ait guère d'événements, et peut-être même parce qu'il n'y a pas d'événements ; car alors il faudrait entrer dans son âme, en sonder les profondeurs et en analyser les sentiments. Imaginez-vous cette mère et cette fille dans leur pauvre maison et sans ressources, cachant leur misère, car, dans nos pays aussi, la misère est la plus grande des hontes ; et puis, madame Normand est fière ! C'est le type

de la veuve d'officier, et, soit dit en passant, on croirait facilement qu'elle-même a été un peu dragon ! Elle voulait que sa fille fût une *demoiselle* comme elle était une *dame*. Vous verrez demain madame Normand, si elle peut échapper à l'esclavage de son bureau de poste, et vous comprendrez ce que cette femme, bonne au fond, mais à l'extérieur cavalier, à la voix haute et soldatesque, à la personnalité difficile à caser dans la vie sociale, a dû et doit faire souffrir à sa fille. Vous verrez aussi monsieur et mesdames la Hautière, qui ont influé beaucoup sur la destinée de Victoire ; vous verrez encore ce notaire de Saint-Romain, dont le nom la fait rougir si fort, et alors, creusez, rêvez. Peut-être trouverez-vous de l'intérêt à cette étude, peut-être découvrirez-vous quelque chose d'attachant dans la recherche des ressorts cachés qui font vivre, aimer et souffrir la pauvre buraliste de Bertrie.

Nous venions d'entrer dans l'avenue de sapins qui précède immédiatement la Guerche ; notre petite caravane, qui jusqu'alors avait cheminé deux par deux, à cause de l'étroitesse du sentier, se mêla, et ma conversation avec madame d'Homery fut interrompue.

D'ailleurs nous étions arrivés. Mesdames de Brances et d'Homery montèrent à leur chambre, les enfants s'échappèrent on ne sait où ; chacun enfin chercha ses affaires ou ses plaisirs.

III

Je me promenai au jardin tout rêveur comme si je venais d'entrer dans une vie nouvelle et dans un cours d'idées jusqu'alors inconnu. En effet, soudain je m'étais passionnément attaché à la pauvre fille de village, et, par corrélation, à tout ce qui l'entourait.

Il n'y avait pas moyen de s'égarer dans le jardin de madame de Brances, comme dans les méandres capricieux des jardins anglais. C'était ce qu'on appelle un jardin de curé ; des allées droites, dont le beau idéal eût été l'alignement au cordeau, divisaient le jardin en long et en large, de manière à former un double rang de carrés plantés de légumes et bordés de reines-marguerites.

Lorsque je fus arrivé au bout de l'allée du milieu, que j'avais prise à son point de départ, je tombai

dans une allée de tilleuls qui terminait le jardin, et je dus me retourner. En me retournant, j'aperçus sous un berceau de vigne Victoire Normand qui lisait.

Elle ne m'avait ni vu ni entendu ; je pus donc, en me reculant un peu derrière un tilleul, la regarder à mon aise.

Non ! encore une fois, elle n'était pas jolie !... Et pourtant, peu à peu, à la regarder, le charme me gagna. Ah ! qu'ils eussent ri, mes camarades de plaisir à Paris, si, par un effet de mirage, ils avaient pu me voir timide, presque ému devant cette fille rousse, gauche et mal mise ? Était-ce un effet de l'imagination du romancier qui s'exalte à propos d'un type, le transfigure, le place dans une atmosphère de lumière et d'azur, le pare à son gré, puis s'agenouille et adore son rêve, comme Pygmalion sa statue ? Était-ce le bonheur du mineur qui voit briller une paillette dans un morceau de charbon et croit avoir trouvé un diamant ? Je ne sais ; peut-être y avait-il dans mon émotion un mélange de ces deux sentiments ; car, d'une part, je ne voyais plus Victoire telle qu'elle était, mais telle que je l'avais représentée à madame d'Homery dans notre conversation : de l'autre, il me semblait qu'une lumière intérieure resplendissait à travers ce visage doux et résigné.

J'ai dit qu'elle lisait ; mais assurément sa lecture

ne l'absorbait pas tout entière, car parfois ses mains laissaient tomber le livre sur ses genoux, et ses regards, vagues et voilés, erraient sur le paysage sans le voir, comme il arrive aux gens qui rêvent. Alors, tantôt on eût dit qu'elle succombait au poids d'une tristesse infinie, tantôt qu'une espérance céleste lui traversait l'âme et l'enlevait au delà de ce monde.

Le soleil, passant entre les feuilles rougies de la vigne, semait de reflets brillants l'ombre du berceau, et faisait passer de temps à autre, selon les caprices de la brise, comme une flamme sur le front pensif de Victoire. Mais, quand cette flamme traversait ses cheveux, ils brillaient comme de l'or, et il semblait que le visage de la pauvre fille fût environné d'un nimbe. Alors je reconnus le type des Vierges du Pérugin, et je décidai que la buraliste de Bertrie était belle.

J'aurais voulu lui parler, et ne savais comment entamer la conversation ; le livre qu'elle tenait pouvait servir de prétexte si j'avais su quel était ce livre ; aussi m'efforçai-je de le deviner d'après sa forme et la couleur de la couverture, mais je n'y pus parvenir. Je me convainquis seulement que ce n'était pas un des romans que j'avais vus sur la table du salon. Ce devait être un des livres de la bibliothèque, et un vieux livre à en juger par la reliure de basane brunie.

Pourtant, je me fis honte de mon hésitation et de ma timidité, et je m'avançai résolûment ; puis j'entamai la conversation par cette question oiseuse :

— Vous avez donc renoncé aujourd'hui à la broderie, mademoiselle Victoire ?

— C'est dimanche, me répondit-elle.

— Ah ! c'est vrai, il ne faut pas travailler le dimanche ; mais c'est donc seulement du travail des mains qu'il s'agit, car je vois que vous lisez un livre d'apparence grave, et ces lectures-là demandent toujours un travail d'esprit.

— Certainement.

— Eh bien, alors, si vous êtes un peu casuiste, expliquez-moi, je vous prie, comment un travail des mains peut être un péché, si un travail d'esprit ne l'est pas ? Il semblerait que si l'Église défend de travailler le dimanche, c'est pour que l'esprit soit tout entier aux pensées religieuses. Or votre broderie ne vous empêcherait pas de penser saintement, tandis que l'étude doit posséder votre esprit tout entier.

— Je ne sais trop que vous répondre, me dit-elle, car, au premier abord, votre question est assez embarrassante. Cependant il me semble que l'Église, en défendant le travail du dimanche, a spécialement entendu désigner le travail qui rapporte un gain, parce que celui-là surtout détourne l'homme de ses devoirs religieux ; c'est toujours, voyez-vous,

l'adoration du veau d'or, contre laquelle l'Église réagit tant qu'elle peut.

Le bon sens et la haute portée de cette réponse me frappèrent.

— Vous avez raison, m'écriai-je, ou du moins, vous devez avoir raison.

— Il n'y a véritablement que la religion qui puisse combattre l'amour de l'or, reprit-elle d'une voix douce; hormis la foi, qu'est-ce qui contrebalancerait donc cette puissance de l'argent qui triomphe de tout en ce monde? de tout... de tout...

Je vis qu'elle répondait à sa pensée, en ce moment, plus qu'à mes paroles.

— Mais la broderie ne représente pas pour vous un travail mercantile, j'espère?

— Si, monsieur; je brode pour une maison de commerce, qui me paye mes broderies. Il faut joindre quelques petites ressources aux appointements de notre bureau de poste, sans quoi nous n'arriverions pas, ma mère et moi, à joindre les deux bouts.

— Oui, je me suis demandé même comment vous pouvez vivre sans faire de dettes. Pardon, mademoiselle Victoire, je n'aurais pas touché le premier cette question délicate; mais, puisque votre aveu de tout à l'heure me donne le droit de le faire, permettez-moi de vous demander par quel prodige un budget de quatre cents francs

par an suffit à l'existence de deux personnes.

— Ma mère a deux cents francs de sa pension de veuve; j'en gagne à peu près autant à broder. Vous voyez que nous avons huit cents francs à dépenser et non pas quatre cents.

— Hélas! mademoiselle, je ne comprends pas davantage que l'on vive deux avec huit cents francs par an! Excusez un pauvre Parisien qui n'a pas un sou de rente, et considère pourtant huit cents francs comme une obole dans son budget.

— Ah! monsieur, la vie n'est pas si chère ici qu'à Paris; et si nous n'avions pas nos frais.

— Vous avez des frais?...

— Il faut que nous fournissions la cire, le papier, la ficelle pour emballer les dépêches... C'est encore une dépense! Et puis, le piéton¹, qui vient prendre les lettres et les journaux chez nous pour les aller distribuer dans la campagne, ne porte pas les lettres mises à la boîte de mon bureau, au courrier qui passe à Collonges; je suis obligée d'y envoyer, et par conséquent de payer mon commissionnaire, car je ne puis courir ainsi par tous les temps.

— L'État rétribue vraiment trop peu ses petits employés, repris-je; et, quand on pense à ce qu'il exige de probité, d'exactitude² et de travail pour

¹ Facteur rural.

quatre cents francs, quand on voit combien ces modestes emplois sont encore sollicités et disputés, on s'étonne de ce que la France contient d'honnêtes gens !... Mais, avec les quatre cents francs, vous avez la maison postale ?

— Non, monsieur, nous payons notre loyer ; c'est encore cinquante francs par an.

Je la regardai, et si les sentiments de l'âme se peignent dans le regard, le mien dut exprimer une profonde compassion.

— Quelle vie ! quelle pauvreté ! murmurai-je.

— Que voulez-vous ? reprit-elle avec un accent dont je ne saurais rendre à la fois la douceur et la fermeté, la résignation, l'éloquence et la sérénité, que voulez-vous ? Dieu ne nous a pas mis en ce monde pour y être heureux !...

Je ne répondis rien.

Eh ! qu'eussé-je répondu ? Que pouvais-je répondre à cette chrétienne qui, d'un mot si simple, coupait court à toutes les plaintes humaines ? O poètes, qui avez écrit *Manfred*, *René*, *Werther* ! philosophes, qui réclamez de Dieu le droit au bonheur sur la terre, que vous voilà d'un mot jugés et condamnés !

« Dieu ne nous a pas mis en ce monde pour y être heureux ! »

Devant cette réponse de l'humble fille, toutes les déclamations tombent, il n'y a plus que deux

partis divisés par un abîme : celui des matérialistes qui, ne croyant ni à l'âme ni à la vie éternelle, doivent en effet vouloir le bonheur en ce monde, qui le cherchent par des efforts sans cesse renouvelés, toujours infructueux, et celui des chrétiens, qui parfois gémissent oppressés par la douleur, mais dont cet axiome console toutes les aspirations trompées :

« Dieu ne nous a pas mis en ce monde pour y être heureux ! »

IV

Et pourtant !...

Pourquoi donc, Victoire, voyais-je tout à l'heure passer sur votre visage ces alternatives de joie et de tristesse ? Pourquoi, lorsqu'un moment après, en vous ramenant à la maison, je vous parlai de la fête du lendemain, entendis-je votre cœur battre à se briser, tandis que votre bras tremblait sur le mien, et que votre doux visage s'empourprait et rayonnait ? Pourquoi même vous sentis-je un moment défaillir, comme si vous alliez tomber sous le coup d'une émotion trop vive ?

Chrétienne, vous aussi vous appelez le bonheur ! Le bonheur !... insatiable besoin de l'humaine nature, que le plus grand effort de la foi est d'apaiser avec la résignation !

V

Lorsque M. Normand fut mort, laissant sa famille dans une si terrible position, sa veuve s'ingénia pour trouver moyen de vivre. Quoiqu'on n'eût rien à lui reprocher, les sympathies ne s'empressèrent pas beaucoup autour d'elle. Une gloriole assez déplacée, qu'elle tenait on ne sait d'où, blessait bien des susceptibilités villageoises : parce qu'elle avait voyagé, elle prétendait en savoir plus long que tout le monde, et parce qu'elle avait été invitée chez des sous-préfets et des colonels, il lui semblait qu'elle ne pouvait se commettre avec les petites gens. Elle menait sa fille tambour battant, et lui parlait avec une grosse voix, la regardait avec de gros yeux et ne cessait de gourmander que pour se plaindre.

Avec ces dehors redoutables, elle invoquait toujours ses peines morales et ses maux physiques. Au fond, elle n'était pas méchante, mais elle était, sans y penser, monstrueusement égoïste. Sans doute, elle avait rêvé, dans sa jeunesse, que la vie lui devait toutes les joies, car elle se trouvait lésée plus que de raison. Du vivant de son mari, elle s'en prenait à lui de la déception de ses rêves; elle l'accusait d'être *un pauvre homme*. Quand il fut mort, elle déplora sa perte à grands cris. Elle se faisait rendre mille soins par sa fille en lui reprochant ses douleurs, comme si la pauvre enfant en eût été la source perpétuelle; puis elle partait de là pour déployer aux yeux de Victoire, en un vaste panorama, toute l'étendue des devoirs d'une fille envers une si bonne mère.

Victoire, sous le gouvernement maternel, semblait une créature purement passive. Elle allait, venait, obéissait, et ne se permettait qu'à peine de penser.

Pourtant ce n'était pas chose si facile qu'on le croirait au premier abord de vivre en paix avec tout le monde, dans le chef-lieu de canton, de s'y faire aimer même, lorsqu'on avait pour mère madame Normand.

Ainsi, madame Normand, malgré sa misère, se classait résolûment parmi les dames. Le nombre des choses que sa dignité ne lui permettait pas de

faire ou de supporter était infini. Il y avait aussi le chapitre des convenances, sur lequel jamais elle ne tarissait. La veuve du fils de l'horloger avait des notions arrêtées et plus inflexibles que des règlements de discipline, sur les supériorités et les infériorités de rang. Naturellement la qualité de veuve d'officier la plaçait en haut de l'échelle. Donc elle prétendait à l'égalité avec les autorités, avec les grands personnages du canton, et elle rangeait tous les petits propriétaires, les commerçants, les artisans, parmi les gens qui lui devaient salut et respect.

Jamais elle n'avait voulu se conformer aux mœurs du pays, que l'on pourrait dire fort démocratiques, si elles n'étaient simplement patriarcales.

Ainsi, pendant que tout le monde traitait, par exemple, les petites ouvrières qui vont coudre et repasser dans les familles sur un pied d'égalité, tandis que, par un usage immémorial, il est reçu que le cuisinier, qui a fait un dîner, vient s'asseoir au bas bout de la table, au rôti, madame Normand persistait à s'enfermer dans une étiquette imaginaire, à rendre aux uns les honneurs qui lui semblaient dus, et à réclamer des autres ceux qu'elle s'adjudgeait à elle-même. Tout cela était hiérarchiquement déterminé comme au régiment; mais il y avait d'abord un point de départ indiscutable : la supériorité du militaire sur le civil.

Ces prétentions cadraient peu avec la position dépendante que la misère faisait à la veuve de l'officier. Il fallait la voir assise à sa fenêtre aux petits carreaux de verre nuancés, au chambranle gauchi, remontant les bas de l'huissier ou raccommodant les chemises du tailleur, jetant, à travers ses lunettes, des regards mécontents tantôt dans les profondeurs de la place de l'Église, tantôt sur Victoire, qui travaillait à côté d'elle ; puis lançant une critique sur les allures de celui-ci, une bourrade à sa fille, une plainte sur les rigueurs du sort ; agitant son aiguille à tricoter dans les papilotes de son tour, aspirant une prise de tabac, ou s'interrompant pour lire un vieux journal usé à force d'avoir passé, depuis trois jours, de main en main.

« — Ah ! si ton pauvre père vivait, je ne me tuerais pas les yeux à remmailler les bas d'une pécore comme cette petite madame Couturier ! Crois-tu que ce soit un sort, Victoire, pour une femme qui devrait aujourd'hui, sans les malheurs, marcher l'égale d'une sous-préfète ?

— Il est vrai, pauvre mère, que tu n'es pas heureuse.

— Et ma santé, Victoire ? Je tousse, tu ne t'en aperçois pas, et puis j'ai des rhumatismes ; si je ne deviens pas poitrinaire, je deviendrai paralytique.

— Il faut, bonne mère, compter sur la Provi-

dence, répondait doucement la pauvre fillette, qui avait bien souvent l'occasion de répéter la même phrase, faute de savoir que rétorquer à ces litanies désespérantes. « — A brebis tondue Dieu mesure le vent. »

— Oui, oui, le vent ! il en a fait un terrible la nuit passée ! Voilà l'hiver : et veux-tu me dire, s'il te plaît, comment nous ferons pour nous chauffer ?

Victoire sentait venir à ses lèvres les mêmes consolations que ci-dessus ; mais elle reprenait :

« Tu sais que nous ne manquons pas de maisons où nous pouvons passer les veillées... Le matin tu resteras tard au lit ; je te ferai pour la journée de bonnes chauffrettes... et, quant à moi, je ne suis pas frileuse.

— Aller veiller chez les autres ! avoir l'air de parasites, comme cela convient à notre rang, et à mon caractère ! le matin, rester au lit, comme cela ferait mon ouvrage !

— J'essayerai maman, de travailler pour toutes deux.

— Oui va ! tu feras grand'chose. Tu en arriveras, comme moi, à te ruiner la santé : voilà tout !

A entendre le puissant soupir que poussait alors madame Normand, on aurait difficilement cru à cette santé appauvrie. Et certes, si l'on eût été tenté de plaindre une des deux femmes on se fût tourné du côté de Victoire, jeune fille de quatorze ou quinze

ans, pâle, longue, maigre et si fluette qu'il semblait que la brise pouvait la faire ployer comme un jeune peuplier.

Dès le grand matin, on la voyait nettoyant et frottant la pauvre maison, allant aux provisions, ou bien repassant ses collerettes et les bonnets majestueux de sa mère. Celle-ci semblait travailler aussi ; mais il ne fallait pas l'observer longtemps pour reconnaître qu'elle bourdonnait plus qu'elle n'avancait à l'ouvrage, et qu'elle blâmait plus volontiers la façon de faire de sa fille qu'elle ne faisait elle-même. Il est vrai qu'elle avait une si pauvre santé !

« — C'est un mouton » disait-on dans le pays en parlant de Victoire Normand. — Heureusement ! car si la fille avait le caractère de sa mère cela ferait de belles guerres intestines...

Ce caractère doux et sans aspérités apparentes valut à la pauvre orpheline l'amitié d'une jeune fille du voisinage, que sa nature entière et irascible rendait peu propre à la vie de famille.

Olympe la Hautière était l'aînée des trois filles de monsieur et madame la Hautière, qui habitaient le château de la Hautière, comptaient par leur fortune au nombre des notabilités du canton, et jouaient aux hobereaux.

Leur noblesse était plus que problématique ;

quant au château, c'était un grand bâtiment assez informe, auquel on donnait ce titre ambitieux à cause d'une tour ronde qui le flanquait.

M. la Hautière possédait de vastes propriétés et donnait quarante mille francs de dot à chacune de ses filles ; c'était, pour le pays, une fortune fort enviable. Comme maire de Collonges, il tenait d'ailleurs le haut du pavé dans les environs. Il portait un habit vert, un gilet chamois, un pantalon de coutil l'été, ou de droguet l'hiver, un chapeau de paille ou une casquette à oreilles. Madame la Hautière, lorsqu'elle se tenait chez elle, avait des costumes analogues, et, lorsqu'elle allait rendre des visites, se montrait en chapeau à plumes, en châle long et en robe de soie. Les demoiselles la Hautière étaient mises comme il convient à des héritières, c'est-à-dire avec une élégance campagnarde, qui rendait leurs toilettes bien plus étranges que celles de la pauvre Victoire.

Mais ces trois jeunes filles n'étaient point égales devant l'affection de leurs parents. Mademoiselle Olympe, qui, disait-on, serait jolie, dominait ses sœurs de toute la hauteur d'une déesse au milieu de simples mortelles. Dès l'enfance, son père et sa mère l'avaient adulée, choyée, *gâtée*, comme on dit, parce qu'elle était alors fille unique. Quand il lui vint des sœurs, on lui ménagea l'amitié d'une vieille fille riche, afin que l'héritage doublât sa dot.

Cette position magnifique la rendit la reine et le tyran de la famille.

Lorsqu'elle eut atteint douze ans, monsieur et madame la Hautière qui voulaient faire d'elle une femme accomplie, résolurent de l'envoyer en pension à Aubusson. J'ai dit qu'elle s'était prise d'amitié pour Victoire, et pourtant quatre années marquaient alors, entre elles, une grande différence d'âge; elle pleura quand on lui annonça qu'elle irait en pension, et déclara qu'elle y mourrait, si on ne lui donnait pour compagne sa jeune amie.

Sa proposition parut d'abord inadmissible; mais Olympe tint bon, et, peu à peu, madame la Hautière se laissa convaincre. Elle pensa d'ailleurs que la maîtresse de pension accorderait une diminution de prix pour avoir deux élèves et aussi en considération de la misère de l'orpheline; puis, que Victoire Normand, raisonnable, docile et intelligente, profiterait bien des leçons et pourrait, au retour, devenir pour ses plus jeunes filles une excellente institutrice. Enfin, peut-être ne fut-elle pas insensible à la gloire de faire une belle action et d'entendre chanter ses louanges dans tout le pays.

C'est ainsi que le bonheur... ou le malheur... — disons le sort, pour ne pas compromettre la Providence, — que Victoire Normand reçut une éducation de *demoiselle*.

On a dit bien souvent que la vie de collège ou de

pension était un premier apprentissage de la vie du monde. En entrant dans la même maison d'éducation que son amie et tant d'autres jeunes personnes fortunées des environs, Victoire devenait, en apparence, l'égale de toutes les élèves. Pourtant quelle différence ! et comme tout la mit à sa place dès le premier jour ! N'était-elle pas une sorte de demoiselle de compagnie élevée par charité ? Au sortir de la pension, tandis que les autres retourneraient dans leurs familles ou bien se marieraient, ne devait-elle pas rentrer dans la misérable demeure de sa mère, y reprendre son rôle d'humble ménagère, y gagner péniblement sa vie en travaillant pour ses anciennes compagnes, y vieillir fille enfin ?

Déjà, il fallait prendre garde à se tenir auprès d'elle sur son « quant à soi, » comme on dit ; il fallait éviter de se trop familiariser avec une intruse qu'on devait retrouver plus tard au-dessous de soi, la tenir à distance pour qu'elle ne se crût pas autorisée à trop empiéter.

Ainsi la pauvre créature se trouva dès l'abord prise et broyée entre deux vanités : celle de sa mère, qui lui rendait la pauvreté difficile ; celle de la caste bourgeoise, qui fortifiait d'avance sa richesse contre les attaques présumées de l'indigence.

VI

Qui pourrait raconter l'histoire intime de Victoire durant ce séjour à la pension et tandis que chacun la félicitait ! Qui pourrait dire ce que lui fut lourde, parfois, la générosité de sa bienfaitrice qu'elle entendait vanter sans cesse ! et ce que lui fut lourde, aussi, l'amitié d'Olympe, qui prenait naïvement sa compagne pour un souffre-douleur ? qui se croyait en droit de lui faire faire ses devoirs et ses pensums, puis d'accaparer toutes les récompenses ?

Mais Victoire avait été depuis sa première enfance si bien accoutumée à souffrir, qu'elle ne détaillait pas ses souffrances. C'était comme un fardeau qu'elle portait péniblement, sans révolte et sans espoir.

Au sortir de pension, quand elle revint avec Olympe au château de la Hautière, elle se rendit compte nettement, pour la première fois, de l'écrasante dette de reconnaissance qu'elle se trouvait avoir contractée envers tout le monde, et se demanda comment elle pourrait jamais s'acquitter.

Il y avait d'abord sa mère qui gémissait de rester seule dans une chaumière, tandis que Victoire allait vivre dans un « château ; » de travailler des doigts et de faire son ménage, tandis que Victoire « était devenue princesse. » Et lorsque Victoire, touchée de ces plaintes, offrait de quitter la famille la Hautière pour venir partager la misère maternelle, madame Normand se révoltait, lui demandant si elle devenait folle de penser à laisser une si belle position ? Elle ajoutait que la pension de veuve était déjà bien assez restreinte pour elle seule, et que Victoire dépensait plus qu'elle ne gagnait, etc. etc...

Il y avait madame la Hautière, sa protectrice, sa bienfaitrice, à laquelle, comme on disait dans le pays, elle devait tout, et qui semblait attendre des merveilles de sa reconnaissance.

Il y avait Olympe enfin, son amie, qui, comme on disait encore, était le premier instrument de sa fortune...

Cette constante situation d'obligée, ce malheur persistant devaient, ou avilir le caractère de Vic-

toire, ou lui former une âme d'élite, une âme supérieure à toutes les petites misères de l'orgueil.

Lorsqu'elle réfléchit sur sa destinée et qu'elle se vit toujours inférieure, et, à jamais, vouée à la reconnaissance, elle éprouva une sorte de révolte ; elle se demanda pourquoi ces choses, et non pas d'autres ? car elle avait dans le cœur d'ardentes aspirations de jeunesse. Elle aimait le plaisir, et, lorsqu'elle dansait avec ses compagnes, ou lorsqu'elle était emportée par le jeu, il passait dans ses yeux de rapides flammes, il s'échappait de sa poitrine de petits cris d'oiseau. Alors, elle oubliait le malheur et semblait le rejeter, comme une chape de plomb, pour s'élançer joyeuse dans les espaces d'insouciance et de liberté.

Si elle ressentit une douleur lorsque ses élans vinrent se heurter à la vie positive, elle ne conçut cependant jamais la pensée de la révolte ; non par manque d'énergie, non par cette sorte de résignation moutonnière qui est le secret de bien des apaisements ; mais par une justesse d'esprit singulière, par une rectitude de jugement qui ne lui permit pas un seul instant de demander compte à Dieu de son malheur, ni de se prévaloir de ce sophisme moderne au nom duquel on se venge sur autrui des rigueurs de la destinée.

Et puis, au lieu de regarder sans cesse au-dessus d'elle, et de comparer son sort à celui des heureux,

elle regarda au-dessous et trouva qu'il en était de plus à plaindre.

Elle évita enfin, par un bon sens naturel soutenu par la foi, cette terrible maladie du siècle qui consiste à s'analyser soi-même, à songer toujours à ses droits plus qu'à ses devoirs, à se plaindre, à se trouver victime, et à s'abîmer dans la contemplation de son malheur, comme Narcisse dans celle de sa beauté.

Une âme malade de cette maladie aurait d'abord maudit sa naissance, qui la plaçait dans une des classes supérieures de la société, en même temps qu'elle la vouait à la misère ; puis, l'éducation que madame la Hautière lui avait fait donner, et qui lui rendait plus sensibles les privations de la pauvreté.

Victoire, qui était sincère avec elle-même, se dit qu'elle ne voudrait pas, après tout, changer son sort contre celui d'une des paysannes de la contrée ; qu'il valait mieux savoir lire que de ne savoir que bêcher la terre et blanchir le linge au lavoir ; qu'enfin, si la pensée avait ses douleurs, elle avait aussi ses jouissances.

Alors la conclusion de ces réflexions fut qu'elle devait vraiment de la reconnaissance à madame la Hautière qui l'avait fait instruire, à Olympe qui l'avait aimée, et à sa mère qui se résignait à vivre seule pour lui laisser mener loin d'elle une existence moins pénible.

Voilà pourquoi elle supportait avec patience les boutades de madame Normand, les exigences de la Hautière et les caprices de ses élèves. Tout en les supportant elle en souffrait ; la religion fut alors pour elle un refuge, un soutien, un besoin.

VII

La vie quotidienne au château de la Hautière, bien qu'on la trouvât brillante en la comparant à l'humble vie qu'auraient menée dans leur pauvre maison la mère et la fille, n'était cependant point une vie gaie ni facile.

Elle n'était pas facile, surtout pour Victoire, qui devait se conduire de façon à contenter tout le monde; mais, gaie, elle ne l'était pour personne.

M. de la Hautière se levait à quatre heures du matin en été, à sept en hiver. Il couchait dans la tour, pour être isolé de sa famille et ne pas éveiller tout le monde en même temps que lui. Aussitôt qu'il sortait de cette majestueuse tour, il remontait le coucou de la salle à manger, descendait à la cui-

sine, où déjà l'unique servante s'agitait autour d'une vaste marmite pendue à une crémaillère au-dessus d'un feu clair, et demandait :

« Marie, la soupe est-elle prête ?... »

Quelques instants après on le trouvait installé au soleil levant, sous la treille, devant la porte de la cour, ou bien, s'il faisait froid, devant la cheminée où se fumaient les jambons, et que décoraient des nattes d'oignons et des chapelets de champignons secs.

Il avalait une assiettée de soupe fumante, dans laquelle la cuillère pouvait tenir debout, et, de temps en temps, faisait l'aumône d'une cuillerée à son chien de chasse qui ne manquait point de venir s'asseoir à côté de lui et le regarder d'un air suppliant.

Tandis que M. la Hautière achevait sa soupe au soleil ou les pieds sur les chenets, et versait dans l'assiette un demi-verre de vin, « *les gens* » arrivaient et s'attablaient dans la cuisine, pour prendre aussi le repas du matin avant d'aller aux champs.

Quand chacun avait pris la route de sa besogne, qui avec ses bœufs attelés sous le joug, qui avec son troupeau de moutons, qui avec sa pioche, ou sa faux, ou sa serpe, M. la Hautière ceignait sa carnassière, son fusil, appelait son chien, et partait. Cet équipage pouvait faire croire qu'il allait à la chasse, et ces promenades quotidiennes, qu'il allait

donner, de part et d'autre, le coup d'œil du maître, ou s'enquérir des nouvelles du pays. — Généralement, à l'heure du dîner, il revenait avec son carnier vide, et sans avoir appris grand'chose. Aussi, après les paroles d'usage échangées avec sa femme et ses filles, demandait-il, « si le journal était arrivé? » avec le même empressement que le matin il avait demandé sa soupe.

Madame la Hautière se levait aussi de bonne heure, mais son existence matinale était loin d'avoir la placidité de celle de son mari. Forcée de veiller à tout, et de faire beaucoup de choses elle-même, elle se multipliait; allant de la cuisine au cellier, de la cave à la buanderie, du jardin à la basse-cour. Elle ordonnait le dîner, préparait elle-même les plats fins, battait le beurre, égouttait le fromage, et s'occupait encore des fleurs du parterre et du rangement intérieur.

Ses plus jeunes filles l'aidaient un peu dans les menus soins, puis allaient travailler « avec leur institutrice. »

Quant à Olympe, elle se levait tard, et appelait Victoire pour l'aider à s'habiller, puis pour étudier avec elle un morceau de piano, ou une romance; car à Aubusson elles avaient appris à jouer du piano, à chanter et à dessiner.

VIII

Victoire habitait une petite chambre, ménagée dans la tour, au-dessus de celle de M. la Hautière, et à laquelle on allait par les greniers. Cette chambrette, simplement blanchie à la chaux, avait pour fenêtre un œil de bœuf donnant sur la campagne; pour mobilier, un lit de bois peint et une commode ventrue en noyer, à poignées de cuivre : pour décoration, des rideaux de toile à carreaux rouges et blancs, et sur la cheminée, deux vases de verre bleu, l'été pleins de fleurs, l'hiver pleins de houx à grains rouges et d'immortelles.

On réservait pour le salon les fleurs en papier que faisaient Olympe et Victoire, à la grande admiration des voisins de campagne.

Au-dessus du lit de Victoire, un bénitier surmonté d'un crucifix de cuivre, une branche de buis bénit et un chapelet formaient comme un trophée de foi et de résignation.

C'était là, dans cette petite chambre, où jamais personne ne montait, que Victoire trouvait quelquefois des moments de repos et de bien-être, et qu'elle avait passé, au demeurant, les plus douces heures de sa vie. Lorsqu'elle y était retirée le soir, ou bien le matin avant que personne n'eût donné signe de réveil, elle y éprouvait un délicieux sentiment de solitude et de liberté. Bien souvent elle y pleurait en priant, mais c'était un bonheur même que ces larmes répandues sans cause directe, et qui tombaient sous l'oppression du cœur, comme tombe la pluie quand le ciel est trop chargé de nuages.

Elle aimait à la tenir propre et luisante, cette petite chambre, rien que pour la satisfaction de ses yeux, et par une sorte de luxe intime qui était un besoin inavoué de son cœur. Elle s'y donnait, avec quelques fleurs, des fêtes inconnues ; elle s'y recevait elle-même, pour ainsi dire ; et l'horizon de ses désirs égoïstes était borné par le souhait d'y demeurer longtemps, causant, lisant ou regardant par la lucarne, les nuages passer dans le ciel.

Pourtant elle ne s'abandonnait guère à la rêverie ; sa conscience de chrétienne lui disait que ce relâchement de la volonté qui laisse courir

l'imagination comme un cheval auquel on aurait mis la bride sur le cou, n'est point sans danger. Elle ne raisonnait pas à perte de vue sur elle-même, la pauvre fille, tant s'en fallait! elle n'analysait point ses impressions; elle ne s'abîmait point dans la contemplation de son propre cœur; le devoir était son pôle moral, le bon sens sa boussole, le travail incessant son gouvernail.

Si parfois elle demeurait un moment inactive dans cette chambrette, c'était après sa prière faite, et lorsqu'elle allait finir ou commencer une journée. Alors sa pensée, en descendant du ciel, effleurerait les souvenirs terrestres; les accidents de la vie quotidienne s'y reflétaient comme en un profond et limpide miroir. En songeant au repos de la vie éternelle, quelques souhaits involontaires naissaient dans son cœur, pour la vie de ce monde. Elle aurait voulu, par exemple, que sa mère s'apaisât, que madame la Hautière fût plus facile à contenter, que ses élèves devinssent dociles, qu'Olympe ne la rendit pas responsable de tout ce qui réussissait mal dans leurs travaux communs. C'était tout.

A cela s'ajoutaient peut-être quelques aspirations vagues vers un bonheur qu'elle n'eût pas formulé en paroles; mais elle s'arrêtait vite sur cette pente en se croyant coupable: « Il y a tant de gens, pensait-elle, qui sont plus malheureux que moi! »

Cela faisait réponse à toutes les révoltes du cœur.

Alors elle priait de nouveau, et s'endormait, ou bien se mettait vivement à l'ouvrage. Sa chambre faite, elle s'asseyait devant sa fenêtre, et prenait l'aiguille pour raccommoder quelque pièce de linge ou chiffonner un ajustement à Olympe. Bientôt elle entendait madame la Hautière aller et venir en bas ; aussitôt elle descendait, se mettait à ses ordres, et l'aidait jusqu'à ce que la châtelaine la renvoyât à ses élèves ; ou bien qu'Olympe, renversant par un caprice l'ordre établi dans la maison, lui fit quitter la surveillance des confitures ou l'explication du Télémaque.

IX

On dînait à midi, selon l'ancienne coutume, et le dîner se prolongeait bien jusqu'à deux heures ; comme c'était l'œuvre capitale de la journée, on ne pouvait y mettre trop de temps. Et puis, si des voisins venaient en visite, dans la belle saison, ils apparaissaient vers une heure. Les visiteurs s'attablaient alors pour prendre le café ou un verre de liqueur, après les protestations et les insistances usitées en province. Olympe était priée de chanter ou de jouer un morceau ; tout cela prenait du temps. Enfin, M. la Hautière, comme maire de sa commune, avait à recevoir les réclamations de ses administrés, les rapports du garde champê-

tre, etc., et c'était encore vers l'après-dînée que venait tout cela, puisqu'on savait trouver M. le maire chez lui à ce moment-là.

Le dîner et ses suites se prolongeaient donc assez avant dans l'après-midi, et il n'était pas rare de trouver encore à trois heures la famille la Hautière réunie autour de la table ou, tout au moins, dans la salle à manger. M. la Hautière, dans l'intervalle des visites et des affaires, lisait le journal, à moins qu'il ne chargeât Victoire de ce soin tandis qu'il fumait sa pipe.

Le reste de l'après-midi se passait pour les femmes en travaux d'aiguille, en promenades, en études, selon les âges; M. la Hautière allait faire quelques courses ou remplir ses fonctions municipales. On se retrouvait le soir, à sept heures, devant la table du souper; et, dans les grands jours de l'été, à neuf heures tout le monde était couché; en hiver, on veillait jusqu'à dix heures et demie. Alors les tricots et les tapisseries faisaient rage; quelquefois on essayait de faire une lecture; mais M. la Hautière s'endormait tout de suite.

— Il vaut mieux causer, disait-il.

Et comme les sujets de causerie ne se présentaient pas avec abondance, il reprenait après un moment d'embarras :

— Eh bien, ces petites filles travaillent-elles? Sophie, récite-moi une fable de La Fontaine. José-

phine, raconte-moi l'histoire de la guerre de Troie?

Il arrivait bien quelquefois que les fillettes restaient court ou avançaient quelque gros anachronisme. M. la Hautière rétablissait les faits ou les vers avec l'importance convenable à sa dignité paternelle et magistrale, demandait à Victoire comment il se faisait que ces petites filles eussent une éducation si négligée, puis profitait de l'occasion pour faire une manière de leçon orale sur l'un des cinq ou six thèmes connus qui lui permettaient de mettre en relief son bagage intellectuel.

Ces leçons aussi étaient bien émaillées de quelques erreurs. Mais depuis tant d'années M. la Hautière les répétait à l'occasion, ces erreurs, qu'elles avaient force de loi de par la consécration du temps.

Ainsi passaient les jours, les mois, les années. Et la pauvre Victoire, heurtée par tous ces cahots intimes, le cœur serré par l'étau de la solitude et de la méconnaissance, portait sa croix dans une sorte de douloureux engourdissement.

X

C'est au château de la Hautière qu'elle rencontra pour la première fois le notaire de Saint-Romain, Laurent Renier.

Il était étranger au pays, c'est-à-dire que sa famille habitait à une dizaine de lieues de Collonges. On l'avait envoyé faire son droit à Poitiers ; puis, à vingt-cinq ans, on l'avait pourvu d'une charge de notaire de campagne qui lui rapportait, bon an mal an, de quinze cents francs à deux mille francs.

J'ai dit qu'en cette partie du département de la Creuse, les villages, ou plutôt les hameaux, sont assez distants les uns des autres, et que la commune et le canton se divisent en plusieurs petits centres : ici, le curé ; là, le maire ; ailleurs, le médecin et le notaire ou l'huissier.

Laurent Renier était le seul *bourgeois*, comme

on dit aux champs, qui habitât Saint-Romain. Sa maison blanche, au toit de tuiles, semblait un château au milieu des misérables chaumières qui l'entouraient.

Mais personne n'occupait avec lui cette belle maison blanche à la porte entourée de vigne, au jardin clos d'une haie d'aubépine. Excepté les paysans qui avaient besoin de son ministère, personne ne venait frapper à la porte du notaire étranger ; et, comme ses rustiques clients ne savaient pas lire, Laurent se demandait pourquoi et pour qui coller devant sa porte les affiches jaunes et bleues qui s'étaient, de par la loi, au-dessous de ses panneaux.

Aussitôt installé, le pauvre garçon, ermite en dépit qu'il en eût, alla faire visite aux gens du voisinage avec lesquels il pouvait espérer d'entretenir des relations.

M. la Hautière l'accueillit avec la politesse, la froideur, le *quant à soi* protecteur qui convenait au propriétaire d'un château, au père de filles accomplies et bien dotées, au maire du canton de Collonges, à un homme enfin qui devait représenter toutes les supériorités sociales dans son coin de pays ; et le pauvre notaire se dit, en retournant à Saint-Romain sur sa jument à longs poils et à l'allure tranquille, qu'il ne fallait guère compter sur la cordialité de ce voisin.

Mais, M. la Hautière lui-même éprouvait parfois le besoin de société. Lorsqu'il allait faire sa tournée de propriétaire dans les environs, il était bien aise de pouvoir entrer dans une maison bourgeoise, s'y reposer un moment et s'y rafraîchir ; puis d'entraîner quelqu'un à sa suite pour causer du rendement des orges, de la coupe des taillis, de la foire de Bousac, et des questions politiques à l'ordre du jour. D'ailleurs il apprit, par le curé de la Beaume, que M. Renier jouait bien aux dominos, et cette circonstance le décida en faveur du jeune notaire. Il lui rendit sa visite et l'engagea un jour à dîner.

Laurent accepta, et envoya la semaine suivante le produit de sa chasse à madame la Hautière, ce qui fut l'occasion d'une invitation nouvelle. Des relations assez fréquentes s'établirent et continuèrent, sans toutefois prendre rien d'intime et d'amical.

Au fond, et sous le vernis de civilisation qui recouvrait leur nature première, Laurent et M. la Hautière gardaient tous deux la méfiance propre aux paysans. Au bout de deux ans, ils se tenaient encore sur la réserve matoise du premier jour.

Dans le pays, on disait que le notaire épouserait sans doute une des jeunes demoiselles la Hautière. M. la Hautière attendait pour Olympe un phénix jusqu'alors introuvé, mais ses deux dernières filles, qui étaient fort laides, restaient à pourvoir.

Selon les uns, M. la Hautière avait jeté les yeux

sur Laurent pour en faire un gendre commode et conserver près de lui une de ses cadettes ; selon les autres, c'était Laurent qui aspirait à la main d'une des demoiselles et s'efforçait de capter la confiance du père et de la mère, en jouant aux dominos avec l'un, et en faisant, pour l'autre, une foule de petites commissions, à Boussac, à Aubusson et à Guéret.

Qui sait même s'il n'élevait pas ses rêves audacieux jusqu'à mademoiselle Olympe ? On l'avait vu ramasser son mouchoir et porter son livre de messe. Qui sait s'il n'espérait pas s'en faire aimer peut-être, et circonvenir assez le père et la mère, pour l'obtenir un jour ?

Quant à Victoire Normand, personne n'y songeait. Elle ne comptait pas dans le monde.

Laurent était taciturne. On en prenait prétexte pour lui prêter de la finesse, de vastes projets et une haute ambition. D'ailleurs, hormis le curé de la Beaume, madame de Brances et les la Hautière, il ne voyait personne.

XI

Comment Victoire s'éprit-elle de Laurent Renier ? Pourquoi, tandis que nul n'y prenait garde, laissa-t-elle envahir son cœur par un amour infini pour ce jeune homme, à la figure tranquille et douce, qui marchait lourdement, parlait peu et mal, et dont les yeux, sans éclair, semblaient regarder en dedans comme ceux des somnambules ?

Peut-être l'amour vient-il, à un moment donné, fondre sur les créatures, et Victoire en était-elle à ce moment lorsqu'elle rencontra Laurent Renier. Peut-être, avec cet instinct des âmes concentrées, devina-t-elle, sous l'écorce grossière, une nature délicate et sympathique à la sienne. Peut-être enfin rêva-t-elle une pensée sous ces yeux sans regards,

et se créa-t-elle, par l'imagination, un type idéal dans la personne d'un très-insignifiant notaire de campagne.

Quoi qu'il en soit, un matin d'automne, tandis qu'elle regardait à la lucarne de sa chambre, les rayons empourprés du soleil levant dorer les cimes dégarnies des arbres, faire étinceler la rosée sur les tapis de bruyère rose, et chasser les brouillards qui s'étendent en nappes sur les étangs et les prairies, Laurent déboucha d'un bois voisin, avec sa carnassière, son fusil et son chien. Il traversa la grande lande, quêtant du regard le gibier que son chien quêtait du flair.

Son apparition inattendue dans le tranquille paysage fit tressaillir Victoire. Elle suivit sa course des yeux, s'intéressa aux gambades mêmes de son chien, et quand tous deux eurent disparu, il lui sembla que le panorama lumineux qu'elle contemplait un moment auparavant était devenu sombre ; son cœur se serra, elle sentit des larmes lui venir aux yeux en songeant tout à coup à la morne tristesse de sa vie ; si elle avait au monde possédé quelque chose, elle l'eût donné en ce moment pour qu'un lièvre débouchant, à l'encontre du chasseur, et s'échappant par la lande, l'eût forcé de revenir sur ses pas.

Il lui fallut un effort de volonté pour reprendre ses travaux habituels. Tout le jour elle vit se peindre

sur la toile mobile de son imagination, l'effet de soleil du matin et la silhouette du chasseur sur la lande. Une sorte de petite fièvre la saisit après le dîner, vers l'heure où parfois venait le notaire. Chaque fois que s'ouvrait la porte qui séparait la cour de la campagne elle s'attendait avec une angoisse mêlée de douleur et de joie à le voir paraître. Il ne vint pas. Mais le lendemain matin, elle se trouva, comme la veille, à l'œil-de-bœuf de sa chambre, interrogeant le bois d'abord, puis tous les points de l'horizon.

De ce moment, la vie s'illumina pour elle de lumières inconnues. Il n'y eut plus d'autres peines et d'autres plaisirs que l'absence ou la présence de Laurent. Le monde extérieur disparut, pour ainsi dire, ou plutôt lui sembla contenu dans la maisonnette du notaire comme en un microcosme.

Quand au retour d'une excursion à Collonges elle passait à Saint-Romain en compagnie des demoiselles la Hautière, et qu'elle voyait cette petite maison blanche, solitaire et close, elle la regardait avec ravissement, et devenait rouge, en songeant qu'on y pourrait vivre toute sa vie, auprès de Laurent.

Alors son imagination transformait l'aspect de cette maison et y voyait, comme par un effet de mirage, le tableau du bonheur rêvé :

La porte de bois plein était ouverte sur le cor-

ridor dallé de carreaux rouges bien propres, et l'entrée de la maison était défendue seulement par une demi-porte à claire-voie, dont chacun pouvait lever le loquet. La seconde fenêtre du rez-de-chaussée, qui faisait vis-à-vis à celle de l'étude, avait aussi son volet ouvert, et, pour faire pendant aux affiches de vente qui chamarraient la première, on voyait grimper autour de la seconde des liserons, des cobéas et des haricots d'Espagne qui s'en allaient fleurir jusque dans les pampres de la vigne. Derrière les vitres, apparaissaient de jolis rideaux de tricot à jour, comme ceux qu'elle avait faits pour le salon de sa maîtresse de pension, à Aubusson ; une corbeille de fleurs en papier dans de la mousse, puis une femme... elle... qui cousait, assise en face des fleurs, et dont le profil avançait sous les plis du rideau soulevé...

Deux ou trois jolis enfants grimpaient et se roulaient sur les marches de la porte, et sur le banc de pierre situé sous la fenêtre aux rideaux de tricot.

Elle entendait leurs rires et les voyait manger des tartines de confitures...

Et elle oubliait alors cet axiome sur lequel reposait sa résignation :

« Dieu ne nous a pas mis au monde pour y être heureux. »

XII

Mais que de distance de ce rêve béni, de ce rêve qui lui faisait oublier le paradis, à la réalité !

Laurent ne lui avait jamais parlé d'amour, et rien ne faisait présager qu'il lui en parlerait jamais. Il la traitait avec les mêmes égards que les demoiselles la Hautière, ni plus ni moins. Précisément cette égalité l'avait profondément touchée. Elle était si accoutumée à voir marquer rudement, par les bourgeois campagnards, la distance qui la séparait, elle, orpheline et pauvre, des riches demoiselles la Hautière !

D'ailleurs elle se croyait, auprès d'Olympe, franchement laide et disgraciée. Elle avait entendu bien souvent faire des compliments à Olympe sur sa figure, sur son esprit et sur ses talents. — Quant à

elle, jamais personne ne songeait à lui trouver une supériorité quelconque.

Naïvement, elle en avait conclu qu'Olympe, en effet, était jolie, et rien ne lui semblait plus naturel que de passer inaperçue à côté de son amie.

Elle crut aussi de bonne foi qu'elle chantait moins bien et n'avait guère d'esprit.

Aussi ne songeait-elle pas à être jalouse. Cependant, lorsqu'elle aima, un étrange sentiment se fit jour dans son cœur.

Au bonheur d'être traitée sur le pied d'égalité avec ses compagnes par Laurent Renier, succéda le besoin d'en être préférée. Ce besoin, elle ne se l'avoua pas ; elle l'eût trouvé absurde et injuste, mais elle en souffrit.

Et puis on la regardait comme *sans conséquence* dans le pays, on ne supposait pas qu'elle pût avoir des prétentions personnelles, et l'on s'adressait naturellement à elle pour les petits renseignements et les petites médisances, sur la famille la Hautière. C'est ainsi qu'elle apprit les vues maritales prêtées au notaire.

Comment n'y avait-elle jamais pensé ? C'était tout simple, c'était clair... Pourtant une crampe la prit au cœur, et elle fut obligée de se cacher pour pleurer... bien fort... et longtemps.

Victoire se reprocha cette faiblesse avec tous les scrupules d'une conscience timorée.

« Hé quoi ! se dit-elle, j'éprouve du dépit et de la colère parce que ce jeune homme, auquel rien ne m'a donné le droit de penser, en aime une autre ? Je suis jalouse de ma compagne ? Olympe est bien faite pour être aimée... et moi... »

De nouvelles larmes interrompaient ces pensées ; elle priait alors, pour se donner du courage et rappeler la résignation qui s'échappait.

Olympe ne prétendait point du tout épouser le notaire ; et, si une pareille proposition avait été avancée, elle eût crié plus fort que ses parents. La petite maison qui faisait tant rêver Victoire lui semblait une horrible bicoque, et son ambition allait jusqu'à prétendre à une belle maison en ville, à un mari habillé par les tailleurs de Clermont ou de Moulins, qui la mènerait au bal de la sous-préfecture.

Mais, en attendant que ce mari se présentât, Olympe voulait être admirée, Olympe voulait être courtisée ; et, comme le notaire de Saint-Romain était pour le moment le seul jeune homme qui vint à la Hautière, elle dirigeait vers lui ses coquetteries.

Clotilde et Clara, les deux jeunes demoiselles de la Hautière, n'étaient point encore coquettes, et n'eussent point osé, d'ailleurs, lever leur étendard en face de celui de leur terrible sœur. Elles pensaient intérieurement que, peut-être, l'une d'elles

serait mariée à Laurent Renier un jour ; mais elles regardaient ce parti comme peu avantageux, et ne songeaient point à se le disputer.

Ni Olympe ni ses sœurs ne s'occupaient de Victoire en cette circonstance. N'était-il pas convenu que Victoire était laide, insignifiante, sans dot, enfin tout à fait incapable de trouver un mari ?

Ah ! que de douleurs pour la jeune fille ! comme elle regardait avec une inexprimable angoisse le visage de Laurent, tandis qu'Olympe chantait, ou bien lorsqu'elle lui parlait en minaudant et en étalant à ses yeux une coiffure nouvelle, une robe à la mode !

Laurent ne paraissait précisément ni galant, ni épris ; mais enfin il parlait à Olympe, parce que Olympe lui adressait la parole. Victoire, qui le fuyait de crainte de rougir en le regardant, et ne répondait qu'à peine à son salut de peur de trahir tout son amour, ne se rendait pas compte de cela et y voyait une préférence marquée, un indice certain d'amour et d'espérance.

Comment eût-elle imaginé d'ailleurs que l'homme qu'elle aimait si passionnément pouvait être méprisé d'une autre ? Il était évident pour elle que Laurent aimait Olympe, et il lui semblait impossible qu'il ne fût pas payé de retour.

Les avances d'Olympe ne pouvaient se nier. Certes, quand on savait que Laurent devait venir,

Olympe s'habillait avec plus de recherche qu'à l'ordinaire; certes, elle appelait les compliments du jeune notaire, quand ils ne venaient pas tout seuls.

« Et comment, se demandait encore la pauvre Victoire, un homme aurait-il pu résister aux avances d'Olympe? »

Un volume ne suffirait pas à raconter les tortures que Victoire souffrit pendant deux années, les prodiges de volonté et de vertu qu'elle déploya pour cacher sa passion et vaincre sa jalousie.

Combien de fois s'imposa-t-elle, pour châtement, quand elle avait ressenti contre Olympe un mouvement de haine, d'aider à la faire belle, de la prier de chanter ou de jouer du piano!

Un jour... — Quel crime expiait-elle alors?... — Un jour elle chanta un duo avec Olympe; et, tout exprès pour faire valoir sa rivale, elle chanta faux!

Puis, un moment après, d'une voix étranglée par la passion et par les larmes, elle fit l'éloge d'Olympe... de son esprit... de sa beauté, de son bon cœur... cherchant les mots qui seraient les plus favorables et attireraient le plus l'admiration de Laurent...

Comme elle pleura, lorsqu'il fut parti!

XIII

Une après-dînée toutes deux allèrent reconduire un bout de chemin des dames de Collonges qui venaient de faire une visite à madame la Hautière.

Elles traversèrent la lande à pied, tandis que le véhicule qui avait amené les visiteuses se traînait en cahotant dans un chemin plein de fondrières qui pouvait être considéré comme l'avenue du château. Un vigoureux paysan remorquait l'infortuné cabriolet que les dames devaient rejoindre à une bifurcation du chemin.

Ces dames, en marchant, continuaient les conversations commencées pendant leur visite, et l'intimité de la promenade, la neutralité du terrain rendaient la causerie plus franche et plus animée.

Cette causerie d'ailleurs roulait sur l'arrivée d'un nouveau percepteur, le changement d'un curé, le dernier mariage fait aux alentours.

Ordinairement Victoire prenait peu de part à ces conversations ; d'abord elle s'y intéressait médiocrement, ensuite elle sentait que le silence convenait à son rôle, et prenait d'instinct le personnage muet de la dame de compagnie. En ce moment, au contraire, elle soutenait la conversation avec un apparent intérêt. Elle discutait même pour donner à ses compagnes l'occasion d'une réplique. Olympe était entraînée par l'exemple, et, grâce à la controverse, ne s'apercevait pas du chemin qu'elle faisait à pied.

Après avoir rejoint le cabriolet, cès dames le dépassèrent. Victoire eut un soupir de satisfaction.

Depuis le départ, elle se disait : « Il fait beau, il n'est pas tard... si Olympe pouvait, sans y prendre garde, aller jusqu'à Saint-Romain !..... »

Le cœur lui battait rien qu'à cette pensée, et tout en parlant avec une sorte de volubilité, elle continuait mentalement :

« Je passerais devant sa maison !... et peut-être qu'à sa fenêtre... ou devant sa porte... ou dans le village, je le verrais..... »

C'était la fin suprême de ses désirs, le secret de son animation inusitée, le but de ses efforts d'adresse.

A chaque détour du chemin, à chaque coin de

bois, de champs ou de lande, une émotion violente lui serrait la gorge, prête à lui couper la parole. Si tôt que le point d'arrêt était dépassé, une effluve de joie circulait au contraire dans tout son être.

D'étape en étape son angoisse croissait; le comble du bonheur c'était qu'Olympe ne se retournât pas et continuât à marcher jusqu'au village; le comble du malheur c'était qu'à la dernière son impérieuse amie ne s'écriât :

— « Mais nous avons fait une lieue à pied et nous allons être en retard pour souper!...—Adieu, mesdames!... — Victoire, allons! nous n'avons pas ici de cabriolet, nous autres, pour nous ramener à la maison. »

Enfin elles aperçurent, dorées par le soleil couchant, les premières chaumières de Saint-Romain! Parmi elles, Victoire distinguait même le toit de brique de la maison du notaire..... Elle redoubla d'entrain.....

« Nous voici à Saint-Romain, dit une des visiteuses. »

Cette phrase tomba comme un lourd pavé sur le bonheur de Victoire; car Olympe s'arrêta court en s'écriant :

— C'est vrai pourtant! on s'oublie en causant! mesdames, jusqu'au revoir!

Comme elle pâlit la pauvre Victoire! comme soudain l'animation qui la soutenait s'éteignit!

Elle sentit tout à coup le froid de la brise du soir, car elle n'avait sur les épaules qu'une robe légère, tandis qu'Olympe, moins préoccupée au départ, s'était enveloppée d'un châle. Un frisson la parcourut tout entière. Pourtant elle osa dire timidement :

— Puisque nous voilà si près, nous ferions peut-être bien d'aller jusqu'au village... je n'ai plus une feuille de papier écolier pour vos sœurs...

— Et vous comptez, trouver du papier à Saint-Romain ? hormis M. Renier, je ne vois pas qui pourrait avoir du papier dans un pays où personne ne sait ni lire ni écrire ! Jean vous en rapportera demain de Collonges. — Mais à quoi avez-vous pensé de me laisser aller si loin ? Nous avons maintenant pour une heure de chemin, et voilà le soleil couché !

Olympe hâtait le pas, et Victoire suivait, taciturne alors autant qu'elle avait été causeuse tout à l'heure. Le jour baissait. Olympe rompait de temps en temps le silence pour gémir à propos de la course qu'elle avait encore à faire, et sur l'heure tardive, et sur le froid, et sur les dangers qu'on pouvait redouter. Elle était enfin de la plus mauvaise humeur du monde, et Victoire ne se sentait pas le courage, cette fois, d'adoucir cette aigreur. Elle aussi, trouvait la course longue pour le retour.

XIV

Tout à coup, au détour d'un taillis, un chien déboucha et vint se jeter dans les jambes des jeunes filles ! Toutes deux poussèrent un cri. Celui d'Olympe était un cri de terreur ; celui de Victoire avait un accent indéfinissable.

— Voyez ! s'écriait mademoiselle la Hautière, nous allons être mordues à présent par ces chiens de berger qui sont féroces. — Toussu ! toussu ! vilaine bête ! — Victoire ! ramassez donc des pierres !...

Mais Victoire ne s'alarmait pas elle, au contraire ; ce chien, comme elle le connaissait, comme elle l'aimait ! comme elle vit tout de suite que ses bonds étaient affectueux et inoffensifs ! comme elle lui caressa les oreilles en l'appelant Lindor !

Laurent Renier ne tarda point à paraître, à son tour, avec son bagage de chasseur.

— Vous voilà bien tard dans la campagne, mesdemoiselles, dit-il après les premiers compliments. Vous pourriez faire de mauvaises rencontres. Je vais vous reconduire. Aussi bien j'aurais été demain matin porter un lièvre et deux perdreaux à madame la Hautière, et la course sera toute faite.

— Oui, mais vous vous fatiguerez bien ce soir ! s'écria la pauvre Victoire qui entrevoyait pourtant cette course, en compagnie de Laurent, comme une heure de paradis.

— Ne vous inquiétez pas de ça, répondit le notaire de ce ton froid et tranquille auquel il n'y avait rien à répondre, et duquel surtout on ne pouvait se défendre comme d'une galanterie. — Ici ! Lindor ! Il siffla son chien qui courait vers Saint-Romain, et la petite caravane se mit à trotter d'un bon pas, car la nuit tombait, il n'y avait pas de lune et les chemins étaient mauvais.

Olympe, tout en marchant, lançait de temps en temps une phrase à travers le silence pour entamer la conversation ; le notaire y répondait en trois mots, et Victoire n'y répondait pas du tout ; ce bruit de paroles oiseuses lui gâtait son poème de bonheur.

Elle marchait allégrement ; pour elle, soudain le crépuscule s'illuminait, elle ne sentait plus le

froid ni la fatigue. Mais Laurent remarqua bientôt, lui, qu'elle était peu vêtue.

« Vous devez geler, lui dit-il ; laissez-moi vous donner mon manteau. »

— Non pas ! vous prendriez du mal ! s'écria Victoire avec une vivacité soudaine qui surprit Olympe.

Laurent posa son fusil contre un arbre et décrocha l'agraffe de son manteau.

— Monsieur Renier, je vous assure que je n'accepterai pas, reprit la pauvre fille qui frissonnait sous la bise humide et piquante.

— Prenez donc, Victoire, dit Olympe, avec un léger accent d'aigreur. Vous voyez bien que M. Renier veut vous faire une galanterie ! et si vous n'acceptez pas son manteau, il va me l'offrir à moi !

— Vous avez un châle, et mademoiselle Victoire n'est pas couverte.

Cette réponse coupait court à toutes les interprétations ; en même temps qu'elle donnait à mademoiselle la Hautière une réplique inattaquable, elle devait ôter à Victoire toute illusion.

Et cependant, Victoire frémit de joie quand Laurent lui posa d'autorité le vêtement sur les épaules ; elle se laissa faire de peur d'éveiller encore l'attention de sa compagne, et dès qu'elle en sentit la douce chaleur, un épanouissement moral et physique dilata tout son être.

Oui, son pauvre cœur, si méconnu, si solitaire, si constamment frappé, fut envahi par une effluve de bonheur. C'était pour la première fois !

Mais quelles paroles pourraient traduire le regard tendre et reconnaissant dont elle enveloppa Laurent lorsqu'il eût détourné la tête ! le remerciement qu'elle mit dans son geste lorsqu'elle serra, autour de son corps, le chaud vêtement !

— Ici donc ! Lindor ! cria le notaire en voyant son chien qui courait une piste, au loin, dans la lande.

Le silence recommença. Laurent ne parlait jamais sans y être provoqué ; Olympe était de mauvaise humeur, et Victoire si ravie au doux pays d'amour et de poésie qu'elle s'enfermait avec ivresse dans son rêve ; elle redoutait les paroles même ; celles d'Olympe, parce qu'elle les pressentait amères ; celles de Laurent, parce qu'elle les redoutait froides.

Hélas ! sa joie était si fragile ! si fugitive ! Le moindre incident allait briser le charme et la précipiter du haut de ses rêves dans la réalité ! c'est-à-dire qu'Olympe et Laurent lui apparaîtraient comme deux futurs époux, et qu'elle se retrouverait en présence de son homélie quotidienne de résignation.

XV

La nuit était tout à fait tombée. Le ciel, d'un bleu profond, se diamantait d'étoiles éclatantes ; mais leurs scintillements ne suffisaient point à guider les voyageurs à travers la lande. Tout au plus, suffisaient-ils à indiquer les mares, en se reflétant, tout à coup, au milieu d'un noir tapis de joncs. Le sentier, à peine visible le jour, et indiqué seulement sur l'herbe par un froissement et une teinte ternie, allait serpentant pour tourner les touffes d'ajoncs et de genévriers ; impossible de le suivre ; il fallait s'en frayer un. Laurent, à quelques pas en avant de ses compagnes, tâtait le terrain avec la crosse de son fusil ; Olympe suivait en prenant à deux mains sa robe à volants. Victoire allait comme

une somnambule perdue dans son rêve, et s'enveloppait avec tant de joie dans le grossier vêtement de Laurent, qu'elle en assouplissait les plis durs, et imprimait à l'ensemble je ne sais quelle indescriptible grâce qui trahit le bonheur. Parfois elle perdait tout à fait le sentiment du présent, et se heurtait aux buissons, ou trébuchait aux pierres et aux flaques d'eau. Alors, Laurent se retournait pour l'appeler ou la soutenir.

Quelle ivresse c'était ! Victoire balbutiait « merci » d'une voix tremblante, et reprenait sa marche, tout honteuse de sa maladresse, tout heureuse de l'appui qui la réparait. Mais, son attention, un moment rappelée, ne tardait pas à s'égarer encore... Ils étaient si séduisants, les horizons où courait sa pensée!...

Certes ! malgré le bonheur qu'elle éprouvait à chaque manifestation de l'attentive sollicitude de Laurent, elle était absolument incapable d'en provoquer volontairement de nouvelles ; pourtant, jamais elle n'avait été si malencontreuse que ce soir-là.

Lorsqu'il se présentait quelque fossé, quelque obstacle prévu, Laurent offrait la main tour à tour aux deux jeunes filles. C'était naturel, juste, convenable ; eh bien ! Victoire y voyait des poèmes d'amour et de délicatesse.

Comme il lui paraissait beau, alors, ce triste pays ! D'ailleurs elle n'en avait jamais vu d'autre,

et pour elle, les vastes landes, les taillis touffus, les étangs, les prés marécageux résumaient les poésies de la nature. Ce soir-là, il lui semblait que les fées dansaient autour d'elle et lui faisaient cortège.

Et où donc auraient-elles tenu leur féerie ? si ce n'est là, le long de ce sentier onduleux, qui perdait ses méandres sous la bruyère, s'enfonçait dans les bois, pourtournait une fondrière aux roseaux élançés, ou bien, marquait sa trace à travers le marécage par les pierres irrégulièrement semées. Où ?

Nulle part ailleurs assurément !... Et, lorsqu'au bout de la grande lande, le sentier disparaît tout à fait, à l'entrée d'un vaste champ de pierres grises, qui semblaient y avoir été semées, tant elles jonchaient le gazon avec une étrange régularité— quand au premier pas qu'elle fit sur cette terre désolée, Laurent s'avança, en disant avec une vivacité inaccoutumée :

— Ici, mademoiselle Victoire, il faut que je vous donne le bras ! car vous êtes si distraite ce soir que vous tomberiez, certainement.

Oh ! alors !... Alors les fées, les sylphes, les ondins s'appelèrent, se joignirent, s'élançèrent en une ronde folle ; une musique délicieuse chanta dans l'air des harmonies divines ; la nuit s'illumina de clartés irisées ; l'atmosphère s'imprégna de parfums inconnus... Ce fut comme la noce d'Obéron et de Titania.

Elle murmura : Merci ! et posa son bras tremblant sur celui de Laurent.

Ils marchèrent... Combien de temps ? — Assurément Victoire n'aurait pas su le dire, car les lois de la nature lui semblaient suspendues... Ce fut dix minutes... ce fut une heure peut-être...

Elle chancelait parfois, et Laurent lui disait :

— Prenez garde... ici, voilà une pierre... là, c'est de l'eau... Non... Appuyez-vous sur moi !

Rêvait-elle?... Une divinité généreuse, pour l'aider à supporter les maux de la vie, entr'ouvrait sans doute les nuages et lui montrait un coin du paradis...

XVI

Soudain Olympe trébucha ; peut-être parce qu'elle était préoccupée aussi, peut-être pour faire remarquer que, seule, elle marchait péniblement, ou bien, pour troubler ce tête-à-tête qui l'offusquait comme un manque d'égard pour elle, un oubli des convenances ou une désertion... Quoi qu'il en soit, elle poussa un cri et se laissa tomber.

Ce fut un appel qui tira Victoire de son rêve de bonheur, comme un coup de fusil l'eut éveillée en sursaut.

Elle courut à son amie. Laurent la relevait.

— Qu'avez-vous, Olympe ? s'écriait avec feu la pauvre Victoire ; — vous êtes-vous blessée ?

— Je ne sais pas... c'est mon pied... je me serai donné une entorse, sans doute, murmurait Olympe d'une voix entrecoupée... Ces pierres...

— J'aurais dû vous soutenir toutes les deux ! dit Laurent.

— Olympe, souffrez-vous beaucoup?... posez votre pied... là... Vous ne pouvez pas ? Mon dieu ! à quoi pensais-je donc tout à l'heure?... monsieur Renier, nous allons porter mademoiselle la Hautière !

Et, sans attendre la réponse de Laurent, sans prendre garde à la brume du soir qui tombait en pluie fine, Victoire ôta le manteau de dessus ses épaules frissonnantes...

— Voilà qui servira de civière ! monsieur Renier, prenez le collet. — Bien, — moi les bouts. — Olympe couchez-vous là dedans !

Mademoiselle la Hautière fit quelque résistance ; elle essaya quelques pas et chancela. Victoire insista en pleurant presque de remords. M. Renier se joignit à elle. Enfin Olympe s'étendit.

— Mais, à l'entrée du château, je descendrai, dit-elle ; je ne veux pas inquiéter mes parents !

Victoire s'accusait en disant :

— C'est moi qui suis cause de tout, ne devais-je donc pas vous dire que nous faisons trop de chemin ! Ne devais-je pas songer aux jours qui sont si courts au mois d'octobre ! Enfin je n'aurais pas

dû accepter, pour moi, le bras de M. Renier !

Et intérieurement la pauvre fille se faisait des reproches bien plus vifs encore !...

Sa conscience bourrelée lui rappelait les ruses qu'elle avait employées pour entraîner Olympe jusqu'à Saint-Romain... et pourquoi ? pour satisfaire une folie coupable... coupable envers son amie surtout... — son amie !... la future épouse de Laurent !

Insensiblement les remords de Victoire se fondirent dans une mélancolie douloureuse. Elle regardait Olympe étendue entre elle et Laurent ; mille intraduisibles pensées se succédaient dans son esprit, tandis que son pauvre corps fléchissait sous le poids, et grelottait sous la bise. Deux larmes ruissellèrent sur ses joues. Mais il faisait nuit, personne ne les vit.

— Voilà les lumières du château, s'écria-t-elle la première ; car Laurent marchait à reculons et Olympe avait le visage tourné vers elle... Nous arrivons ! courage !

Le souper attendait depuis longtemps, et M. et madame la Hautière, inquiets, parlaient d'envoyer un domestique avec une lanterne à la recherche des deux jeunes filles, quand Olympe fit son entrée, soutenue par Victoire et le notaire.

— Ce n'est rien, dit-elle... une légère entorse que je me suis donnée dans la brande aux pierres !

M. Renier et Victoire ont eu la bonté de me porter.

On l'installa dans un fauteuil, près du feu; on s'empessa autour d'elle...

— Mais aussi s'attarder comme cela! disait le père. — S'exposer à revenir à la nuit par les landes!... c'est de la folie!... C'est vouloir chercher du mal!

— Pourvu que ce soit seulement une entorse, disait la mère!... si elle allait rester boiteuse!... Il faudrait peut-être envoyer chercher le chirurgien de Guéret, ou tout au moins M. Lemerle à Collonges...

— Non ma chère mère, non je sens bien que je n'ai rien de cassé, répondait Olympe un peu confuse.

— Et si vous n'aviez pas rencontré M. Renier, que seriez vous devenues! reprenait M. la Hautière : — oui, je vous prie de me le dire, mademoiselle Normand! car, enfin, vous n'auriez pas pu porter ma fille toute seule; du reste, vous êtes la plus âgée... vous deviez être la plus raisonnable, et je ne comprends pas comment vous laissez faire à Olympe de pareilles imprudences!

Victoire toute confuse baissait la tête et ne répondait pas. M. la Hautière ne la blâmait que trop justement pensait-elle; et plus justement qu'il ne croyait encore!

— Enfin, dit madame la Hautière, enfin pas de reproches à Victoire! elle a bien assez de regrets

maintenant... Allons, Victoire ! allons ! ne pleurez pas ! songez maintenant à la soigner ; montez dans ma chambre et cherchez dans le tiroir du haut de ma commode, où je mets ma pharmacie ; vous trouverez, au fond, à gauche, ma boule de Nancy et un paquet de vulnéraire... sur le devant, à droite, mon flacon de baume du Commandeur.

— Il ne faut pas gronder Victoire, ajouta Olympe, quand sa compagne fut sortie. Ce soir elle était toute préoccupée ; si je l'avais écoutée nous serions allées jusqu'à Saint-Romain ; et, au retour, c'est elle qui trébuchait à chaque pas ! n'est-ce pas, M. Renier ?

— Oui, répondit laconiquement le notaire, dont les yeux, sans lumière, semblaient en ce moment regarder en dedans.

Victoire revint avec des flacons, des compresses. Madame la Hautière râpa dans l'eau-de-vie un peu de la précieuse boule de Nancy, que sa mère lui avait léguée. Clotilde et Clara déchaussèrent leur sœur.

— Mais, laissez ! laissez ! je serai guérie demain matin, répétait Olympe.

Au fond, mademoiselle la Hautière était plutôt égoïste, vaniteuse et gâtée, que méchante ; elle se défendait donc contre tant de soins, et n'accusait Victoire qu'à demi. Son père et sa mère lançaient des regards mécontents du côté de celle-ci, et en même temps pensaient : « Olympe ne veut pas

nous inquiéter, ni faire de la peine à son amie!...
Cher ange! »

Pour Victoire, elle regardait cette scène, plongée dans une amère tristesse. Ses yeux allaient de son amie, entourée de tendresse, à Laurent, attentif, mais calme, impassible, et surtout indéchiffrable.

« Ils se marieront! se disait la jeune fille, pour laquelle cette pensée était comme le refrain d'une psalmodie de douleur. — Et je serai demoiselle d'honneur! ajouta-t-elle en jetant sur Olympe un coup d'œil en même temps affectueux et désespéré.

XVII

Mais la nature humaine a une somme de forces qu'elle ne peut outre-passer. Une crise devenait imminente.

Ce fut un incident bien ordinaire qui l'amena.

Tandis que Victoire en était arrivée à ce point culminant de la passion, qui ne permet plus à l'esprit de juger sainement la portée des choses, et qui lui faisait attendre, avec la fièvre, le jour et l'heure de la visite de Laurent, l'hiver vint, et, avec l'hiver, les neiges qui interrompirent toutes les communications.

Laurent resta trois semaines sans paraître au château.

« Que devient-il ? se disait à chaque heure du jour et de la nuit la malheureuse Victoire. »

Et, cette maison qu'elle avait parfois rêvée si joyeuse, elle la voyait entièrement close. Il ne sortait pas de panache de fumée du sommet de la cheminée. Laurent était malade et seul... sans secours, sans amis.

Elle errait aux alentours du château, regardait les vastes plaines de neige, et se sentait des envies folles de s'élançer dans l'espace et de courir sur ce tapis glacé jusqu'à Saint-Romain.

C'était la nuit surtout, durant ses heures d'insomnie, et quand la lune faisait briller la neige, qu'elle avait comme le vertige, et sentait, en regardant la campagne de sa fenêtre, ses pieds s'agiter de mouvements convulsifs.

Les steppes de la Russie ne peuvent pas être plus désolées que ne l'est alors ce pays de landes et de bois. A perte de vue s'étend la neige, comme une mer qui rejoint le ciel à l'horizon ; seulement, c'est la terre qui se détache en clair sur le ciel sombre. Au milieu de ces plaines, çà et là, se dressent ces blocs erratiques, amenés là on ne sait par qui, et qui passent pour des dolmens gaulois. Puis, les bois taillis avancent leur masse noire sur la neige, et semblent les îles de cette mer, dont les pierres levées sont les bouées.

Victoire demeurait des heures à regarder ce

paysage silencieux et inanimé; tout à coup elle était rappelée au sentiment de la réalité par un hurlement sinistre que l'écho répétait, tandis que des ombres traversaient la neige, en courant, pour aller d'un bois à un autre.

C'étaient les loups, en quête d'une proie.

XVIII

Une après-midi, au bout de vingt jours d'angoisses, elle travaillait au salon avec Olympe, Clotilde et Clara, tandis que M. la Hautière, les deux pieds sur les landiers de la cheminée, tournait et retournait avec impatience un journal de huit jours de date, et que madame la Hautière tricotait.

Tout le monde s'ennuyait, et Olympe semblait particulièrement désolée, en comptant les fils de son canevas et en choisissant des laines pour sa tapisserie.

Victoire trouvait cet ennui bien naturel, et ne s'étonna pas que son idée fixe fût aussi celle de sa compagne. Une douleur commune rapproche les

cœurs les plus divisés. En ce moment, elle se sentait presque des élans de tendresse pour Olympe qui paraissait si triste.

Justement Olympe laissa échapper une exclamation douloureuse.

— Pauvre amie ! s'écria Victoire, à demi-voix, en lui serrant la main.

Olympe, machinalement, rendit à Victoire sa pression affectueuse.

— Que voulez-vous ! il faut prendre patience, murmura Victoire, encore plus attendrie. Il ne peut réellement pas venir.

— Qui ? s'écria Olympe avec un intraduisible accent d'étonnement et de hauteur.

— Mais... Laurent Renier.

Un cri de colère, puis un éclat de rire strident furent les premières réponses d'Olympe. Et, comme si elle avait eu besoin d'exhaler sa rage pour secouer son ennui, elle interpella son père, sa mère et ses sœurs, leur demandant si on l'avait élevée jusqu'à ce jour pour la marier à M. Renier, si elle était, sans le savoir, destinée à ce grossier personnage, à ce ridicule paysan, ou bien si elle avait donc, — bien involontairement, — donné à mademoiselle Normand le droit de supposer qu'elle en fût amoureuse.

Tout cela fut débité avec une telle volubilité, que personne n'eut le temps de rien dire avant que

Victoire, outrée du mépris qu'affectait Olympe pour Laurent, mise hors d'elle-même par la froide coquetterie qui la faisait souffrir depuis si longtemps, se leva toute pâle, et dit à son tour avec une expression d'écrasant dédain :

— Pardonnez-moi, Olympe, je vous croyais honnête fille, et, par conséquent, ne supposais pas que vous pussiez chercher à séduire un homme dont vous ne vouliez pas faire votre mari !

— Chercher à séduire?...— Que veut-elle dire?... Je crois qu'elle me donne une leçon!... reprit Olympe, les dents serrées par la rage. — Ah ! mais elle est jalouse ! s'écria-t-elle soudain avec un éclat de rire furieux.

La scène qui suivit entre toute la famille la Hauteière et Victoire fut terrible.

Celle-ci, forte de son bon droit et de sa conscience, osa tenir tête aux accusations comme aux reproches. Tout à coup cette énergie, qui lui avait donné tant de patience pour souffrir, éclata en une magnifique explosion. La brebis révoltée eut des cris de lionne.

— ... Et quand je serais jalouse?... N'aurais-je donc pas même le droit, moi, d'aimer ce que vous dédaignez ? Si je n'ai ni beauté, ni esprit, ni fortune, si je suis moins que vous, ne suis-je donc rien ? Si Dieu m'a privée de tous les avantages qui inspirent à autrui les sentiments tendres, m'a-t-il donc aussi

interdit de les ressentir?... Où donc est écrit ce droit, que vous vous arroyez, de faire de moi une chose uniquement vouée à votre service, un perpétuel souffre-douleur?... Oh! me refuser même ce que vous rejetez, c'est trop!... — Olympe je ne vous aime plus!

Sur-le-champ, et malgré la neige, Victoire déclara vouloir retourner chez sa mère.

On essaya de la retenir pour éviter le scandale d'un tel éclat; mais elle était au bout de sa patience et incapable de recommencer cette vie de douleurs. Bon gré, mal gré, il fallut la laisser partir.

On lui sella un cheval; elle mit en croupe son modeste bagage; M. la Hautière lui donna un domestique pour l'accompagner; madame la Hautière lui fit un *speech* approprié à la circonstance, en l'engageant à être moins exaltée; les jeunes filles l'embrassèrent, et Olympe garda l'attitude d'une Junon offensée.

Au jour baissant, Victoire prit le chemin de Collonges.

XIX

Quand elle eut franchi les entours du château et se trouva en rase campagne, elle éprouva une étrange sensation de bien-être. C'était comme une ivresse de liberté, qui lui faisait respirer l'air à pleins poumons. Il lui semblait sortir d'une longue oppression; et le trot de son cheval, en faisant tinter les grelots du collier, chantait un air de délivrance.

Elle ne songea pas d'abord à la misère qu'elle allait retrouver chez sa mère, ni aux reproches qu'elle aurait à subir. Eh! que lui importait? Au milieu de cet orage n'avait-elle pas appris que Laurent était libre? N'avait-elle pas perdu la jalousie et trouvé l'espérance?

D'ailleurs, elle allait traverser Saint-Romain et contenter enfin cette idée fixe qui la poursuivait, de voir en passant la maison du notaire.

Elle ne sentit pas le froid, ni la neige qui bientôt tomba par flocons et lui fouetta le visage ; et, tandis que le paysan qui la suivait maugréait, elle galopait sans souci des frimas, le cœur léger.

En vain le valet lui criait d'arrêter, de prendre garde aux traces du chemin, et de se méfier des étangs et des fondrières, car la glace n'était pas solide ; elle allait comme soutenue par un dieu propice, qui la préservait des abîmes.

Cette course, par cet horrible temps, était pourtant alors le point lumineux de sa vie. Elle quittait un séjour de douleur, elle allait vers un lieu où l'attendait la misère. Entre ces deux prisons morales, ce rapide passage faisait comme un intervalle de bonheur.

La nuit tombait lorsqu'elle atteignit Saint-Romain. Tout à coup elle ralentit sa marche et serra la bride de son cheval. Elle voulut aller au pas dans le village, pour mieux savourer le plaisir de respirer le même air que Laurent.

Sur la neige épaisse, les pieds des chevaux ne faisaient point de bruit. Aucune porte ne s'ouvrit, aucune tête ne se montra derrière un volet pour voir qui osait, par un pareil temps, courir le pays. Parvenue sur la place du village, elle s'arrêta et re-

garda la maison de ses rêves ; cette maison bénie où la ramenaient toujours ses espoirs de bonheur.

La fenêtre de l'étude était éclairée par la lumière discrète d'une lampe couronnée de son abat-jour, et par les lueurs intermittentes du feu qui flambait dans la cheminée.

Elle s'approcha doucement, se haussa sur sa selle et avança la tête vers la fenêtre, en tremblant de peur que son cheval ne hennît.

Le notaire était seul, près du feu, et, accoudé à son bureau de bois noir ; il lisait.

Autour de lui les livres et les journaux s'amoncelaient. Sur une table voisine, la servante avait déposé les préparatifs d'un frugal souper : du fromage, une poignée de noix sèches, une bouteille de vin.

Un gros chat, aux yeux jaunes, faisait son ronron au coin du feu, vis-à-vis de son maître.

Victoire demeura un moment à observer ce tranquille tableau de la solitude, et à se demander comment Laurent ne songeait pas à l'animer, par la présence d'une femme.

Puis un nouveau grognement du domestique de M. la Hautière la réveilla ; elle retourna doucement son cheval et se remit en marche, non sans jeter un dernier regard vers la maison et la fenêtre.

XX

Madame Normand l'accueillit, comme cela devait être, par des plaintes et des reproches, qui s'en prenaient également aux la Hautière et à sa fille ; puis elle se demanda comment on allait s'arranger pour vivre.

Le départ de Victoire Normand du château de la Hautière fut en huit jours la nouvelle du pays. Madame de Brances ne l'apprit pas la dernière. Elle avait eu occasion de voir et d'apprécier Victoire ; le curé de la Beaume, qui tenait la jeune fille en particulière estime, la lui recommanda. Elle la prit chez elle en qualité de demoiselle de compagnie.

Cette nouvelle situation dura quelques mois ; et, chose étrange ! entre ces deux femmes, l'une au



début de la vie, l'autre à son déclin; l'une naïve encore et inexpérimentée comme un enfant, l'autre revenue de toutes choses en ce monde, il s'établit une sympathie singulière.

Peut-être qu'au fond de ces deux cœurs solitaires se trouvait un sentiment pareil, produit par des causes bien différentes, un sentiment qui, malgré les luttes de la passion ou de la douleur, plaçait plus haut que la terre la source suprême de la consolation et de la peine.

Si un observateur se fût trouvé entre ces deux femmes, lorsqu'elles étaient seules à la Guerche, il eût assurément découvert quels ressorts peuvent soutenir ici-bas, et donner force et courage aux créatures brisées par les déceptions, ou cruellement sevrées de joie par la destinée.

Il aurait vu comment se remplissait et s'animait leur vie, en apparence si vide et si uniforme.

Le matin, hiver comme été, la vieille femme et la jeune fille se levaient au jour; et, lorsqu'elles se couchaient, le soir, la journée avait passé comme un rêve, tant les heures s'en trouvaient bien remplies.

La vie rurale, d'abord, comporte une multitude de petits intérêts que ne soupçonnent pas les gens des villes. Elle est surchargée de mille détails nécessaires, qui forcent l'orgueilleux esprit de l'homme de se débattre avec les vulgarités positives de son

existence mortelle. En même temps le contact immédiat avec les misères locales inspire aux âmes énergiques l'idée de mettre leur activité au service d'œuvres utiles et bienfaisantes.

Ainsi madame de Brances avait voué son temps et sa fortune au soulagement de la misère, dans un des plus pauvres pays de France, et à l'éducation de cette tourbe humaine qui naît, vit et meurt attachée à un sol ingrat.

C'est de cette partie du département de la Creuse que viennent tous les compagnons maçons que nous appelons ici des *Limousins*. Ils partent au printemps et reviennent l'hiver avec un petit pécule, et leur idéal, comme celui de tous les émigrants, est de revenir définitivement, après un certain nombre d'années, et d'acheter quelques coins de ce terrain désolé pour y mal vivre d'un maigre produit.

Ces gens abandonnent donc leur famille pendant plusieurs mois; les femmes travaillent la terre, les enfants gardent les bestiaux ou errent dans les landes, mais ne prennent point seuls le chemin de l'école. Quand ils ont quinze ans, ils partent pour Paris, entièrement brutes, et vont recevoir les premières impressions intellectuelles d'ouvriers, brutes comme eux, mais corrompus par leur séjour dans les bas-fonds des grandes villes.

Soutenir et protéger contre les rigueurs de l'ex-

trême misère les mères de ces pauvres enfants, gagner leur affection et leur confiance pour parvenir à sauver les fils de l'abrutissement qui mène au vice, n'était-ce pas là un noble but et une grande œuvre ?

Voilà pourquoi, chaque matin, dans la vaste cuisine de la Guerche, on faisait bouillir devant un vaste feu une marmite homérique, et pourquoi, aussi, on tirait de dessous un hangar, un vingtaine de fagots.

Tous les enfants d'alentour avaient le droit de venir faire emplir, à la marmite, une gamelle de soupe pour leur famille, et d'emporter une petite charge de bois, moyennant qu'ils demeureraient deux heures au château, prendraient de madame de Brances ou de mademoiselle Victoire une leçon de lecture, d'écriture et d'arithmétique, et réciteraient et expliqueraient une page de catéchisme.

Les exigences de cette œuvre, que madame de Brances interrompait seulement pendant les quatre mois d'été, plus, mille autres soins de charité qui naissaient et se multipliaient naturellement par des rapports constants avec la misère rurale, lui faisaient une vie si remplie et absorbaient si bien ses ressources, que le bout de l'année venait sans qu'elle eût senti une heure de vide, comme sans qu'il restât, au fond de sa bourse, un écu vaillant de ses vingt mille livres de rente.

— Mais, lui disait un jour un des vieux amis que je citais, et dont la présence venait, aux vacances, lui rappeler des souvenirs de jeunesse, vous avez donc renoncé au monde et voué votre vie et votre fortune à la charité, sous le coup de quelque grande douleur, ou par la soudaine exaltation des sentiments religieux ?

— Non, lui répondit-elle ; j'ignore si je suis de la même nature que le commun des êtres ; mais il me semble qu'à un certain moment de la vie, on doit avoir été ébranlé par assez de douleurs, on doit avoir ressenti assez le vide de toutes les choses terrestres pour éprouver un invincible besoin de se créer un point d'appui supérieur aux intérêts mondains. Une vieille femme, selon moi, ne peut être que religieuse et attachée à un but moral dont elle s'est fait un devoir, ou tombée dans une sorte d'engourdissement moral et physique qui mène droit à l'imbécilité ; à moins que, devenue méchante et restée active, elle ne soit, en ce monde, un des plus dangereux émissaires du génie du mal.

Madame de Brances se fit donc aider quelque temps dans son œuvre par Victoire. Mais elle s'occupait activement de pourvoir la pauvre fille d'une position indépendante. Justement le bureau de poste de Bertrie vint à vaquer ; elle l'obtint pour la veuve et la fille de l'officier.

XXI

Aux vacances dernières, lorsque je me pris d'un intérêt si vif pour Victoire Normand, il y avait trois ans déjà qu'elle habitait avec sa mère le village de Bertrie, situé à une demi-lieue de Saint-Romain, à une lieue de la Beaume, et plus loin encore du petit manoir de madame de Brances.

Ah ! comme il était pauvre, le logis que louait, de ses deniers, l'humble fonctionnaire de l'État !

Sous un toit de chaume, il y avait deux misérables chambres mal blanchies à la chaux et à peine carrelées ; l'une servait de bureau et de salle à manger, l'autre servait à la fois de chambre à coucher et de cuisine.

Là parvenaient à vivre madame et mademoiselle Normand, grâce à une économie prodigieuse et à une grande ardeur au travail. A force de soins, elles avaient fini par donner à leur humble réduit un air

décent et même gai. Victoire d'abord aimait les fleurs et la verdure ; elle avait planté autour de sa maison un rosier banks, un lierre, un jasmin et un chèvrefeuille. Dans son bureau, toujours propre et bien tenu, elle trouvait moyen de cultiver, pendant la belle saison, quelques pots de rosiers ou de marguerites ; et, comme elle savait faire les fleurs en papier, l'hiver elle fleurissait sa chambre en même temps que l'église de la Beaume et le salon de madame de Brances.

On voyait aussi sur le lit de madame Normand un couvre-pied de laine que Victoire avait tricoté, et, sur les murs, des dessins et des cartes géographiques qu'elle avait faits pendant ses années de séjour à la pension.

Mais les changements de position n'avaient ni distrait ni troublé le cœur de Victoire. Depuis cinq ans, elle restait fidèle au même amour, et pourtant aucune promesse échangée, aucune démarche, aucune parole même n'était venue donner une base à ses espérances !

C'est que, dans cette âme, les sentiments avaient des racines solidement établies. Elle pouvait aimer toujours sans espoir, et n'aurait jamais pu se prendre à un nouvel amour.

Délivrée de la jalousie et consolidée par le temps, sa passion avait perdu de son exaltation fiévreuse en gagnant de la profondeur.

Le voisinage de Bertrie et de Saint-Romain, l'isolement respectif du notaire et des deux femmes, l'un dans sa belle maison blanche, les autres dans leur chaumière, l'expédition et la réception de l'argent et des papiers rendaient naturellement les relations faciles et fréquentes.

Laurent, apparemment, trouvait des charmes à passer une heure avec les dames Normand, car il venait souvent les voir, soit au retour de la chasse, soit en allant faire sa partie au presbytère de la Beaume, soit enfin directement et dans l'unique but de leur faire visite. Il s'efforçait aussi de leur rendre tous les petits services qui étaient en son pouvoir.

Ces visites cependant avaient toujours un prétexte si naturel, que l'on ne pouvait les prendre pour des assiduités d'amoureux.

Victoire, de son côté, cherchait, par mille soins discrets, à faire planer de loin, sur le froid intérieur du notaire, la bienfaisante influence d'une femme.

Peu à peu, par une sorte de convention tacite, ces soins réciproques devinrent habituels.

Tandis que les dames Normand faisaient, pour le notaire, des conserves d'hiver, ou veillaient sa lessive en même temps que la leur, on rencontrait Laurent rapportant de Collonges les provisions communes, ou portant à Aubusson le travail de Victoire.

Victoire, son courrier reçu et distribué, prenait

son aiguille et allongeait ses aunes de broderies, soit au coin d'un maigre feu, soit devant sa porte, au soleil, sous le rosier banks, entre un pot d'œillet et un pot de giroflée. Madame Normand faisait le ménage en grondant.

Mais la sainte fille, en quittant madame de Brances, n'avait pas renoncé à s'unir, selon son pouvoir, à l'œuvre de sa vieille amie. C'est pourquoi, chaque jour, elle consacrait une heure, — une heure prise au gain de son aiguille! — à tenir pour les enfants de Bertrie une école gratuite.

Alors, quand par hasard Laurent passait à cette heure-là, il lui prenait des mains l'abécédaire ou le catéchisme, et continuait à sa place la leçon commencée.

Ah ! que de soupirs furent étouffés par la pauvre fille, que de larmes vinrent au bord de ses paupières durant ces trois années, tandis que Laurent, sa visite faite ou sa leçon donnée, lui tendait la main, lui disait bonsoir, et reprenait la route de Saint-Romain.

Si elle avait pu, encore, se jeter dans les bras de sa mère et y pleurer à son aise !

Mais comment oser se plaindre à cette vieille femme, qui ne cessait d'accuser la destinée pour son propre compte, et cherchait un point d'appui dans sa fille, bien loin de lui offrir un refuge !

Il fallait renfermer en soi-même, et cet amour

qu'on ne lui demandait pas, et cette douleur dont peut-être on lui aurait fait une honte.

Elle priait, elle demandait à Dieu la résignation, et elle attendait.

Puis elle se disait que Laurent ne se marierait jamais, sans doute, et que la vie passée ainsi près de lui, dans cette intimité fraternelle, ne serait pas encore sans une amère douceur.

Et elle retenait ses larmes, et elle comprimait ses sanglots, les mains sur son cœur, qui battait alors avec des soubresauts terribles.

Mais le soir, parfois, au crépuscule, tandis qu'assise avec sa mère sous le rosier, elle laissait tomber sa broderie sur ses genoux faute d'y voir clair, tandis que madame Normand roulait son tricot, Laurent apparaissait au détour du chemin avec son chien et sa carnassière.

Il s'arrêtait, saluait les deux femmes et échangeait avec Victoire quelques bonnes paroles. C'étaient des allusions à des pensées communes, ou des souhaits vagues pour un meilleur avenir. De longs silences contemplatifs suivaient ces courts épanchements ; et, la nuit venue, au premier chant de la rainette dans l'herbe humide, on se séparait. Victoire se reprenait à espérer ; et ce soir-là sa prière était une action de grâces.

XXII

Victoire ne sortait guère de son bureau de poste. Hormis madame de Brances et le curé de la Beaume, elle ne fréquentait personne. Ce n'était point misanthropie ; l'humble fille ne se serait pas permis ce sentiment fait d'orgueil et d'ingratitude ; ce n'était point sécheresse de cœur ; elle prouvait tous les jours par ses actes, sinon par ses paroles, qu'elle était tendre et dévouée.

Non ; mais seulement elle s'était fait, sans y prendre garde, un monde à part, où elle vivait par le cœur et l'intelligence. La vie réelle la blessait de tous les côtés ; elle ne songeait point à s'y soustraire, car elle aurait cru manquer à ses devoirs en manquant aux petites obligations que créent les sociétés humaines à chacun de leurs membres ; mais elle

attendait passivement que ces obligations vinssent la chercher.

Or, la pauvre Victoire ne comptait pas pour un personnage important dans le pays. Sauf les occasions de fêtes générales, on oubliait donc volontiers de la convoquer.

Et puis la séparation subite de Victoire et des la Hautière avait fait jaser. Il y a des méchantes langues même aux champs ; et, si la protection de madame de Brances et du curé de la Beaume était une égi de qui défendait au moins, contre toutes les audaces, la réputation de la buraliste, elle n'empêchait point les caquets sur les causes de cette séparation. On se demandait aussi, par un excès de délicatesse, si on devait inviter mademoiselle Normand dans les réunions qu'honoraient de leur présence les dames la Hautière. Enfin, bien que dès les premiers mois, madame de Brances, en réunissant à sa table madame Normand, Victoire et toute la famille la Hautière, eût provoqué et scellé la réconciliation, les gens continuaient à gloser et à prendre parti pour mademoiselle Olympe contre cette petite ingrate dont elle s'était entichée, ou pour cette pauvre mademoiselle Victoire, qu'on avait rendue si malheureuse au château qu'elle s'était vue forcée de partir la nuit, par la neige, pour aller retrouver sa mère grondeuse et acariâtre.

Nous sommes plus familiarisés, nous autres Pa-

risiens, avec les petitessees de la province qu'avec ses grandeurs. C'est que ses petitessees nous ont toujours blessés peu ou prou à un moment quelconque, tandis que ses grandeurs nous demeurent lettres closes. Les unes, toutefois, sont réelles comme les autres.

Victoire, qui, sans le savoir, touchait au faite des premières, souffrait pourtant cruellement des mesquines piquées que lui faisaient les secondes.

Longtemps, personne ne passa à Bertrie devant sa maison, sans lui dire un mot d'allusion, après l'échange des paroles banales sur la santé, le temps et la récolte. Chacune de ces allusions, si bienveillante qu'elle fût, lui devenait un supplice.

Elle parvint enfin à faire comprendre qu'elle ne voulait point être plainte, et qu'elle ne répondrait pas aux interrogations.

Alors, on se tourna vers la vieille madame Normand, toujours montée sur ses ergots, toujours agitée, toujours prête pour la lutte, toujours disposée aussi à émouvoir des tempêtes pour jouer le rôle de l'aquilon.

Celle-ci se chargeait bien de faire parvenir les coups de langues aux oreilles de Victoire; et Dieu sait! ce qu'elle y ajoutait d'acuité irritante.

Et puis, après avoir lancé le trait, après avoir demandé à sa fille, comment il se faisait que le

monde fût si méchant, elle la plaignait, et c'était là le comble de la souffrance pour Victoire.

— Hélas ! ma pauvre enfant, dit-elle un jour, en manière de péroraison, tu n'es pas née sous une heureuse étoile ; non !

— Je le vois bien, ma mère, répondit l'agneau égorgé, qui poussait enfin un cri de discrète douleur.

Oui, ces trois années, qui s'étaient écoulées depuis l'installation de la buraliste de Bertrie, jusqu'au jour où je l'entendis me dire d'une voix si profondément attendrie et résignée : « Dieu ne nous a pas mis en ce monde pour y être heureux » avaient été pour elle de ces années d'épreuves qui purifient et sanctifient à jamais une âme par la pratique persistante de toutes les vertus chrétiennes.

Mais, parfois, quand sa mère avait accusé la destinée avec des accents plus émus, et des prétextes plus valables qu'à l'ordinaire, Victoire sentait une crampe douloureuse, une oppression intense ; il lui semblait que la peine allait l'étouffer.

Elle pleurait alors. Et, pour que madame Normand ne vît pas ses larmes, elle descendait hors du village, accompagnant quelque enfant attardé, ou bien marchant seule dans la campagne en s'efforçant de vaincre, par la fatigue physique, son spasme moral.

Un soir, un beau soir de printemps, quatre mois avant le bal de madame de Brances, Victoire sortit, à la chute du jour, plus agitée, plus fiévreuse qu'elle ne l'avait jamais été en ses mauvais jours.

Sa mère venait de lui dire en soupant :

— « Je ne veux plus rester dans ce pays-ci, il faut demander ton changement et faire appuyer ta demande par madame de Brances.

— Et pourquoi, ma mère ? — Ne sommes-nous pas bien ? avait répondu la pauvre buraliste dont la voix tremblait, et se mouillait de larmes.

S'en aller ! quitter ce pays, où son pauvre cœur meurtri avait pourtant toutes ses affections ! ce pays, où vivait Laurent, oh ! c'était le coup suprême !

— Tu te trouves bien ? Tu n'es pas difficile ! moi j'en ai assez de Collonges et des environs ! Avec cela que nous y sommes heureuses ! avec cela que nous y tenons le rang qui nous est dû ! Et puis cette maison n'est pas habitable ; elle est humide, elle est sombre... Enfin je n'aime pas que l'on me bafoue, ni moi ni les miens...

Victoire sentit venir une blessure de plus.

— Ma mère, pourquoi s'inquiéter de tout cela ? dit-elle. Que nous importe !

— Il m'importe beaucoup à moi... Je veux aller ailleurs enfin ! tu ne t'y opposeras pas, je suppose ? j'ai été assez malheureuse toute ma vie, je me suis

assez sacrifiée pour toi ; maintenant tu ne prétends pas me faire mourir à la peine, en m'obligeant à rester dans un pays que je hais ?

— Je ne prétends rien, ma mère... mais pourquoi haïr ce pays ?

— « Je le hais parce que... parce que tu n'y es pas appréciée comme tu devrais l'être. — Enfin, pourquoi ne te maries-tu pas ? Peut-on comprendre, qu'une fille comme toi, pétrie des plus rares qualités. — Oh ! je te connais bien, va ! — reste à coiffer sainte Catherine ?... Il y a ce notaire, par exemple, qui nous voit constamment et qui a bien dû, depuis longtemps, s'apercevoir de ce que tu vaux ! — Ailleurs tu te marieras, c'est certain !... »

Victoire balbutia : — « Comme vous voudrez, ma mère, » et s'enfuit. Elle allait éclater en sanglots.

Oh ! comme il semblait que, pour la torturer, les douleurs se fissent intelligentes et savantes ! Tout la frappait.

C'est alors que nous la voyons marcher fiévreusement dans un chemin creux, qui mène à Saint-Romain, étancher de minute en minute les larmes qui lui venaient aux yeux, s'arrêter pour comprimer les battements désordonnés de son cœur, et appeler Dieu à son aide, car elle ne pouvait plus vaincre un ouragan de révolte, qui se levait en elle. Comme, le jour de son départ du château de la Hautière, il lui semblait que son âme faisait ex-

plosion. En vain, elle rappelait à elle la résignation ; en vain elle s'efforçait de contenir les bouillonnements d'une colère invincible et sans objet direct. Tout lui était cause d'irritation. Il n'y avait pas jusqu'à la limpidité du ciel, jusqu'au parfum des aubépines en fleur, qui ne lui fussent douloureux. Elle eut peur de haïr sa mère, elle eut peur d'être impie...

En ce moment, pour rejeter enfin ce cilice de douleur, qui ensevelissait sa jeunesse, comme dans un suaire gris et froid, pour être, une heure, belle, enviée, riche, triomphante, aimée, elle eût donné le reste de sa vie. Elle osa douter de la justice éternelle, et demanda au ciel de la venger enfin.

Tout à coup, elle s'agenouilla. Au bord du chemin, sur la lisière d'un champ de blé noir, deux pierres élevées l'une sur l'autre ébauchaient une croix ; deux de ces innombrables pierres, qui jonchent le sol, et font croire à un cataclysme antérieur, ou bien à l'antique existence d'une ville gauloise dans ces contrées dévastées. C'était un *ex-voto*, élevé là par quelque berger, il y a mille ans peut-être...

Il faisait nuit à peine, mais déjà, depuis longtemps la campagne était déserte et les chaumières étaient closes. On n'allume pas même l'humble chandelle de résine, dans les villages, au mois de

juin. Victoire se trouvait donc là, aussi solitaire qu'Atala, dans les pampas de l'Amérique :

— « *Notre Père, dit-elle, notre Père qui êtes aux cieux...* »

Elle s'arrêta un instant. Elle priait à haute voix, car, dans les moments d'angoisse, on éprouve le besoin de crier à Dieu un énergique appel; il semble qu'avec la voix, la douleur s'exhale hors de la poitrine. Mais les sanglots lui coupaient la parole.

« *... Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive...* »

Elle s'arrêta encore, étreignit la croix, la mouilla de ses pleurs...

« *Que votre volonté soit faite sur la terre comme aux cieux...* »

Tout à coup ses larmes se tarirent; elle releva la tête. Cette pensée, cette expression de la prière que le Christ nous a léguée la frappa vivement.

« Oui, se dit-elle, en la paraphrasant par la pensée, que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! Que sommes-nous donc, aveugles créatures, pour oser vous invoquer en faveur de nos passions ! Pour oser faire monter jusqu'à vous les souhaits de vengeance, d'orgueil ou de terrestre amour qui affolent nos pauvres cœurs ? » « Que votre volonté soit faite ! » Avons-nous donc autre chose à dire ? Et si votre volonté, ô Seigneur ! est de nous frapper

toujours et sans cesse, pour tuer en nous les instincts égoïstes, courbons la tête et recevons les coups !...

Elle continua :

« ... *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* »

« Ainsi, c'est la première demande que le Rédempteur nous permet de formuler : le pain ? Une chose matérielle ? Après que nous avons remis à Dieu le soin de notre destinée, et déposé au pied de son trône, nos aspirations désordonnées, les folies de nos désirs, nous lui demandons le pain de chaque jour, c'est-à-dire l'entretien de la vie, — car nous devons vivre pour accomplir notre œuvre sur la terre, épurer notre âme...

« *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés...* »

— Mais personne ne m'a offensée, se dit l'angélique créature...

« *Et délivrez-nous du mal...* »

— « Ah ! ceci est le cri de la faiblesse humaine...
... Mon Dieu ! mon Dieu ! délivrez-nous du mal !... »

Elle resta un instant pensive, le front dans ses mains :

« Oui, Seigneur ! allégez mon fardeau !... Ayez pitié...

« *Ainsi soit-il !* »

Puis elle se releva, contempla un instant le ciel pur, chercha au loin, dans une direction bien connue, la lumière d'une fenêtre... la seule qui pût briller dans le pays, à cette heure-là; puis, l'ayant aperçue, elle revint apaisée.

XXIII

Retournons à la Guerche, chez madame de Brances. Nous sommes au lundi matin ; il est sept heures ; depuis une heure déjà, madame de Brances va et vient, de l'office à la salle à manger, du salon à la cave, de la cuisine au cellier et à la lingerie. Ce n'est point une petite affaire, pour une maîtresse de maison, que de recevoir trente ou quarante invités, d'héberger autant de domestiques, de remiser une quinzaine de voitures et plus de vingt chevaux !

Il faut veiller à tout, donner le coup d'œil du maître aux plus infimes détails. — Surtout en province, où le plus léger manquement aux lois conventionnelles que chaque pays fait à l'hospitalité, est relevé, commenté, incriminé !

Et puis, madame de Brances, par cette courtoisie de bon goût et de bon ton qui vient du cœur, mettait un soin particulier, une sorte de coquetterie, à tenir superlativement sa maison.

Tandis que sa mère était toute aux grands préparatifs, madame d'Homery achevait à la hâte d'attacher les volants d'une robe d'organdi blanc.

On pouvait voir, à sa bougie brûlée jusqu'au bout, qu'elle avait dû veiller tard, et comprendre, aux rognures d'étoffes qui jonchaient le parquet, aux patrons répandus çà et là sur sa table à ouvrage, à l'ardeur un peu fiévreuse que mettaient ses doigts à faire vite de grands points, qu'elle s'était sans doute, aussi, levée de bonne heure pour terminer cette robe à volants.

Notre conversation de la veille, au retour de l'église, avait fait naître dans l'esprit de la jeune Parisienne, l'idée d'opérer en réalité sur Victoire la transformation que nous nous étions plu à rêver. Était-ce bonté de cœur ? délicate gâterie d'amitié, ou bien fantaisie d'artiste ? Tout cela, je crois... et tout cela peut si bien aller ensemble !

Elle se souvint qu'elle avait quelque part une pièce d'organdi, que la pauvre vieille robe blanche de Victoire devait être resiée à un certain portemanteau... et, le dimanche soir, feignant une migraine, elle se retira vers sept heures et se mit à coudre, tant et tant, que le lundi matin la robe se

trouva montée, et si fraîche, si mousseuse, si jolie dans sa simplicité, que l'ouvrière elle-même regarda son œuvre d'un coup d'œil de satisfaction, presque d'envie...

Elle courut à la chambre de Victoire et entra, sans frapper, la robe à la main, et en chantant :

Assez dormir, ma belle !... etc.

Victoire ouvrit les yeux, et, pour la première fois peut-être, depuis son enfance, elle s'éveilla pour sourire.

Madame d'Homery la fit lever et voulut l'habiller elle-même, se plaisant à jouer ce rôle de fée, et comptant bien, de son magique coup de baguette, faire jaillir l'admiration et l'amour dans l'âme indéchiffrable de Laurent.

Elle s'empressait autour de Victoire et la gourmandait doucement sur son peu de coquetterie.

— Allons ! allons ! disait-elle, en lui crépant les cheveux, laissez-moi croire que je suis la marraine de Cendrillon ! Vous serez, ma mignonne, plus jolie que vos sœurs orgueilleuses ! et vous danserez, au bal, avec le fils du roi !

Victoire se débattait, rouge et confuse en même temps de plaisir et de scrupule.

L'idée d'apparaître enfin, belle et rayonnante, devant Laurent Renier la rendait heureuse ; mais

d'autre part, elle éprouvait une sorte de honte à employer, pour lui plaire, les moyens de séduction ordinaires. Et puis, la modeste fille n'osait pas se faire belle et mettre en relief ses avantages, tandis qu'elle dissimulait ses imperfections. Il lui semblait commettre un péché.

Pourtant la toilette dont madame d'Homery lui faisait cadeau n'était ni bien riche, ni bien ambitieuse. La jeune Parisienne remplaçait seulement la robe de percale blanche montante que, depuis sa première communion, Victoire portait aux grands jours, et que les changements de taille et les exigences de la mode avaient dix fois fait allonger et rajuster, cette robe historique, qui perpétuellement apparaissait aux fêtes de la Vierge et aux grandes réceptions, par une autre robe blanche en mousseline, dont les manches bouillonnées dissimulaient les bras maigres de la buraliste, tandis que le corsage, plissé et ouvert en cœur, laissait voir son cou blanc, de la blancheur nacrée des rousses. Elle remplaçait aussi la ceinture de ruban bleu, étroit et fané, qui rappelait encore l'uniforme de la pension, par un large ruban lilas.

Les bandeaux roides et collés aux tempes avaient été relevés et gonflés. Actuellement, ils ruisselaient en ondes dorées autour du front pur de Victoire, et se nouaient à la nuque avec un nœud de velours noir. Ça et là, dans ces cheveux qui eussent fait à

Paris la passion des artistes et semblaient appeler les rayons du soleil, madame d'Homery sema des marguerites violettes, comme des points sombres, qui faisaient valoir les lumières.

De temps en temps elle s'interrompait et regardait Victoire d'un air de triomphe. Elle se disait que sur cette vie si décolorée, elle allait enfin faire briller un beau jour, un jour qui serait comme un météore, dans un perpétuel crépuscule.

Tout en se défendant, Victoire se laissait faire et prenait une joie d'enfant à se regarder au miroir.

Elle se trouvait belle. Oh ! jamais pareille fête n'avait lui, pour la pauvre créature ! Jusqu'alors persuadée de sa disgrâce, elle redoutait de regarder son visage comme on redoute une impression pénible. Désormais elle était fière. Elle sentait qu'elle serait admirée... c'est-à-dire qu'elle allait trouver un sourire accueillant sur toutes les lèvres, un regard d'applaudissement dans tous les yeux... elle, qui n'avait jamais trouvé que des visages froids !

Ce changement dans son physique, en modifiant son opinion sur elle-même, opéra soudain une transformation dans son moral. Elle sentit qu'elle saurait saluer et danser avec autant d'aplomb qu'Olympe, et que, si elle chantait, sa voix sortirait mieux de son gosier.

Cependant tout ce bonheur, compréhensible seu-

lement pour les créatures déshéritées qui ont passé par des situations analogues, était troublé à la pensée que Laurent trouverait peut-être sa toilette ambitieuse et déplacée pour son humble position : une robe à volants ! des fleurs dans les cheveux !

Dans le canton de Collonges, les femmes mariées, les bourgeoises riches même, passaient toute leur vie, sans avoir mis, dans leurs cheveux, d'autres fleurs que la couronne d'oranger du jour de leurs noces.

Et le digne curé de Beaune, que penserait-il de toutes ces vanités mondaines ?

Mais elle était si bien ainsi ! elle se sentait si différente de la buraliste des postes, en robe de laine noire, qu'elle voyait tous les jours !

Lorsqu'elle descendit au salon, où nous étions tous réunis, vers onze heures, — on dîne encore à une heure dans ce pays, et les invités arrivent avant midi, — ce fut un cri général d'admiration. Victoire écoutait nos louanges les yeux brillants de plaisir et les joues empourprées de modestie.

Assurément elle était charmante ainsi, et je fis observer tout bas à madame d'Homery que si la buraliste paraissait aux Italiens dans ce costume frais et gracieux, on la citerait parmi les jolies femmes.

— Eh bien, me répondit-elle, lorsque vous verrez à côté d'elle le notaire de Saint-Romain, vous vous apercevrez une fois de plus de cette grande vé-

rité : à savoir que l'éducation et la toilette font souvent une grande dame d'une fille de fermier, et que rien ne saurait transformer en « un gentleman » un garçon campagnard, fût-il instruit et intelligent.

Les premiers regards dont Victoire avait, en entrant, cherché l'approbation ou le blâme, étaient ceux de madame de Brances.

Ils exprimèrent l'étonnement d'abord, puis la satisfaction de voir sa jeune protégée si belle, puis une sorte de vague inquiétude.

— J'ai eu tort, n'est-ce pas, madame, de me laisser coiffer ainsi?... cette toilette ne me convient pas.

— Si fait, chère enfant, elle vous va fort bien au contraire.

— Mais je ferais mieux de ne pas la porter?

— Gardez-la! — Et pourquoi, après tout, ne tireriez-vous pas parti de vos avantages? Les autres jeunes filles ne se parent-elles pas de leur mieux? Si la parure vous sied, qu'auraient-elles donc à dire? Ma fille a bien fait d'être un peu coquette pour vous. On vous blâmera, on vous critiquera peut-être. Ne vous en inquiétez pas : ce sera de l'envie.

Il arriva le premier, ce notaire de Saint-Romain tant aimé. De sa place au salon, Victoire entendit le pas de son cheval dans l'avenue. Aussitôt elle de-

vint pâle, puis rouge, ses yeux parurent s'agrandir, elle trembla.

Cet amour qu'elle cachait avec tant de soins n'était un secret pour personne de nous. Toutefois, nul ne sembla voir son émotion. Elle se remit peu à peu, répondit les yeux baissés au salut de Laurent, et dès qu'il se fut retourné, jeta un regard sur lui pour chercher sur son visage la trace de l'impression qu'il avait ressentie, en la voyant ainsi parée.

Mais la figure de Laurent n'exprimait en ce moment rien de plus qu'à l'ordinaire.

Le notaire avait la barbe faite et le bas de son visage tranchait en blanc sur les joues brunies par le soleil; ses cheveux, fraîchement coupés, laissaient aussi, autour des tempes, une ligne pâle. Il portait une redingote de drap fin toute neuve, un gilet à carreaux, et un pantalon à raies, un peu court. Sa cravate était voyante, car, dans nos campagnes, les notaires ne s'astreignent pas à la cravate blanche, et son chapeau si lustré qu'il semblait verni.

Son visage ne s'anima guère qu'après un quart d'heure de conversation. Alors il leva à plusieurs reprises sur Victoire le regard intérieur qui est propre aux natures contemplatives.

— Comme la toilette va bien à mademoiselle Normand, n'est-ce pas? lui dit à l'oreille, madame d'Homery, en surprenant un de ces regards.

— Oui, oui, répondit-il, d'une voix tranquille et un peu traînante ; je le savais.

— Ah! vous avez déjà vu mademoiselle Normand aussi bien coiffée? reprit avec étonnement madame d'Homery.

— Je n'avais pas besoin de la voir; je la connais bien... Et il n'y avait que moi qui la connaissais, reprit-il, à demi-voix, après un silence et comme en se parlant à lui-même.

— Nous aurons beaucoup de demoiselles aujourd'hui, monsieur Renier; il faudra les faire danser, dit madame de Brances. Nous aurons aussi la jeune mariée de Collonges, madame Herbault, dont les toilettes ont été faites à Clermont. Mais, en fait de toilette, les demoiselles la Hautière ont toujours le dessus.

— Je crois qu'elles vont bientôt arriver; j'ai vu tout à l'heure le cabriolet de M. la Hautière dans la lande, près de la Beaume.

— Ils prendront M. le curé en passant. Eh bien! monsieur Renier, on dit que mademoiselle Olympe a enfin trouvé un mari?

— Oui; je ferai le contrat.

— Qui donc épouse-t-elle? demanda vivement Victoire.

— Un avoué de Guéret.

— Ah! tant mieux, reprit la buraliste avec chaleur, je suis bien aise qu'elle se marie, surtout si le

mariage est selon son gré. Monsieur Renier, croyez-vous que je puisse l'en féliciter sans indiscretion ?

— Puisque je vous le dis, c'est que vous pouvez le répéter, mademoiselle ; au reste, M. la Hautière en a déjà parlé à quelques personnes.

— Maintenant, reprit madame de Brauces, le tour de mesdemoiselles Clara et Clotilde va venir.

— Oh ! elles ont le temps, dit le notaire avec indifférence.

— Ce sont des filles qui ne manqueront jamais de maris : elles sont bien dotées ! Moi, je serais plus heureuse d'apprendre le mariage de quelque brave jeune fille pauvre !... Victoire, voilà mesdames la Hautière qui entrent dans la cour : allez les recevoir, ma belle !

XXIV

Victoire s'avança donc toute radieuse au-devant de ses compagnes, et tout empressée de féliciter Olympe. L'éclat que donnait le plaisir à ses yeux, l'animation qui montait à ses joues, en un vif incarnat, la rendaient charmante.

Pourquoi donc Olympe accueillit-elle froidement son bonjour amical, et la regarda-t-elle, de la tête aux pieds, avec une expression d'étonnement glacé?

La pauvre Victoire demeura immobile et interdite à l'entrée du salon.

— Mille pardons, madame, dit Olympe en s'avancant pour saluer madame de Brances, mes sœurs et moi n'avons pas fait de toilette ; nous sommes venues en campagnardes.

Et, rejetant son burnous algérien et son chapeau Louis XIII à plumes de coq, l'élégante Olympe laissa voir une robe de soie rose à carreaux, garnie de franges, et un filet pailleté de perles d'acier.

— Mais vous êtes toujours fort bien mises, mesdemoiselles ; l'on ne saurait vous reprocher de manquer d'élégance. — Et, si j'en crois le bruit public, mademoiselle Olympe, vous allez bientôt remplacer ce joli burnous, par un cachemire ?

Olympe rougit, minauda, dit que l'on s'était bien pressé de parler... qu'elle ne savait pas en vérité si...

Son père vint heureusement la tirer d'embarras en annonçant le mariage.

D'autres invités arrivèrent, la nouvelle se propagea, les compliments devinrent généraux, puis l'assemblée se complétant, les jeunes gens sortirent du salon, et se promenèrent par groupes dans le jardin, en attendant le dîner.

Toutes les conversations roulaient sur le mariage de mademoiselle la Hautière et sur la beauté de Victoire Normand. Ce rayonnement de la pauvre buraliste était une révélation pour tout le monde. Tout à coup cette fille si humble et si dédaignée apparaissait, au milieu des autres, comme une déesse. Et le sentiment du triomphe la rendait plus belle.

Ses yeux ne cherchaient pas ceux de Laurent, mais elle se sentait regardée par lui. Ses oreilles

n'écoutaient pas avidement les louanges, mais elles les devinaient, et tout son être s'épanouissait aux joies de la vie en songeant que Laurent l'entendait vanter et l'admirait peut-être...

Ah ! que ce moment payait de douleurs et de tristes jours ! Pour la première fois, la pauvre créature connaissait un autre sentiment que la résignation.

Alors, si je l'eusse interrogée comme la veille, peut-être ne m'eût-elle pas fait une réponse si profondément chrétienne et douloureuse. Elle croyait au bonheur.

XXV

Madame Normand vint tard, parce qu'elle avait dû attendre, pour partir, l'expédition de son courrier. Un paysan de Bertrie l'amena en charrette. Mais lorsqu'elle entra, majestueusement coiffée d'un bonnet de dentelles rousses, à coques de satin jaune, qui comptait bien vingt ans d'existence, ce qui est le bel âge des filles, mais assurément la décrépitude des bonnets : vêtue d'une robe de soie mordorée, l'unique qu'elle eût jamais possédée en sa vie, et qui aurait pu en conter long sur les pérégrinations et les revers, si les robes parlaient ; d'un châle de Lyon qui copiait de son mieux les cachemires de 1811, lorsqu'elle salua avec l'importance majestueuse qui convenait à son personnage, certes ! elle fit son effet.

Après avoir suffisamment parlé d'elle et de ses maux, et des embarras survenus à son voyage, et de la différence de sa vie actuelle avec sa vie passée, elle regarda sa fille et la trouva belle.

Et ce lui fut l'occasion d'observer que, sans les malheurs, Victoire serait à cette heure, pour sûr, mariée à un colonel.

La délicate susceptibilité de la jeune fille fut une fois de plus blessée par cette terrible mère, et son visage s'altéra.

— Enfin, que veux-tu, mon poulet, il ne faut pas te vexer pour cela ! s'écria la veuve de l'officier en manière de péroraison. Tu prendras peut-être ta revanche... Eh ! eh !

— Je la crois un peu souffrante, interrompit madame d'Homery.

— Bah ! bah ! c'est un Roger Bontemps, reprit la mère, elle est si forte ! Je voudrais bien avoir sa santé !

XXVI

Le dîner se prolongea quatre heures. Il n'y a plus qu'en province où l'on fasse de ces repas éternels à sept ou huit services et à cinquante plats, tous plus parfaitement conditionnés l'un que l'autre.

On était une trentaine à table, dans une grande salle, et le bruit des conversations entamées à chaque bout de la table se joignait au cliquetis des verres et des assiettes ; aux rires excités par les plaisanteries balourdes des maires et des propriétaires campagnards, qui s'efforçaient de faire boire les curés plus que de raison et de les interloquer, comme si c'eût été là un bien beau triomphe ; aux éloges convaincus sur les mets et les vins, que l'on discutait, que l'on comparait avec une importance admirable.

J'ai dit à peu près la composition de cette société : les curés, les maires, les gros propriétaires, le juge de paix, le notaire, l'huissier, le médecin, ou plutôt l'officier de santé. C'étaient là les autorités, les grands personnages.

Mais au-dessous de cet aréopage se groupait le petit monde, les grisettes, les musiciens, le cuisinier, etc.

De quoi pouvait-on bien causer à ce dîner, si ce n'est, comme à tous les dîners semblables, des intérêts généraux et particuliers du département et de la localité, de la politique dans ses rapports avec le prix du vin et du blé, des innovations agricoles, et des merveilles du noir animal ?

Laurent Renier parlait moins haut que tout le monde, mais il avait le privilège de se faire écouter : lorsqu'il émettait une opinion de sa voix lente, on se taisait pour la recueillir.

En effet, ses phrases courtes et simples exprimaient toujours une idée juste, qui tombait dans le flux de paroles sans portée de ses voisins, comme un germe fécond. D'un mot il caractérisait le fort et le faible d'une opinion. Je fus stupéfait de l'entendre juger les événements politiques du moment, les principes qui passionnaient les intelligences, plus sainement que nos orateurs et nos journalistes.

Je compris alors la passion de Victoire pour cet

homme sans extérieur, mais dont l'âme me parut recéler des trésors enfouis. Ces deux natures étaient bien pareilles. De même que Victoire, heureuse et parée, se révélait tout à coup à nous, comme une adorable femme, de même ce notaire de campagne, à la rustique encolure, m'apparaissait comme une intelligence d'élite.

D'ailleurs, à bien regarder, on ne pouvait certes pas dire qu'il fût laid non plus, ce notaire. Il avait le front large, le nez droit, la bouche garnie de belles dents. Il était grand et solidement charpenté. Sous ses vêtements campagnards un statuaire eût peut-être deviné le modèle d'un dieu antique.

Mais il marchait lourdement et il était mal habillé, ce qui, dans notre monde, est une des plus grandes infériorités sociales. Transportez-le dans un salon, quelle femme n'aurait eu honte de lui parler ?

Après dîner cependant, par cette attraction naturelle qui groupe bientôt dans une réunion les esprits de même niveau, nous nous trouvâmes lui, le curé de la Beaume, madame de Brances et moi, réunis dans un coin du salon. Victoire était allée au jardin, où elle aidait madame d'Homery à servir le café.

Plus j'écoutais ce qui se disait entre ces trois personnes vivant de la même vie solitaire, qui dans son petit manoir, qui dans son presby-

tère, qui dans son village, plus la curiosité me prenait de lire dans ces esprits, si différents des nôtres.

J'étais vraiment étonné de la culture d'esprit de Laurent Renier, qui s'accordait si mal avec sa difficulté d'élocution. Tout à coup j'en reçus l'explication par une réponse qu'il fit à madame de Brances.

— Madame, lui dit-il, durant la mauvaise saison il m'est arrivé de rester des mois entiers sans parler. Lorsque nous sommes, chacun, confinés dans nos maisons par la neige ou le défoncement des chemins, je ne puis aller causer ni à la Beaume avec l'abbé Blanc, ni avec vous, ni avec M. la Hauteière. Durant ces périodes de mauvais temps je n'ai pas même l'occasion d'exercer ma profession; car on ne choisit pas ces moments pour passer des actes; alors je lis et je pense; mon esprit marche, et ma langue se colle à mon palais. En été même, songez donc que je n'ai pas l'occasion de parler une heure par jour? Vous, madame, vous avez mené une autre existence et vous avez contracté cette habitude de la parole qui ne se perd plus. Moi, j'ai vécu ainsi depuis mon enfance. Lorsque j'étais petit, j'allais tout seul, entre les heures d'école, tendre des collets dans les bois ou pêcher dans les étangs. Au collège de Guéret, je ne me mêlais guère aux jeux de mes condisciples, qui me trouvaient balourd; à l'École de droit, ce fut tout

de même, ou, du moins, je ne me liai qu'avec des jeunes gens campagnards comme moi.

Jamais peut-être Laurent Renier n'avait parlé si longtemps de suite.

— Mais, m'écriai-je, comment cette continuelle solitude ne vous fatigue-t-elle pas ? Comment ne sentez-vous pas le besoin de société intime ? Pourquoi ne songez-vous pas au mariage ?

— Oh ! j'y songe... répondit-il laconiquement.

— Mais vous croyez qu'on n'y saurait songer assez longtemps d'avance ? reprit madame de Brances.

— Je n'ai pas encore fini de payer ma charge, dit Laurent, et en attendant je vis avec six cents francs par an.

Il n'y avait rien à répondre ; d'ailleurs, en ce moment, notre groupe fut dissous par l'arrivée de quelques-uns des invités qui revenaient de prendre le café.

Il était à peine cinq heures et demie, et déjà les jeunes gens, impatients, frappaient doucement la mesure du pied pour demander le bal. Les bals commencent aussitôt après le dîner et se prolongent jusqu'à neuf ou dix heures du soir ; et certes, à voir comme les danseurs se secouent, je crois qu'ils doivent être fatigués.

Tandis que madame d'Homery faisait ranger le piano dans un coin et cherchait ses contredanses,

je ne pus m'empêcher d'exprimer à madame de Brances mon étonnement de trouver tant de solide instruction et d'intelligence, dans ce notaire de Saint-Romain.

— Croyez-vous donc, me dit-elle, qu'il n'y ait de valeur intellectuelle qu'à Paris et dans ce clan de deux ou trois cents personnes qui se sont proclamées tout Paris? La province, croyez-le bien, les campagnes même, recèlent des esprits sérieux et solides qui ne soutiendraient pas, sans doute, une conversation brillante, et ne donneraient point la réplique à un causeur parisien, mais qui savent beaucoup et jugent bien. Laurent Renier vous dirait au besoin où en est la philosophie en Allemagne; et Victoire, cette pauvre buraliste de village, qui connaît à peine le nom de Lamartine et ne sait pas du tout celui d'Alexandre Dumas, car elle n'a jamais lu de romans, Victoire vous étonnerait peut-être si vous causiez avec elle.

— D'un mot, hier, elle m'a ouvert des horizons infinis.

— Eh bien! que vous disais-je? Voyez-vous, les forces vives d'une nation tiennent au sol; c'est de la base que vient la solidité de l'édifice. Cette vulgarisation des idées, et cette ignorance des personnalités et des noms propres, ont un sens profond: elles prouvent que l'intelligence vient du fond même du pays, au lieu d'être seulement un vernis de sur-

face. Voilà pourquoi la France est une grande, forte et impérissable nation, tandis que la Russie, par exemple, semble un colosse à pieds d'argile.

Les premières mesures d'une polka coupèrent court à ces réflexions graves ; tout à coup le plancher du salon cria, sous les sauts cadencés des danseurs.

XXVII

Quel entrain ! Nous ne saurions imaginer, nous autres qui regardons la franche gaieté comme de mauvais ton, le plaisir de bon aloi que goûtaient ces jeunes gens, y compris Victoire et Laurent, dont l'âme, pourtant, avait tant de profondeur.

Ils s'amusaient vraiment, ils dansaient pour danser, et se trouvaient heureux du mouvement rythmique qui les secouait.

Comme dans toutes les campagnes, il y avait plus de danseuses que de danseurs. Tant de jeunes gens quittent le pays pour être soldats, aller aux écoles, ou chercher dans les villes une occupation qui les enlève aux travaux agricoles ! Quand les cavaliers manquaient, les jeunes filles dansaient

ensemble et ne semblaient pas s'amuser de moins bon cœur.

Ce fut enfin le tour de Victoire d'être invitée par Laurent. Comme elle s'élança joyeuse au quadrille ! comme elle dansa, légère et pimpante, dans sa fraîche toilette !

Sa respiration était courte, oppressée ; après chaque figure une pâleur soudaine éteignait l'éclair de ses yeux et la fraîcheur de ses joues ; mais la vaillante fille triomphait bien vite de cette faiblesse pour bondir à la danse, plus joyeuse et plus belle.

Elle ne prenait point garde aux regards envieux des demoiselles la Hautière, qui se sentaient éclipsées par la pauvre Cendrillon ; ni à l'air de blâme de madame la Hautière, laquelle faisait des signaux indignés aux autres duègnes, en montrant du regard la buraliste de Bertrie, qui osait danser avec grâce dans sa belle robe, au lieu de sauter ou de marcher bien roide dans son vieux fourreau de pensionnaire ; qui osait porter les cheveux relevés sur le front, et crépés... avec des fleurs dedans !

Eh ! que lui importaient ces mesquines colères ; elle ne les voyait même pas !

Mais moi, je m'inquiétais de ce point noir dans la joie générale, comme d'un orage qui s'amoncelait à l'horizon et menaçait la pauvre Victoire.

Elle était trop belle ; sa toilette, rehaussée de son air de bonheur, choquait toutes les susceptibilités :

celles des filles dotées d'abord, qui trouvaient de l'insolence à cette mise de princesse ; celles de leurs mères, bien entendu : puis celles de tous les gens désintéressés qui appartenaient à la classe des moutons de Panurge ; et le nombre en est grand dans tous les milieux ! ceux-là s'inquiètent toujours des supériorités sans savoir pourquoi.

Mais c'était la mère Normand qui ameutait surtout les colères contre sa fille ; elle agitait tant son bonnet à coques, en manière d'applaudissement, elle se donnait tant d'importance ; elle parlait si haut pour rappeler ses vieux succès et citer les toilettes qu'elle avait portées jadis, aux bals des officiers, que toutes les antipathies se réveillaient, et que je voyais les lèvres envieuses murmurant : « Telle mère, telle fille ! »

Je mesurais alors du regard Laurent et Victoire, puis la famille la Hautière et madame Normand, évaluant et comparant ainsi les forces et les faiblesses de la province.

Entre les danses on chanta. Madame d'Homery, qui était un talent à Paris, donna l'exemple ; mademoiselle Olympe ne craignit pas de lui succéder au piano, et de s'accompagner, elle-même, un morceau d'opéra. Soit que la comparaison fût par trop désavantageuse, soit que ce jour-là l'étoile de mademoiselle Olympe eût pâli, il n'y eut pas un mot d'éloge.

Elle regagna sa place pâle de colère.

Quelques hommes chantèrent, tant bien que mal, et sans accompagnement, ces chansons de Nadaud si jolies, si françaises, dont l'esprit et le charme triomphent de toutes les maladresses.

Puis Victoire, à son tour, fut priée de chanter au piano.

Elle ne voulut dire qu'une ronde, et en dansant.

— Cela reposera madame d'Homery, qui ne cesse de tenir le piano pour jouer des quadrilles, dit-elle.

Mais madame d'Homery insista :

— Eh bien ! s'écria-t-elle, chantez la ronde du *Pré aux-Clercs*, et je vous l'accompagnerai !

La ronde fut bientôt formée. Victoire la conduisit et commença :

Robert du voisinage
Était le beau danseur,
Il la voit, il l'engage,
Pour elle quel honneur!...

Sa voix pure et cristalline avait les sons de l'harmonica, et, parfois, certaines notes ténues de ce soprano délicat, allaient à l'âme.

Mais on eût dit que toute cette force et tout cet éclat n'étaient donnés à la pauvre buraliste que par une sorte de surexcitation fébrile ; plus sa danse était bondissante, plus son chant avait d'acuité pénétrante, plus il semblait que la joie terrassait cette

nature énergique, qui supportait si naturellement la douleur.

Je l'écoutais, ravi par un charme inconnu.

— C'est bien mieux encore quand elle chante des cantiques, me dit, avec un éclair d'enthousiasme, le curé de la Beaume.

J'osai battre des mains ; elle devint très-rouge et, tout à coup, se tut et s'arrêta.

— Recommencez donc, au contraire ! lui cria aigrement Olympe la Hautière. On vous applaudit comme les actrices ; bissez votre air, prima donna !

Olympe avait été au spectacle à Clermont, et elle se plaisait à montrer son expérience des usages et des mots du théâtre. Quant à Victoire, qui ne se figurait pas ce que c'était que la scène, elle ne comprit pas bien les paroles de son ancienne amie, mais elle en devina le sens hostile et injurieux.

Être comparée à une comédienne, lui semblait la dernière des humiliations.

Mais ce qui la consterna davantage ce fut l'idée que peut-être elle avait mérité ce sarcasme cruel.

« J'aurai mis trop d'expression dans mon chant, se dit-elle... Cette romance n'est peut-être pas convenable, ou bien j'aurai eu des airs effrontés, sans le vouloir. Avec cette coiffure et des fleurs dans les cheveux, c'est si facile ! »

— J'ai eu tort, Olympe ! s'écria la naïve créature d'une voix altérée ; ne vous moquez pas de moi.

— Tort ! en quoi donc ? répliqua l'implacable fille ; vous êtes élégante, vous chantez comme les actrices ! Eh ! mais, il faut bien employer tous vos moyens pour trouver un mari !

Victoire chancela sous l'injure, comme chancelle un combattant qui vient de recevoir une balle.

Les paroles d'Olympe avaient été sifflées d'une voix mordante et claire, qui retentit d'un bout à l'autre du salon.

Madame Normand y répondit par une autre impertinence, et nous tous par une exclamation douloureuse.

Le curé courut à Victoire, qui, brisée, perdait connaissance.

— Mademoiselle Olympe, vous avez été méchante avec votre amie ! s'écria-t-il.

— Si Victoire ne trouve pas de mari, cela prouve seulement que les hommes ont plus d'égards à la fortune qu'au mérite, ajouta madame de Brances d'une voix contenue ; car, son titre de maîtresse de maison, ne lui permettait pas les remontrances.

— Tant de vertus seront peut-être un jour récompensées ! répliqua Olympe, les dents serrées par la rage de se sentir blâmée.

— Je voudrais bien en ce moment être riche et beau, et valoir quelque chose, pour demander la main de mademoiselle Victoire Normand, dit de sa voix grave et lente, le notaire de Saint-Romain.

— A la bonne heure ! s'écrièrent ensemble madame de Brances, madame d'Homery et le curé.

Quant à Victoire, elle rouvrit ses yeux, qui semblèrent se dilater dans la suprême extase du bonheur, elle tendit la main à Laurent par un mouvement où se concentrèrent toutes ses forces expirantes :

— Ah ! merci ! murmura-t-elle ; mais pourquoi ?..

Elle n'acheva pas : ses lèvres blanchirent, ses yeux se fermèrent.

XXVIII

— Madame Normand, dit le curé, quand Victoire eut repris connaissance, il faudra soigner votre fille ; elle est malade.

— Malade ! dit la mère, pour un petit évanouissement ! bien naturel, dans ces cas-là ! Moi, quand M. Normand s'est déclaré...

— Je vous dis, Madame, reprit le prêtre d'une voix assourdie, mais ferme, que votre fille a une maladie de cœur.

— Est-ce possible ?... vous croyez... — Victoire, mon poulet, dis-moi donc ?...

— Madame, ne l'effrayez pas ; ne lui parlez de rien. Au contraire, sur toutes choses prenez garde de lui causer des émotions. Peut-être le bonheur et

la paix seront-ils de puissants médecins... La voici ! dites-lui de douces paroles.

— Eh bien ! j'espère que tu es contente ! s'écria, un peu plus haut qu'il n'aurait fallu, madame Normand. Les dames la Hautière enragent...

Victoire, si rayonnante et si belle, eut un mouvement douloureux. Sa mère l'avait blessée encore, et blessée cruellement, en la blessant dans autrui.

Est-ce qu'il y avait alors place dans son âme pour tout autre sentiment qu'une bienveillance universelle ? Est-ce qu'elle ne venait pas de recevoir tant de bonheur d'un coup, qu'elle aurait voulu en répandre sur tout le monde.

— Ma mère, reprit-elle, j'aime beaucoup Olympe, et madame la Hautière a été ma bienfaitrice... Olympe, est vive... Mais je ne lui en veux pas !

Oh ! non, elle ne lui en voulait pas ! Les paroles amères de son ancienne amie, n'avaient-elles pas été comme le coup de briquet qui fait jaillir l'étincelle de la pierre ? Ne leur devait-elle pas l'aveu de Laurent, et par suite, ce bonheur infini qui la transportait dans des espaces si lumineux, si parfumés, si radieux, qu'elle croyait voyager au pays des rêves ?

Oui, lorsque Victoire, qui dansait toutes les contredanses, s'apercevait dans une glace l'œil brillant, les joues teintées de rose, avec ses cheveux relevés dont la danse faisait resplendir les reflets d'or, ses

fleurs, et sa robe blanche qui semblait un nuage, lorsqu'elle rencontrait, fixé sur elle, le regard profond et doux de Laurent, elle se demandait si la vie avait de ces enchantements; et si, dans ce pèlerinage terrestre, dont elle connaissait si bien les rudes chemins, il se rencontrait de telles oasis.

Elle ne croyait pas encore à la réalité de ce bonheur qu'elle ressentait si intense. Elle ne s'y laissait aller qu'en tremblant. Le mot de sa mère, qui d'abord l'avait heurtée comme une note fausse dans un concert d'harmonies, éclaira bientôt la situation d'un jour franc, et fut le premier choc qui lui rendit le bonheur tangible :

— « C'est donc vrai!... je suis donc heureuse, » se dit Victoire transfigurée.

Elle mit ses mains sur son cœur qui battait à tout rompre, et vint s'asseoir à côté de madame de Brances, en se disant : « c'est de joie ! »

Cette journée de triomphe devait être complète. L'élégance et la beauté de Victoire, qui d'abord avaient effrayé ses amis et blessé les esprits étroits, charmaient maintenant tout le monde. Le succès, cette justification suprême élevait l'humble fille sur le pavois. Chacun rendait alors justice à ses vertus; et sa beauté aussi était pour jamais acclamée.

Le choix du notaire ne rencontrait que des approbations. La réaction enfin se faisait en faveur de Victoire, jusque là trop rudement frappée. Cette

sympathie générale, qui semble se répandre dans l'air comme un parfum, qui se trahit dans le moindre mouvement d'une assemblée, développait encore le rayonnement de beauté de la buraliste. Ainsi, l'accueil favorable du public double les facultés de l'artiste et forme, quelquefois, la meilleure partie de son inspiration.

Les dames la Hautière, elles-mêmes, avaient dû pour la forme, manifester leur satisfaction de la tournure que prenaient les choses ; et Olympe dit, du bout des dents, que si son propre mariage n'eût été si proche elle se serait offerte pour être demoiselle d'honneur.

Et puis, malgré les sourdines que le curé avait mises à sa voix, en annonçant à madame Normand, à mesdames de Brances et d'Homery, l'état de Victoire, quelques paroles inquiétantes se répétaient dans le salon à propos de l'évanouissement de la buraliste, de ses pâleurs subites, de l'éclat étrange de ses yeux. Et peut-être y eût-il, à l'insu de tout le monde, dans la fête que l'on fit à Victoire, un peu de ce sentiment pieux, au nom duquel, les anciens couronnaient de fleurs les victimes destinées au sacrifice.

XXIX

Madame de Brances voulut qu'on hâtât le mariage, afin qu'il put encore avoir lieu pendant les vacances. Et, pour aplanir toutes les difficultés de l'entrée en ménage, elle voulut aussi avancer une petite somme que Laurent ne devait rendre qu'après sa charge payée.

A quelques semaines de là, donc, vers l'été de la Saint-Martin, la Guerche était encore en préparatifs de fête. On y devait faire la noce.

Dans la salle à manger, dans la cuisine, les tables s'ajoutaient les unes aux autres, pour former de vastes parallélogrammes, où devaient prendre place une centaine de banqueteurs; dans le jardin, on disposait une aire sur laquelle pourraient danser *les gens*, les paysans, et même ceux des invités qui

ne trouveraient point, dans le salon, assez de place pour y prendre leurs ébats. Deux cuisiniers, célèbres aux alentours, s'occupaient, plusieurs jours d'avance, de leurs pièces montées ainsi que des pâtés de gibier. Ils composaient les coulis, marinaient les viandes, distillaient les sirops, enfournaient les pâtisseries sèches, déterminaient l'emploi des nombreuses pièces de volailles et de gibier qui arrivaient, en offrande, de tous les coins du pays, cuisaient les courts-bouillons pour les poissons commandés à Guéret.

Madame de Brances tirait de ses armoires des piles de linge blanc et parfumé. Madame d'Homery et Victoire dressaient dans la mousse les corbeilles de fruits. — Et ces corbeilles, par parenthèse, ne brillaient guère à côté du reste du service, car la Pomone du pays n'est point riche!

Mais ce qui occupait davantage madame d'Homery et Victoire, c'étaient les projets d'avenir, les acquisitions pour le future ménage, la toilette de la mariée!

Oh! quelle joie naïve et délicieuse, pour Victoire, d'aller avec son amie jusqu'à Saint-Romain, d'entrer dans cette maison chérie... maintenant *sa maison*, d'y prendre des mesures pour les rideaux et les meubles, d'y porter douzaine par douzaine, ou pièce à pièce, le linge qu'elle ourlait et marquait à la Guerche!

Parfois, en cousant, et entre les deux lettres qu'elle traçait à l'aiguille, elle se prenait à rêver des rêveries d'un indicible ravissement. Le V et l'R lui semblaient alors s'enrouler en des fioritures plus gracieuses que les arabesques de Raphaël ; — seulement elle ne pensait point à Raphaël.

Non, elle pensait à son ménage ; à cet intérieur si doux qu'elle allait établir pour le reste de sa vie. Elle en détaillait les mille joies ; et, cette fois, ce n'était plus comme jadis de vains souhaits ! C'était le délicieux tableau d'une réalité prochaine.

Madame d'Homery l'aidait à coudre.

Il y avait entr'elles de longs silences, puis, tout à coup, une phrase partait qui prouvait que leurs pensées suivaient un courant unique.

Victoire, dans la lingerie, sur une grande table de sapin, bien blanche, étendait et pliait avec amour une nappe bise, à liteaux rouges, et douze serviettes pareilles, qui venaient d'être achevées.

— Nous aurons des repas modestes, dit-elle, mais je veux cependant que Laurent, chaque soir, s'asseye avec plaisir devant la table que je servirai. Sa servante le fait manger sans nappe. Il lit en mangeant aussi !

— Comment savez-vous cela ? demanda gaiement madame d'Homery.

Victoire devint très-rouge.

— Un soir, en passant devant ses fenêtres, je l'ai vu souper !

Après le linge de ménage, ce fut le sien propre qu'elle fit joli tant qu'elle put. Elle se levait de meilleure heure et se couchait plus tard, pour ajouter ici un feston de coton rouge, là des petits plis.

— Quelle coquetterie ! disait madame d'Homery.

— Vous m'avez appris que je puis plaire... et je veux *lui* plaire ! — C'est si bon d'être belle !

Enfin il fut question des ajustements du jour de la noce.

— Il faut donc me faire une robe blanche, dit Victoire, et celle que vous m'avez donnée est si jolie !... J'aimerais tant la porter !

— Eh bien ! pourquoi ne la porteriez-vous pas ?

— Oui ! — Croyez-vous que je le puisse ?... Ah ! j'en ai bien envie !

Et Victoire, saisit les mains de madame d'Homery, et leva vers elle son limpide et brillant regard. — Mais, je n'ose pas !...

— Parce que ?

— ... Aller recevoir la bénédiction nuptiale avec une robe que... j'ai déjà mise... au bal... pour... danser ?

— Nous demanderons, l'avis de monsieur le curé.

Et, le lendemain, au sortir de la messe, Victoire rouge et confuse, attendit le curé dans le jardin

du presbytère, pour lui soumettre son délicat scrupule de conscience :

— Mettez, mettez votre robe de bal, ma fille ! dit le prêtre en souriant.

Tous les soirs, Laurent arrivait à la Guerche vers cinq heures, monté sur sa jument grise. Il y restait environ deux heures et prenait plaisir, pendant ce temps, à sortir de sa taciturnité habituelle.

Madame de Brances en fit la remarque.

— Le bonheur rend communicatif, madame, et puis, maintenant que je ne vais plus être seul, je veux m'accoutumer à la vie sociable ; je m'essaie à devenir un homme civilisé. Il ne faudrait pas que mademoiselle Victoire trouvât trop triste le foyer où elle va venir s'asseoir !

Et Victoire, à la dérobée, jetait sur son futur mari un regard de tendresse infinie ; et ces soirées d'automne encore belles, déjà fraîches, s'écoulaient heureuses, moitié sous les allées du jardin, moitié au coin du feu dans le salon. Madame de Brances tricotait, Victoire brodait de toute la vitesse de ses doigts agiles — pour elle, cette fois ! — et, quand la conversation devenait languissante, madame d'Homery chantait.

XXX

Le ciel aussi, sans doute, voulait faire fête à Victoire, car le jour du mariage, il s'éclaira du plus doré des soleils d'automne.

Sous ces rayons empourprés la lande était presque gaie, et la pauvre église de la Beaume presque jolie.

Il est vrai qu'on l'avait tendue de draps blancs, comme pour un jour de Fête-Dieu, et que, sur les draps, de distance en distance, on avait piqué des bouquets de bruyères roses.

C'était le matin. Victoire avec sa robe blanche, son grand voile, sa couronne de fleur d'oranger, ses souliers blancs, s'en allait à pied à l'église, au bras de Laurent que, suivant l'étiquette, elle n'au-

rait dû prendre qu'au retour. Mais, dans le pays, on ignore ces raffinements de délicatesse que la naïveté campagnarde ne comprendrait point. Derrière eux suivaient, avec madame Normand, les membres de la famille Renier, venus de leur pays, et les vieux amis ; puis, madame de Brances et madame d'Homery. Le long du chemin le cortège se grossissait de nouvelles recrues. Il y eut d'abord les notaires du voisinage, deux ou trois buralistes, tous les gens qui, de près ou de loin, connaissaient les mariés. C'étaient les clients de Laurent, les petits paysans qu'instruisaient Victoire et madame de Brances, leurs parents, une grosse foule enfin, mélangée de bourgeois, d'artisans et de manouvriers.

Victoire, rougissante de pudeur et de joie, saluait à chaque pas les arrivants d'un salut discret et reconnaissant, comme pour les remercier de leur présence et les prier, en même temps, de la laisser à son recueillement.

Je la regardais, marchant à la réalisation de son rêve de bonheur. Elle était vraiment bien belle. De petits cheveux, soulevés par le vent, s'échappaient de dessous sa couronne en ondes frissonnantes, appelaient le soleil dans leurs reflets dorés, et le renvoyaient, en lumineux rayons, sur son front pur. Sa taille, devenue élégante et souple, se ployait ou se cambrait, de temps en temps, selon les iné-

galités du chemin, ou bien, quand, pour éviter une de ces toiles d'araignées chargées de rosée qui brillent sur la bruyère, au soleil du matin, elle soulevait légèrement le bas de sa robe blanche.

Je me reportais par la pensée à quelques semaines auparavant, lorsque, dans ce même chemin, j'avais, pour la première fois, pris garde à la buraliste de Bertrie.

Quelle différence, me disais-je, et comme le bonheur est un puissant magicien ! Et même je ne pouvais pas croire que ce fut la même créature, et que, d'une si humble chrysalide, ait pu sortir un si brillant papillon. La beauté, me dis-je, c'est la grâce, et l'amour l'inspire naturellement. Mais c'est plus encore le resplendissement de l'âme sur le visage. Il semble que celle de Victoire se soit échappée de la prison de douleur qui l'étouffait, pour transfigurer tout à coup ce corps malingre, par la puissance de son rayonnement.

A l'entrée de l'église, nous rencontrâmes la famille la Hautière. Olympe, mariée depuis quelques jours, et qui faisait fastueusement ses adieux au pays, étalait une robe de soie gorge de pigeon, un châle long, un chapeau blanc garni de roses et de marabouts, et des bijoux d'or émaillés de bleu.

Ces dames complimentèrent la mariée et s'excusèrent pour la fête du soir. Madame Normand, qui avait fait blanchir les dentelles rousses de son

bonnet à coques, et qui portait des gants, dit qu'elle regretterait l'absence de ces dames parce que ce serait beau ; à quoi les dames la Hautière répondirent qu'elles savaient que madame de Brances faisait bien des choses pour sa protégée.

On se sépara sur ces paroles aigre-douces. Victoire, après les premiers mots, avait tendu la main à son ancienne amie, fait une inclination de tête au reste de la famille, puis passé sans rien dire.

L'église, intérieurement, était garnie de fleurs et de verdure ; on avait pris ce qui restait dans les jardins et dans les champs ; quelques marguerites-reines, des chrysantèmes, des branches de sapins mêlées à des rameaux de jeunes chênes aux feuilles rougies par les premières gelées blanches ; puis, encore de la bruyère et du genévrier, pour dissimuler la nudité des murs.

Le curé était ému ; l'enfant de chœur distrait par son admiration pour la belle mariée, dans laquelle on lui avait dit de reconnaître la buraliste des postes de Bertrie, qui lui apprenait à lire, en latin, les répons de la messe : puis, par l'affluence extraordinaire de monde endimanché qui remplissait l'église jusqu'au fond. Parfois la parole de l'abbé Blanc tremblait, et parfois le petit clerc s'embrouillait dans les versets latins. Le chantre, à la voix difficile à classer dans les registres con-

nus, voulait se surpasser et lançait des éclats d'une justesse douteuse.

Eh bien ! pourtant il y avait dans l'ensemble de la cérémonie je ne sais quelle émotion, grave et douce, qui pénétrait l'âme et l'entraînait à la prière.

L'action de grâce montait à Dieu naturellement, car il y a dans l'air comme un fil électrique qui met en communication les sentiments vrais, et la joie des mariés trouvait de l'écho dans bien des cœurs.

Quand la messe fut dite, quand Victoire eut au doigt l'anneau nuptial, et que le curé eut prononcé quelques paroles attendries, les communiantes de l'année entonnèrent un cantique, un cantique que Victoire leur avait appris. D'abord les voix étaient tremblantes, un peu incertaines, puis elles s'assurèrent et montèrent au ciel argentines et fraîches.

Victoire, en sortant de l'église, avait deux larmes au coin des yeux, deux larmes de joie. Elle prit un des bouquets de bruyère qui pavoisaient le porche de l'église et le mit à sa ceinture.

Mais les émotions contenues ne sont guère de durée aux champs. A peine le cortège, qui revenait à la Guerche, atteignait-il la moitié du chemin, que les compliments aux mariés s'aiguisaient d'une pointe de gaieté, que les groupes devenaient causeurs et rieurs. On était à la noce, il fallait s'amuser !

Aussi le soir quelle fête ! Comme le dîner fut abondant, et comme le bal fut beau ! Tandis qu'au salon les quadrilles conduits par Victoire et par Laurent se succédaient sans interruption, la bourrée allait son train sur l'aire du jardin. Un berger des environs, qui savait jouer de la vielle servait d'orchestre ; et parfois l'aigre musique du bal champêtre venait heurter les trilles qui babillaient au piano sous les doigts de madame d'Homery. — Mais qu'importe !

De mémoire d'homme on n'avait point vu si belle noce ; et, pendant bien des années encore, on en parlera dans le pays.

XXXI

LETTRE DE M^{me} DE BRANCES A M^{me} D'HOMERY.

Mai 18...

Tu me demandes, ma chère fille, des nouvelles de Victoire, de son ménage et de sa mère ; celle-ci naturellement n'est pas contente, mais quoi donc pourrait contenter madame Normand ?

Le bureau de poste lui demeure et la bien faible rétribution lui revient en entier. Sous le rapport matériel, donc, sa position s'est améliorée. Et puis elle n'a plus à établir sa fille, ce grand souci dont elle se plaignait à l'occasion.

Mais, à présent, elle est seule ! et quelle tristesse que l'isolement de ses vieux jours !...

— Ainsi voilà ! dit-elle, on élève les enfants, *on se tue pour eux le corps et l'âme*, et, aussitôt qu'ils peuvent devenir pour leurs parents une joie, une consolation, ils les quittent.

— Que voulez-vous ! lui répond-on ; il est dans la nature que les filles se marient... vous-même vous souhaitiez ardemment le mariage de Victoire...

— Parce que les parents se sacrifient toujours !... Enfin, elle est heureuse maintenant ! Moi, je ficelle les paquets, j'expédie les courriers, je fais mon ménage, comme une servante : Voilà ma vie !

— Avant qu'elle ne fût mariée, c'était la même chose.

— Elle m'aidait...

— Vous viviez deux aussi, sur votre pension de veuve et ses appointements de buraliste.

— Elle brodait. Elle faisait le service, etc. etc.

Quelle figure a Victoire dans la maison de Saint-Romain, dis-tu... Eh mais ! cette figure prévue, cette figure rêvée que nos imaginations nous représentaient. Est-ce son âme que tu veux que je te dépeigne ? Son âme rayonne dans ses yeux, comme on se figure que peuvent rayonner, dans l'autre vie, les âmes heureuses. Est-ce l'extérieur des choses ? La maison du notaire, que tu connais bien, et les *menus suffrages*, les coquetteries féminines dont la jeune mariée a décoré

les parois un peu nues de son nid ? — Alors, suis-moi :

Tu vois dans l'étude, qui est en même temps la salle à manger, la pièce la plus banale et la moins ordonnée de la maison. Le buffet de noyer est luisant ; la vaisselle qui s'y range, plus luisante encore ; sur le bureau en bois noir de Laurent, les paperasses et les livres sont toujours en désordre, mais on n'y voit plus cette couche de poussière toujours effleurée, jamais enlevée, par le plumeau de la servante, qui est le décor obligé de tous les bureaux de célibataires. La table à manger, au milieu de la pièce, est couverte, dans les intervalles des repas, par un tapis de serge. Victoire m'a montré avec orgueil comment elle avait elle-même collé du papier vert, tout neuf, sur les cartons gauchis et parcheminés de l'étude.

Mais, ma chère fille, tu ne prétends pas, j'espère, que j'entre dans la minutieuse description de toutes ces pièces ? Tu dois d'ailleurs te les représenter. Le salon a les rideaux de tricot que tu as vus commencer ; des corbeilles de fleurs en papier, si fraîchement tenues, que les fleurs naturelles qui sont dans les vases de la cheminée ne les font pas paraître trop laides. Sur les fauteuils en bois de châtaignier, foncés en paille, Victoire met des coussins de tapisserie et des housses au crochet ; et ces coquetteries sur cette pauvreté ne choquent pas, tant

l'ensemble de la pièce a un aspect recueilli, doux et gai en même temps.

Sur la console de bois de châtaignier verni, Victoire a mis — à l'abri de l'antique globe de verre — sa couronne de mariée... Et tu peux croire que ce n'est pas sous cette couronne, que s'étale, le moins beau tapis au crochet !

Ne souris pas ma fille ! ces puérités d'âme sont comme la fleur du bonheur intime, du bonheur naïf qui s'affirme orgueilleusement.

Oui, Victoire semble avoir dressé un autel à ces blancs insignes de l'épousée... elle leur a fait les honneurs de la première place dans son salon... Mais ce qui serait ridicule dans une grande ville et chez une femme du monde, ne saurait l'être ici chez la pauvre notaresse de village. Le salon d'ailleurs ne chôme point d'anachronismes ni de *détails province*, comme on dirait à Paris.

Le plancher de sapin, bien lavé, est blanc comme les planchers d'Allemagne.—Devant la cheminée il y a une touffe de houx. La pendule, qui décore cette cheminée de bois peint, est à colonnes et couverte aussi d'un globe... — Hélas ! oui !... Tu vois d'ici cette pendule de palissandre incrusté, très-connue à Paris chez messieurs les concierges. Tu veux des détails : en voici ! mais tu vas trouver tout à l'heure que je te dépoétise ton héroïne. — La poésie voudrait, en effet, que tout ce ménage qui vient en

grande partie de M. Maugrebin, le prédécesseur de Laurent, eut soudain disparu pour faire place à un cadre plus digne de la jolie mariée de l'an passé.

Par exemple, si j'écrivais un roman, je ne manquerais point de dire ici : « La chambre était recouverte de boiseries grises sculptées que Laurent avait achetées pour rien lors de la démolition d'un vieux château ; la pendule de Boule ;... les meubles et les rideaux de vieux perse ; les vases de la cheminée en faïence limousine,.... » etc. etc.

En bien non ! l'inflexible vérité m'oblige à déclarer que la pièce est tendue de papier blanc moiré, acheté à Guéret au prix de dix-huit sous le rouleau ; que sur les murs se voient toujours, dans leurs cadres de sapin verni, les lithographies coloriées de l'ancien notaire ; que les flambeaux de la cheminée, toujours sous globe, avec leurs bobèches-fleurs sont de *plaqué* ; et même, — il faut bien l'avouer ! — que sous les globes de la pendule et des flambeaux il y a des fragments minéralogiques, des petits sabots de porcelaine... et deux chardonnerets empaillés !

Quant aux vases, ils viennent de Limoges aussi, mais ils sont d'un moderne désespérant. — Tu les connais ; en voyage tu les a remarqués dans toutes les chambres d'hôtel : — une forme bête, lourde et contournée ; une décoration rose ou bleue tendre... Mais ici, les vases disparaissent sous une gerbe de fleur disposée avec un goût charmant.

En somme, le fond du mobilier est toujours celui qu'a légué maître Maugrebin à son successeur. — Les pauvres enfants ne pouvaient pas faire de dépense !

Les ornements que le salon doit à Victoire sont, en outre de sa couronne de mariée, de ses rideaux de tricot à jour, des fleurs de papier, des housses au crochet et des coussins de tapisserie, deux dessins à l'estompe et une carte géographique rapportée du pensionnat d'Aubusson et enlevée à l'ancien ménage de la buraliste ; plus, les quatre jolies gravures d'après Chardin qui étaient ici dans la chambre verte. — Tu sais, ces gravures qui représentent des ménagères balayant leur maison, puisant à la fontaine ou servant la soupe à de petits enfants. — Victoire les admirait tant que je les lui ai données. Tu me diras qu'elles seraient mieux placées dans sa chambre à coucher, ou dans sa salle à manger, que dans son salon ; mais tant de choses ici sont disparates ! Et puis, elle aura voulu faire honneur à mon cadeau.

Eh bien ! malgré cette apparente inharmonie, l'ensemble de ce pauvre salon de bourgeoise campagnarde a un aspect frais, coquet, intime, heureux, qui fait du bien à voir — oui, toutes ces choses incohérentes ont pris d'un certain arrangement, je ne sais quoi, qui repose doucement le regard au lieu de le heurter.

C'est l'histoire de la vie de Victoire : son cadre naturel, pourrait-on dire.

Les choses communes et laides se rapportent à son origine, à sa famille; au milieu dans lequel sa naissance la destinait à vivre. Les choses ingénieuses et jolies répondent aux aspirations de sa nature délicate vers un goût qu'elle ignore; les petits ouvrages, les fioritures de tricot et de dentelle, dont elle pare son pauvre mobilier de bois et de paille, le soin infini qui met sur tout l'ensemble comme un vernis, c'est la fleur de son cœur et de son bonheur qui s'épanouit sur une terre ingrate.

Ah ! ma chère, les objets en détail font bien peu les ensembles ! Jamais je ne l'ai mieux senti ! Une ménagère se reflète dans son intérieur, quel qu'il soit; elle transforme les choses les plus banales.

Mais rien n'est banal, que ce qui traîne dans les boutiques, — ou bien ce qui appartient à un banal propriétaire.

Il y a sur la terre bien des créatures délicates et intelligentes qui n'ont point le cadre qu'elles mériteraient. Alors, instinctivement elles marquent sur celui qu'elles ont l'empreinte de leur caractère. Jamais un romancier ne s'avisera de dépeindre les chambres à coucher meublées en acajou que j'ai vues à certaines femmes de province ! Et pourtant j'en sais qui sont des sanctuaires de poésie !

Le reflet d'une femme est dans tout ce qui l'en-

vironne; on dirait que son esprit flotte dans l'atmosphère où elle respire...

De la chambre à coucher de Victoire, je ne te dirai rien; — je vous la montrerai, m'a-t-elle répondu, quand je l'aurai *arrangée*...

Quant à madame Renier, veux-tu savoir comment elle m'apparut, lorsque j'allai la semaine passée lui faire ma visite? — Car tu penses bien qu'après votre départ, je n'ai guère eu le loisir de m'absenter! je suis une vieille grand'mère qu'on excuse, et puis les jeunes époux venaient à la Guerche...

Enfin, j'ai donc trouvé Victoire devant sa porte, en robe de percale rose, avec une collerette et des manches bien blanches, de petits sabots vernis aux pieds, et de la terre aux doigts. Elle venait de planter des pois-fleurs et des capucines, de palisser un lierre sur le mur de sa maison qui regarde le nord, et de donner ses ordres au grand Pierre pour les semailles potagères dans le jardin du fond.

Elle a couru à moi, les bras ouverts, avec un cri de joie qui ressemblait à un chant d'oiseau; elle m'a embrassée, et ses premières paroles ont été :

Quel bonheur!... et quel malheur! Ah! quel malheur! Laurent qui est à Collonges!...

Mais elle me fit entrer, elle chercha le meilleur siège, avança sous mes pieds son plus beau cous-

sin et se mit à me dire mille choses si naïves, si jolies, si bonnes, qu'à mon tour je ne pouvais cesser de l'embrasser sur ses deux joues fraîches.

Elle est décidément belle !... — comme le bonheur transforme ! — Et puis, elle arrange si bien, maintenant, ses beaux cheveux dorés ! Encore une leçon de toi, et elle créera sa maison comme sa personne !

Elle a un peu engraisé, ce qui donne de la grâce à sa taille, et fait mieux ressortir l'éclat de sa peau blanche ; mais que je voudrais donc voir cesser, tout à fait, ces vilains battements de cœur qui effrayent l'abbé Blanc !

A mon arrivée, j'ai bien remarqué que l'émotion la suffoquait un peu. Elle assure pourtant qu'elle se porte fort bien.

— Alors lui disais-je, ma chère, vous êtes tout à fait heureuse ?

— Oh ! oui... — Oui ! — reprit-elle avec un cri du cœur plus spontané, plus vibrant, plus rempli de notes joyeuses, que jamais je n'en avais entendu... — et je crois qu'à la fin de l'année, j'aurai un petit enfant !

Laurent ouvrit la porte en cet instant, juste pour entendre les dernières paroles de Victoire. Il s'arrêta sur le seuil, content de me voir et honteux de paraître devant moi avec ses gros souliers ferrés de piéton ; sa figure était illuminée aussi par le bonheur ; mais son bonheur à lui n'éclatait pas

comme celui de Victoire. Il fallait en deviner le rayonnement dans la placidité recueillie de son visage, l'intensité, dans quelques mots profonds jetés, de temps à autre, dans la conversation.

Je n'ai pas besoin de te dire que, tous les deux s'empressaient à me servir tous les rafraîchissements qui se trouvèrent dans la maison.

Comme j'allais prendre congé, Victoire me dit :
— Et le jardin ! Vous n'avez pas vu le jardin !

Je m'y laissai conduire. — Ah ! là, Victoire n'avait pas eu besoin de leçon !

Si tu savais comme elle a tiré parti de ce jardin grossièrement planté de légumes !

D'abord elle a conservé les légumes ; mais elle a dessiné régulièrement les carrés, et mis tout autour une épaisse bordure de gazon en talus, puis une autre bordure de violettes ; puis, de distance en distance, dans les plates-bandes qui suivent cette bordure et entre les arbres fruitiers, elle a massé des rosiers en buissons. Aux pieds des rosiers, il y a toutes sortes de fleurs, des fleurs de nouvelle invention, à ce qu'il paraît, et, en tous cas, jusqu'alors inconnues dans le pays. Laurent a trouvé à Aubusson ces graines merveilleuses, et Victoire les a cultivées. Devant la maison, sous deux grands noyers, elle a fait faire un gazon en fer à cheval.

Mais ce n'est pas tout. Il y avait un ruisseau qui passait derrière la haie du jardin et la pourtournait

pour venir, de l'autre côté, alimenter le lavoir du village. Laurent, d'après les indications de sa femme, l'a détourné et l'a fait traverser son jardin. Cela ne cause aucun tort à la commune ; au contraire, l'eau faisant un moins grand circuit doit moins se perdre dans les terres. Ce ruisseau limpide court sur le sable et borde le gazon, en dessinant des sinuosités autour des noyers, tantôt plus larges, tantôt plus étroites, toujours bordées de joncs, d'osiers, de roseaux, d'hièbles, de pervenches, que Victoire a été découvrir çà et là dans les champs, puis qu'elle a plantés et disposés à ravir. Chaque jour, elle va chercher quelques nouvelles plantes dans les bois, dans les prés, dans les haies, et jusque dans les brandes, pour embellir les bords de son ruisseau.

Elle jouissait délicieusement de mon admiration, et Laurent me promenait, de détail en détail, tandis que les yeux de sa femme petillaient d'un orgueil charmant. Il me montrait un pont commencé pour traverser ce fleuve en miniature, une touffe de jeunes lilas, plantés au bout du gazon pour l'encadrer, puis, tout près du bord de l'eau, des *ne m'oubliez pas* en fleurs.

— Et, dit-il, cette eau est bien utile pour arroser le jardin ! Depuis que nous l'avons, le potager n'est plus reconnaissable ! Avez-vous remarqué les petits pois ?

— Cet été nous dînerons sur le gazon, au bord du ruisseau, à l'ombre des noyers ! s'écriait Victoire.

— Oui, mais tu es une mauvaise mère, dit Laurent en pressant tendrement la taille de sa femme : Tu ne penses qu'à nous ! ton petit enfant se noiera dans ce joli ruisseau.

— Oh ! je le garderai si bien !... Elle ajouta avec un accent intraduisible, une expression qui évoquait mille poésies dans un tableau délicieux :

— Il jouera sur le gazon !...

Je les quittai ; et, lorsque ma voiture fut au tournant du chemin, je me retournai pour les voir encore me faisant des signes d'adieu sur le seuil de la demi-porte qui ferme la maison du côté du village.

Je me disais : « Il se rencontre donc le bonheur sur la terre ! le parfait bonheur ! et voilà son temple, cette petite maison, dans ce pays aride !...

Ma voiture roulait dans la grande lande, cahotée par l'alternative des touffes d'ajoncs et des fondrières. Jean conduisait lentement. Une rêverie infinie s'empara de moi.

— « Oui, pensai-je, cette joie si pure et si entière, c'est comme l'oasis de la vie humaine. Des milliers de créatures vivent et meurent sans l'avoir jamais rencontrée. Souvent, elles l'ont entrevue de loin, comme un rafraîchissement divin ; mais sans pouvoir y atteindre ; soit que les chemins décevants de

la destinée les égarent à l'entour et les fassent passer à côté ; soit que l'ange implacable qui défendait l'entrée du paradis terrestre leur en ferme l'accès.

Et ces êtres privilégiés qui ont pu pénétrer dans l'asile enchanté ; qui se sont assis à l'ombre des arbres aux fruits de pourpre, aux fleurs de lumière... ceux-là ont-ils le temps de respirer les parfums, de savourer l'ambroisie ?

Je songeais aux soubresauts de ce pauvre cœur trop éprouvé... J'avais peur de l'avenir...

En passant par la Beaume, je rencontrai l'abbé Blanc, qui lisait son bréviaire, assis au soleil, dans le petit cimetière, près de la croix de granit brisée.

Apparemment qu'il pouvait alors interrompre sa lecture, car il m'adressa la parole.

Je lui fis part de mes réflexions : « Oui, lui dis-je, il existe, le bonheur sur la terre... mais peut-il durer ? »

— Madame, s'il durait, me répondit le curé, qu'aurions-nous à faire du paradis ? »

LE

MARQUIS DE CRÉMANT

I

François Audebert était assis en face du feu, dans la salle au plancher gris fraîchement arrosé et balayé, aux chaises de paille symétriquement rangées le long des murs, aux rideaux de calicot trop petits, mais bien blancs entre lesquels apparaissait la campagne. Son bonnet de soie noire ne tenait déjà plus droit sur sa tête, et son pantalon de gros drap marron remontait sur ses genoux, faisant voir par un large intervalle ses chaussons de Strasbourg et ses bas bleus. Ses lunettes, cependant, étaient parfaitement assujetties,

et ses mains potelées maniaient un livre avec l'aisance qui trahit une longue habitude. Bientôt il s'agita sur son fauteuil, regarda autour de lui avec une sorte d'étonnement, et murmura quelque chose entre ses deux bonnes grosses lèvres.

Au même instant on entendit au-dessous, puis dans un escalier, puis dans un corridor, une charge d'infanterie légère, plus tapageuse d'ailleurs, et surtout plus inégale que ne l'eût été celle d'un bataillon. Une porte s'ouvrit, et cinq ou six écoliers débouchèrent vêtus de costumes divers, mais chargés de livres identiques. Ils saluèrent le digne magister, qui hocha légèrement la tête en manière de reproche, et murmura :

— Toujours en retard, messieurs!... Nous allons voir si la leçon est sue, au moins!—De Torcil, mon ami, je ne sais pas pourquoi vous continuez de porter cette veste de coutil à la fin d'octobre. Votre père vous a donné un vêtement plus chaud. — Et vous, de Varesne, je vous ai déjà dit de prendre des bas de laine !

Il ouvrit son livre, chercha une page, et continua :

« Nous disions donc, messieurs, que Cicéron... »

II

Je fais grâce au lecteur de la leçon. J'aime mieux leur dire qui était l'excellent M. Audebert, maître de pension au village de Saint-Mesme, depuis vingt ans.

François Audebert avait été dans sa jeunesse précepteur dans une des meilleures familles du Périgord. Lorsque, après avoir conduit l'éducation de ses élèves de manière à s'attirer l'estime générale, il les eut mis en état d'entrer aux écoles spéciales, il lui fallut penser à s'enquérir d'une nouvelle condition.

Cette idée lui fut pénible. La famille de Favières l'avait toujours traité comme un de ses membres, et lui s'était accoutumé à croire qu'il en faisait partie. Une maison étrangère l'effrayait.

Un moment il songea que l'état ecclésiastique pourrait être un abri pour le reste de sa jeunesse, et lui assurer cette liberté qu'il souhaitait de mettre au service d'une bonne œuvre. Mais les habitudes de la vie de famille qu'il avait contractées au château de Favières, la facile bonté de son caractère, l'attachaient au rivage laïque.

Un soir qu'il rêvait à son avenir dans un chemin creux qui menait de Favières à Saint-Mesme, il vit passer quelques écoliers qui revenaient de l'école communale. Ce fut un choc qui donna une direction nouvelle à ses rêves. Il se dit que les familles du pays envoyaient avec bien du regret leurs enfants aux collèges de Périgueux ou d'Angoulême, dès que la classe trop élémentaire de l'instituteur de village ne leur suffisait plus, et qu'un pensionnat dirigé par un maître instruit et dévoué, un pensionnat où les jeunes gens pourraient recevoir une instruction aussi forte et plus complète qu'au collège, en même temps qu'une haute éducation religieuse et morale, trouverait, sans nul doute, des sympathies. Cette idée, qu'il communiqua, fut goûtée par quelques personnes d'un jugement sûr. On lui conseilla de se marier et de s'établir. Voilà comment l'ancienne métairie du Guet était devenue un pensionnat qui recevait une douzaine d'élèves internes et quelques externes.

La maison vieille, et grise, s'élevait à l'entrée du

village. Au devant, une petite cour sablée la précédait; par derrière, un grand jardin qui joignait les bois la suivait. La porte à claire voie qui fermait la cour sur la rue ou sur le chemin, — nous dirions le chemin communal, nous autres Parisiens, mais les gens du bourg de Saint-Mesme disaient hautement « la rue : » ne les offensons pas; — la porte à claire voie, donc, s'ouvrait sur la rue par un loquet, et joignait une grille en bois délabrée, mais maintenue par les lianes entrelacées d'un jasmin, d'une clématite et d'un chèvrefeuille. Au milieu de la cour, un boulingrin irrégulièrement planté de toutes sortes de fleurs, marguerites-reines et mauves roses, belles-de-nuit et onagres, éclatait comme un bouquet mal attaché. Le long des bâtiments, de vieux grenadiers tordaient leurs troncs rabougris sous leurs branches touffues et chargées de fruits. Au-dessus des fenêtres, à volets pleins, mais déjetés, courait une treille de muscat d'Alexandrie. La maison avait seulement deux étages. Elle était bâtie en pierres de taille juxtaposées, sans saillies aux angles, sans moulures autour des ouvertures, et couverte en tuiles creuses de ce toit aplati, et fortement avancé, qui est le principal caractère des constructions méridionales.

Le jardin proprement dit, qui s'étendait de l'autre côté de la maison, était un potager. Au fond du jardin, un coin de bois de futaie, borné par un

ruisseau, servait aux élèves de préau pour leurs jeux. Deux larges allées d'ormeaux et de grands buis taillés en charmille, au travers desquelles ne passaient point, l'été, les rayons ardents du soleil, et que la brise d'hiver respectait comme des murailles, coupaient, en se croisant, le potager.

III

C'est par l'allée du milieu, qui faisait face à la porte du logis, que débouchèrent les écoliers, leur *goûter* en mains, quand ils eurent fini d'expliquer Cicéron.

Audebert apparut derrière eux, mais s'arrêta sur le seuil. Il y demeura un instant et enveloppa dans un regard placide et vague le jardin et les enfants; puis il tira sa tabatière, aspira une prise et s'assit sur un banc, à l'entrée de la maison.

Presque au même instant la sonnette, que la porte de la rue agitait en se refermant, retentit, et deux visiteurs apparurent dans le couloir qui traversait la maison de part en part. Ils ouvrirent d'abord la porte du parloir, et, n'y voyant personne, s'avancèrent dans le jardin.

— Bonjour, monsieur le baron! s'écria soudain le brave professeur en se levant tout d'une pièce, et en s'adressant au moins grand des deux personnages qui se trouvaient devant lui. Vous allez bien? Et madame la baronne? Sans doute vous venez voir le cher enfant? Mais asseyez-vous donc messieurs!

— Je vous présente mon ami, M. le marquis Édouard de Crémant, dit le baron de Torcil en prenant une des chaises de jardin qu'avancait le maître de pension. Mon cher monsieur Audebert, le marquis et moi avons un service à vous demander,

— Trop heureux, monsieur le baron! Mais je vais appeler Paul, n'est-ce pas?

— Non, non! tout à l'heure. Il s'agit de choses sérieuses; il faut causer à nous trois, et... sans crainte d'être dérangés ou écoutés.

Tout en parlant, le baron jetait autour de lui un regard investigateur, comme si la petite terrasse sur laquelle on se trouvait, entre le jardin et la maison, ne lui avait pas paru un endroit assez clos et assez sûr pour qu'il osât s'y expliquer librement.

— Oh! dit le professeur, qui comprit ce regard, soyez tranquille!... Mais, au surplus, nous pouvons rentrer au parloir.

Le baron se leva, pour profiter de cette autorisa-

tion, et le marquis de Crémant l'imita avec empressement.

Le marquis était un homme d'un âge incertain. D'aucuns disaient : d'un *certain âge*. D'ailleurs, grand, mince, vêtu d'habits de campagne, larges, mais bien coupés, sa figure, aux traits irréguliers, avait un grand air de noblesse et de bonté. En ce moment, elle exprimait un certain embarras.

— Voilà ce dont il s'agit, cher monsieur Audebert, dit le baron dès qu'on fut installé dans les fauteuils de paille, devant la cheminée garnie de fleurs en papier passées, et de fruits figurés en laine. Mon ami que vous n'avez point encore vu chez moi, parce qu'il habite son château, à quelques cents lieues d'ici, sur les bords du Rhône; mon ami donc désire se marier. On lui a parlé de mademoiselle de Chéruy, la nièce et la pupille de votre voisine, madame de Favières. Mademoiselle de Chéruy, par sa naissance et sa fortune, au moins, conviendrait au marquis de Crémant. Ce que j'ai pu apprécier du caractère particulier de cette demoiselle est très-favorable. Mais les relations de bon voisinage que nous avons avec la famille de Favières, ne nous permettent pas, cependant, de juger de cette jeune personne absolument à fond; vous savez que telles qualités, précieuses à un mari, deviennent des défauts pour un autre; vous savez, enfin, que l'entente mutuelle des qualités et des défauts est plus

nécessaire en mariage que la perfection même de l'un des époux... Vous connaissez beaucoup mademoiselle de Chéruy, qui a été la compagne de votre fille... Vous connaissez aussi son frère, qui vit à Paris, et qui, disent les malintentionnés sans doute, dépense un peu plus qu'il ne devrait... Nous voudrions, mon cher monsieur, votre avis sur tout ceci.

— Mais répondit, d'une voix émue par la gravité de la circonstance, le brave instituteur, mademoiselle de Chéruy est une personne accomplie et excellente... une personne dont j'estime particulièrement le caractère... Quant à son frère... je l'ai élevé. C'est un cœur généreux, une tête un peu faible... ce qu'on appelle un *bon garçon*... Et puis, il est bien jeune ! M. et madame de Favières, leur oncle et leur tante, sont, vous le savez mieux que moi, l'honneur et l'exemple du pays !

IV

— Monsieur, dit le marquis, prenant à son tour la parole, et la prenant tout à coup avec une franchise singulière, je suis un prétendant un peu mûr, et même je suis un prétendant ridicule...

— Monsieur !...

— Oh ! dispensez - vous de dénégations polies, mais qui n'infirmèrent point un fait malheureusement trop positif. J'ai cinquante ans, je suis encore garçon, et voilà quinze ans que je cherche à me marier. J'ai manqué une vingtaine de mariages. Ainsi, monsieur, vous le voyez, si j'étais fataliste, je me tiendrais pour averti par la destinée que le mariage ne veut pas de moi ; mais, comme je suis tout simplement chrétien, et que j'ai mes raisons

pour vouloir entrer en ménage, je persiste. Donc, je recherche mademoiselle de Chéruy, que je n'ai point encore vue, et qui ne m'a pas vu davantage, — et voilà un point délicat ! — Eh bien, il est fort probable que, quand même je trouverais mademoiselle de Chéruy charmante autant que bonne et spirituelle... que, quand même elle serait assez indulgente pour m'agréer, je ne l'épouserai point !

— Mais, monsieur le marquis, cependant... je ne comprends pas...

— Ni moi non plus ! Mais, j'en ai le pressentiment, voyez-vous, je ne me marierai pas... Et pourtant il faut absolument que je me marie, et tout de suite !

— Tout de suite !

— Mais sans doute ! Ne vous ai-je pas dit que j'avais cinquante ans ? Il y en a vingt-cinq, monsieur, que je devrais être marié ! C'est-à-dire qu'en ce moment je devrais marier mon fils !

— Mais... mais... balbutiait le bon Audebert, complètement mis hors de sens par ces étranges aveux ; mais faites votre demande alors le plus tôt possible...

— Ma demande ! Doucement, doucement, monsieur ; je ne fais point ainsi de demande à la légère... je serais engagé ensuite ! Heureusement, c'est presque toujours avant la demande que j'ai renoncé à mes mariages !

Le pauvre professeur était tellement dépassé, qu'il ne répondait plus et lançait vers le baron de Torcil des regards anxieux, qui semblaient dire : « Votre ami ne serait-il pas fou ? » Une sorte d'inquiétude commençait à le prendre pour sa jeune voisine, mademoiselle de Chéruy. Il se repentait presque d'en avoir dit assez de bien pour la mettre en danger d'être épousée par cet original.

La baron jugea prudent d'intervenir.

— L'histoire de ces mariages manqués, dit-il, est assez caractéristique et assez singulière. Puisque le marquis a voulu vous mettre à moitié au fait de sa situation, mon cher Audebert, il faut que vous y soyez tout à fait ; je tiens à ce que vous connaissiez surtout le côté qui l'honore. Le marquis est le dernier représentant d'une famille de pure noblesse ; d'une de ces familles trop rares, même parmi les nôtres, dont l'incorruptible honneur n'a jamais été entaché par la moindre faiblesse d'un de ses membres. Si loin qu'on remonte le cours des siècles, on ne trouve chez les Crémant ni un homme félon, ni une femme indigne. Leurs alliances aussi ont été irréprochables ; jamais une jeune fille appartenant à une famille compromise n'est entrée dans la maison de Crémant. Jugez à quoi engage un pareil passé ! Ajoutez-y les aspirations personnelles du marquis, dont le caractère particulièrement tendre, sensible et chevaleresque, a toutes les délicatesses,

et, par conséquent toutes les répugnances et tous les scrupules... vous verrez qu'en effet le mariage pour M. de Crémant n'est point une affaire facilement réalisable !

« Il avait dix-huit ans lorsque lui naquit une cousine qui lui fut dès lors destinée. Il attendit qu'elle devint jeune fille, et il devint vieux garçon. Elle mourut d'une fièvre typhoïde au moment où le mariage allait se conclure. Voilà le premier *mariage manqué* du marquis. En appréciant les adorables perfections de sa cousine, il était devenu difficile à satisfaire, lorsqu'il lui fallut chercher une épouse dans des familles étrangères...

— Oui, monsieur, interrompit le marquis, je suis vieux, je ne suis pas ce qui s'appelle riche, je n'ai jamais été beau. — De l'esprit ? — Ma foi ! j'ai vécu jusqu'à ce jour sans savoir si j'étais spirituel ! — je ne crois pas. Comme je comprends, d'ailleurs, à peu près tout ce qui s'écrit, que j'ai une opinion faite sur toutes les questions à l'ordre du jour, que j'ai des élans vers la lumière, la justice et la vérité ; comme j'ai surtout l'horreur de la platitude et de la sottise, j'en conclus que je possède une intelligence relative, et telle que je me contenterais d'en savoir une égale à mon fils. — Je vis toute l'année avec une vieille tante dans un château beaucoup plus vieux et plus ruiné. — Voilà pourquoi il me faut

une femme jeune, — je désire avoir des enfants, étant le dernier de ma maison! — belle, c'est-à-dire agréable et bien faite, parce que je veux aimer ma femme, et que je veux aussi que mes enfants soient beaux et forts! — riche, c'est-à-dire dotée d'une fortune au moins égale à la mienne; parce que les maisons tombent par la pauvreté, parce qu'un père doit léguer à ses fils un état semblable à celui qu'il a reçu du sien; — intelligente : — comment, si elle ne l'était pas, pourrait-elle se résigner à vivre entre ma tante et moi, dans un château solitaire, dont sa dot est destinée à relever les tours? — et noble, bien entendu, car une fille noble seule peut comprendre, accepter et aimer le sort et les devoirs que je propose à la marquise de Crémant.

François Audebert regarda le gentilhomme avec étonnement, mais avec sympathie; il pensa un instant que si, au lieu d'être un grave professeur, il avait été femme et pourvu de toutes les qualités requises par le marquis, il eût accueilli peut-être l'offre de sa main. Il y a des hauteurs où les cœurs d'élite se retrouvent et se comprennent.

— Mademoiselle de Chérucy, dit-il, me semble douée de toutes les perfections désirables, et je la crois capable, monsieur le marquis, d'apprécier votre caractère.

Cette réponse fut faite d'un ton digne et avec

l'accent qui convenait à une affirmation consciencieuse et presque solennelle.

— Eh bien, mon cher baron, je la verrai donc ! s'écria le marquis avec un soupir en se tournant vers son ami.

— Je l'ai toujours pensé, moi, que je te marierais ! dit le baron.

— Henry, ne t'avance pas trop ! Ah ! qui sait !... qui sait !... — Allons voir ton fils !

V

Les deux gentilshommes se levèrent et se dirigèrent vers le jardin, accompagnés du maître de pension, dont le bonnet de soie noire, bien souvent agité pendant cette conversation, avait pris une position tout à fait incorrecte.

— Paul ! cria le baron en s'arrêtant au seuil de la terrasse.

— Paul ! répéta M. Audebert.

On entendait de là les rires et les cris des enfants qui jouaient au fond du jardin. Les regards, même en plongeant sous l'allée des grands buis, apercevaient comme un rayon de soleil traversé par des ombres qui s'entre-croisaient en courant. Bien que la saison fût avancée, il faisait doux dans ce jardin

bien abrité, où couraient çà et là, dans le milieu des carrés de légumes, quelques pampres rougis, où se détachaient, en bouquets éclatants, sur le fond sombre des buis, les rameaux des cerisiers empourprés par les premières gelées. Au bout de l'allée, dont le dôme de feuillage s'éclaircissait par place, ce qui permettait au soleil de faire dans la voûte ombreuse de larges trouées de lumière, apparut un beau garçon de douze ans, bien découplé, agile, hardi, nerveux. Le marquis le regarda, traversant, les cheveux au vent, les zones d'ombre et de lumière, riant à la vie, riant à son père.

— Ah ! murmura-t-il, dans treize ans d'ici aurai-je un fils comme celui-là, moi ?

Il était ému. Le baron crut voir ses yeux briller comme si une larme y passait.

— Tu l'appelleras Paul, tu le feras élever par M. Audebert ; ta femme, la nièce de madame de Favières, ne s'y opposera pas.

Le marquis fit un signe mélancolique intraduisible, tandis que Paul embrassait son père ; puis il ajouta :

— Comme je serai vieux, dans treize ans d'ici !

Mais soudain un sourire chassant la mélancolie éclaira la physionomie austère du gentilhomme.

— Bah ! s'écria-t-il, il m'appellera grand-papa !

Et ses regards rêveurs continuèrent à plonger dans l'allée profonde.

Une cloche retentit. Aussitôt un groupe se forma au bout de l'allée.

— C'est la rentrée des petits, dit Paul. Nous autres, nous avons un quart-d'heure encore.

En effet, les écoliers qui apparaissaient pouvaient avoir de six à neuf ans. Ils se rangèrent autour d'une femme, d'une jeune fille, comme une nichée de poussins autour de leur mère. Ce groupe fixa le regard du marquis. Il suivit des yeux la marche élégante de la jeune fille, comme tout à l'heure il avait suivi la course bondissante de Paul de Torcil. Mais alors il n'éprouvait plus des sentiments définis et vifs, il contemplait ce tableau avec un intérêt vague, un mélange de charme et de curiosité.

La jeune fille était belle, remarquablement belle même et le marquis se le disait à mesure qu'elle avançait dans l'allée. Elle avait un grand air de douceur et de bonté ; mais la grâce de l'ensemble de sa personne prévenait surtout en sa faveur. — Il semble que cet accord parfait des proportions et des mouvements, qui fait la grâce, soit l'indice d'une belle âme. — Ses épais cheveux châtain étaient relevés en nattes ; elle portait une robe de toile grise unie, simplement bordée d'un lacet vert, en laine. Un col bien blanc entourait son cou rond, qu'une ligne à la fois élégante et ferme attachait aux épaules. Une manchette assortie au col bordait

ses manches au poignet ; mais on la distinguait à peine, car les mains étaient enfouies dans de longs et larges gants de Suède.

— Et comment allez-vous, mademoiselle Françoisé ? Madame de Torcil se plaint de ne pas vous voir au château.

La jeune fille échangea quelques compliments avec le baron, puis entra dans la maison, suivie de sa nichée d'écoliers. M. de Crémant avait remarqué l'harmonieuse douceur de sa voix, en même temps que la fraîcheur veloutée de ses joues pleines et roses ; cette fraîcheur qui est aux jeunes visages comme est aux fruits la brume légère qui les couvre, quand ils pendent encore à l'arbre, et que, seuls, le soleil et la rosée les ont touchés.

— C'est ma fille, monsieur le marquis, dit François Audebert, avec une modestie que le brave professeur semblait étendre, comme un voile, sur un bien grand orgueil. — Oui, c'est ma fille... et l'un de mes professeurs, c'est-à-dire, pour parler plus juste, mon seul professeur.

Le marquis avait sans doute provoqué cette réponse, par quelque involontaire interrogation du regard ; mais alors sa curiosité devint de l'étonnement. Toutefois, il ne répondit rien autre que ce compliment banal :

— Charmante personne !

Puis, après quelques réflexions sympathiques à

cet intérieur de collège patriarcal et une courte causerie avec Paul de Torcil, les deux gentilshommes saluèrent François Audebért, lui dirent : « Au revoir, » et reprirent le chemin du château de l'Estang.

VI

Le château de l'Estang, bien patrimonial des barons de Torcil, était à une demi-lieue de Saint-Mesme, à peu près comme le château de Favières ; seulement, du côté opposé. Pour franchir une aussi courte distance, le baron et son hôte n'avaient pas trouvé nécessaire de faire seller leurs chevaux ; d'ailleurs, il faisait un de ces temps d'automne, frais et ensoleillés, qui invitent à la promenade pedestre, et la route était pittoresque et jolie !

Après avoir gravi une côte et gagné, par une rapide descente, le bord d'une rivière qui serpente entre de vastes et ombreuses prairies, la route s'enfonçait dans un bois taillis que l'extrême automne nuançait de mille teintes éblouissantes ; puis venait

une châtaigneraie aux arbres séculaires, étendant leurs grandes ombres sur une nappe de mousse. Des vignes grimpaient le long des coteaux; des saules et des peupliers, dans les vallées, inclinaient au vent leur panache argenté.

C'était enfin ce riche pays du Périgord, vert, plantureux, touffu, où l'on trouve, en même temps que les champs fertiles, les vignes rocailleuses, les landes brunes, les pâturages frais. Ça et là, les hameaux sont semés dans la campagne à une portée de fusil les uns des autres. Le château, crénelé, flanqué d'un balcon tout brodé d'armoiries, couronne le sommet d'une colline boisée et apparaît, entre ces habitations bourgeoises et rustiques, comme un roi au milieu de sa cour.

De temps à autre, le marquis faisait une remarque admirative sur les points de vue et les paysages; mais, il était facile de voir que, la majorité de ses pensées allaient à la grande préoccupation de sa vie.

— ... Et, dit-il, après un long silence, cette jeune Françoise Audebert est l'amie de mademoiselle de Chéruy?

— Elles ont été élevées ensemble; — madame de Favières est la marraine de Françoise; — elles sont à peu près du même âge...

— Comment! du même âge? Tu m'as dit que mademoiselle de Chéruy avait vingt-six ans?

— Oui. — Eh bien, Françoise en a vingt-cinq.

— Vingt-cinq ! je lui en aurais donné seize ou dix-huit !

— C'est que la vie humble et retirée qu'elle mène dans la maison de son père, c'est que le calme de son âme candide l'ont conservée comme une fleur bien abritée. L'âme se reflète sur le visage, tu sais ?

Il y eut encore un moment de silence, puis le marquis reprit :

— ... Et ma future ressemble à mademoiselle Françoise ?

— Pas précisément ; c'est tout autre chose, même ; mais elle est belle aussi.

— Alors, mon ami, dis-moi, — comment, à vingt-cinq ans, mademoiselle de Chérucy n'est-elle pas mariée ?

— Et comment ne l'es-tu pas à cinquante, toi ?

— C'est juste... — Tu disais donc que mademoiselle de Chérucy et Françoise s'aiment beaucoup ?

— Peut-être à cause des contrastes de leurs caractères. — Et puis qui n'aimerait pas Françoise ?

— Elle est donc bien charmante ?

— Oui ; — bonne et forte en même temps, dévouée par nature, résignée sans tristesse, propre à tout, aux choses de l'intelligence comme aux choses de ménage ; faisant à la fois la classe aux plus jeunes

élèves de son père, qui l'adorent! — demande à Paul, qui était encore, il y a deux ans, sous sa douce férule! — et tenant la maison pour soulager sa mère infirme. — Et si tu la voyais au bal! Elle y a bien été cinq ou six fois, à l'occasion des noces brillantes du pays. — Quand elle danse, vois-tu, on dirait un enfant heureux...

Le marquis commença une phrase, s'arrêta, abattit de sa canne une herbe haute, soupira et dit :

— Alors, mademoiselle de Chéruy...

Mais il n'acheva pas : la baronne était venue au-devant de son mari et de son hôte, et les rencontra au détour de l'avenue du château.

VII

Huit jours après, au château de l'Estang, la table était dressée pour une dizaine de convives ; on attendait à dîner le comte et la comtesse de Favières et mademoiselle de Chérucy ; Paul se trouvait en vacances, et l'instituteur et sa fille avaient été priés. Ils faisaient, comme on sait, presque partie de la famille de Favières, et puis leur présence et celle de Paul donnaient un caractère moins officiel à ce dîner de présentation.

Dès le matin le marquis se promenait avec agitation dans le parc. Sa belle et sereine figure se chargeait de nuages et parfois ses yeux fixes semblaient interroger les insondables profondeurs de la destinée.

Pendant la semaine, le nom de mademoiselle de Chérucy était revenu souvent dans la conversation, et, chaque fois, il avait été accompagné de tant d'é-

loges que le marquis commençait sérieusement à croire à l'accomplissement de ce mariage. « A moins qu'elle ne me refuse? » se disait-il. Mais cette dernière supposition semblait bien invraisemblable : jamais le marquis n'avait laissé ce loisir à aucune de ses prétendues ! — Jamais !

Alors il cherchait à se représenter la jeune fille d'après ce qu'il avait entendu dire, et d'après surtout l'idéal qu'il se formait peu à peu.

Chose étrange ! la figure qui passait toujours devant ses yeux à l'heure de ces évocations, c'était celle de Françoise. L'imagination de M. de Crémant avait peut-être besoin d'un objet réel pour servir de point d'appui à ses rêves ; ou bien cette amitié des deux jeunes filles, cette conformité d'âge et d'éducation, les confondaient pour lui en un seul être, auquel il donnait naturellement la forme dont ses yeux gardaient le souvenir.

Quoi qu'il en fût, ce jour-là, dès que l'heure approcha où les convives pouvaient arriver, le marquis tressaillit chaque fois qu'il entendait un roulement de voiture dans l'avenue.

Il allait donc se trouver en présence de la femme qui devait partager sa destinée, devenir la mère de ses enfants ! — Car, c'en était fait, cette fois, il fallait en finir avec les hésitations, les terreurs, les aspirations trop sublimes, qui avaient successivement anéanti tous ses projets d'union, — et, d'ail-

leurs, mademoiselle de Chérüy ne devait-elle pas répondre aux nobles exigences du vieux gentilhomme, puisque le baron et la baronne de Torcil, deux cœurs d'élite, deux arbitres en fait d'honneur et de délicatesse, la lui présentaient? puisqu'elle appartenait à cette excellente famille de Favières, à laquelle la vieille et difficile demoiselle de Crémant ne pouvait refuser un blason sans tache? puisque ce brave Audebert, tenu en estime particulière par toute la noblesse d'alentour, regardé par elle comme un allié, et, pour ainsi dire, comme l'écuyer de confiance auquel, jadis, les vieux chevaliers confiaient leurs enfants, puisque cet homme, simple et bon, clairvoyant et circonspect, lui avait répondu de ses qualités morales?... et enfin, puisqu'elle était l'amie, la compagne, la sœur intellectuelle d'une jeune fille aussi accomplie que Françoise?

De temps en temps le marquis rentrait au château, montait à sa chambre et jetait un coup d'œil dans la glace sur l'ensemble de sa personne et de sa toilette. Certes, le sentiment qui l'y portait ne ressemblait en rien à de la prétention, encore moins à de la fatuité, — est-il besoin de le dire? — Mais, précisément, il avait sa coquetterie de vieillard à marier. Au lieu de s'efforcer

De réparer des ans l'irréparable outrage

à l'aide des corsets et des cosmétiques, il voulait

porter franchement son âge, sans qu'un seul pli de sa cravate indiquât une affectation de jeunesse, et sans qu'une négligence, non plus, vint révéler l'homme désintéressé de la vie, qui s'abandonne.

Il voulait être lui-même, en un mot, par un sentiment de loyauté fière et d'exquise délicatesse ; lui, qui venait offrir à une jeune fille un cœur flétri par les années, non pas usé par la débauche ; une âme attiédie peut-être, non pas desséchée. — Oh ! non ; — une âme riche encore de toutes ses richesses, parce qu'elle ne les a point éparpillées le long du chemin de la vie ; un cœur encore neuf aux orages, parce qu'il est toujours resté sous la grande loi du devoir, mais dont le chaud foyer conserve des trésors de tendresse.

Chaque fois donc que le trot d'un cheval résonnait sur le sol des avenues, que l'aboiement d'un chien semblait annoncer le passage d'un étranger, le marquis de Crémant tressaillait.

Car, précisément, ce cœur neuf avait des appréhensions singulières. Peut-être pressentait-il instinctivement sa faiblesse... En tous cas, il savait par expérience combien il était facile à blesser...

Enfin les convives arrivèrent, bien qu'il fût de bonne heure encore ; mais à la campagne il n'est pas d'usage d'arriver, comme à la ville, au moment de se mettre à table.

Le marquis sortait de sa chambre pour retourner

dans le parc. Il entendit les portes s'ouvrir et se fermer, et les pas pressés de Paul qui courait saluer les arrivants.

« C'est elle ! » se dit-il. Et il eut envie de passer devant le salon sans y entrer. Mais ce mouvement puéril était indigne du marquis de Crémant : il s'avança bravement, comme au feu, ouvrit la porte et salua.

Ce ne fut pas sa future, mademoiselle de Chéruy, ce fut Françoise qui lui rendit son inclination de tête.

Quel sentiment fit tressaillir le marquis ? Était-ce le désappointement ? Était-ce, au contraire, une sorte de joie de sentir la terrible rencontre remise encore de quelques instants ? Était-ce enfin de trouver dans la réalité, comme dans ses rêves, la figure de Françoise en face de lui, quand il attendait celle de mademoiselle de Chéruy ?

Qui le sait ? et lui, surtout, ne le savait pas. D'ailleurs, ce fut un éclair. Bientôt il se sentit à l'aise entre ses hôtes et M. et mademoiselle Audibert.

— Je croyais, Françoise, que vous seriez venue en voiture avec Blanche de Chéruy, dit la baronne de Torcil. — Vous n'avez pas craint de gâter dans les chemins votre jolie toilette ?

Françoise avait une simple robe de taffetas noir, bordée au col d'une ruche blanche, qui faisait

mieux ressortir encore la jeunesse et la candeur de sa physionomie.

— Oh ! les chemins sont secs, dit-elle. J'ai mieux aimé venir avec mon père. D'ailleurs, vous le savez, la berline de ma marraine, bien que fort grande, se trouvera pleine, et nous n'eussions pu, sans gêner, y monter tous les deux. Nous sommes venus de bonne heure exprès pour éviter de lui causer un embarras.

VIII

Le marquis était allé s'asseoir à côté de Françoise. Elle l'intéressait alors comme un reflet, comme une émanation, comme une partie, pour ainsi dire, de la future marquise de Crémant. Et, certes, c'était un type à part que celui de cette jeune fille intelligente, instruite, tenant par un côté de sa vie à toutes les religions aristocratiques, par l'autre, aux humbles devoirs des instituteurs primaires ; femme du monde, — il suffisait d'échanger avec elle un salut et une phrase pour voir qu'elle devait l'être, — et religieuse. — Pouvait-on contempler le milieu où tournait le cercle de son existence quotidienne, entre une mère infirme, un père absorbé par une profession laborieuse et austère, des petits

élèves qui l'initiaient, par le côté difficile, aux charges de la maternité, sans penser à ces femmes qui cachent leur beauté sous un voile et dont la vie se dit en deux mots : renonciation, — dévouement ?

Le marquis aurait voulu causer avec elle, entrer un peu dans cette âme, dont, après tout, il ne voyait encore que la surface. Mais il cherchait en vain la phrase par laquelle il entamerait cette surface. Il était tellement étranger encore pour Françoise ! Et puis quoi dire ? Lui parlerait-il de ses petits élèves ? — Il craignait de lui faire croire qu'il voyait en elle d'abord un pédagogue. — De son amie, mademoiselle de Chéruy ? — C'eût été brutal, c'eût été trop clairement dire, à la jeune fille, qu'elle n'intéressait que par rapport à une autre. — Quoi, alors ?

Il en était là et regardait Françoise d'un regard interrogateur, quand la berline de la comtesse de Favières déboucha de l'avenue, entra dans la cour, et vint tourner devant le balcon.

Cette fois, plus de doute, plus de désappointement, plus de soucis... c'était bien mademoiselle de Chéruy qui arrivait. Le marquis lui-même vit à travers les rideaux de mousseline du salon la portière de la voiture s'ouvrir et des formes féminines apparaître.

Le baron et la baronne de Torcil se levèrent pour aller au-devant de leurs invités ; par un premier

mouvement, Françoise les imita ; mais, en rencontrant le regard du marquis, elle s'arrêta, craignant peut-être de se montrer peu polie en désertant le salon.

— Vous êtes impatiente, mademoiselle, de saluer votre amie ? s'écria le marquis. — On m'a dit, ajouta-t-il en manière d'explication, que mademoiselle de Chéruy avait le bonheur d'être beaucoup aimée de vous ?

— Le bonheur est pour moi, monsieur le marquis... mon premier mouvement en effet, tout d'enfantillage a été de courir au-devant d'elle comme pour lui souhaiter la bienvenue... Mais sa bienvenue est toute prête dans nos cœurs, à nous qui la connaissons, et, quant à vous, ajouta-t-elle en souriant, je sens que les voies sont ouvertes... comme pour l'entrée d'une reine.

Le marquis n'eut pas le temps de répondre. — Madame de Favières et sa nièce arrivaient. Son cœur se serra, il pâlit en se levant pour saluer et affronter ce terrible premier coup d'œil qui contient, en un seul éclair, la révélation de deux destinées.

Ce coup d'œil ne fut ni sympathique ni répulsif. Il fut, de part et d'autre, embarrassé.

IX

Mademoiselle de Chérucy était de taille moyenne, mince, bien prise ; son visage, assez pâle, régulier, beau plus que gracieux, annonçait la douceur et la fermeté. Ses cheveux noirs avaient des reflets bleus qui faisaient étrangement valoir la blancheur nacrée de sa peau. — Certes, sa figure annonçait la jeunesse encore dans sa fleur ; cependant, en la voyant près de Françoise, on aurait mis entre elles deux une grande différence d'âge : l'une gardait, encore dans le galbe et dans le velouté des contours quelque chose d'adolescent ; l'autre, avait la beauté de la femme faite ; une beauté à laquelle on aurait pu difficilement donner un âge précis... mais qui devait rester longtemps inaltérée.

Après les présentations et les compliments échan-

gés, la baronne proposa une promenade au parc, en attendant le dîner, afin de sauver l'embarras d'un premier cercle. Mais la comtesse de Favières s'excusa; elle était fatiguée; déjà le baron et le marquis s'étaient levés ainsi que les deux jeunes filles. L'incident, et la courte incertitude qui le suivit, fit naître cette conversation facile et sans portée, qui est, après tout, la grande ressource des champions en présence, le prélude et le voile qui précède ou protège les escarmouches.

Le résultat fut que l'on se rassit sans embarras, sans ordre, et que la cordialité s'établit. Entre gens de bonne compagnie les moments difficiles durent peu. Mademoiselle de Chéruy retrouva vite l'aisance que donne aux jeunes filles du grand monde l'habitude des salons, et des situations délicates qui s'y coudoient, sans s'y heurter.

Le marquis, que son âge pourtant — et la grande habitude de ces sortes de rencontres, eussent ajouté les personnes malicieuses, — devaient défendre de l'émotion et de la timidité, ne retrouva pas sa liberté d'esprit apparente aussi vite que mademoiselle de Chéruy. Après avoir contemplé sa future d'un regard intérieur, profond et en même temps si discret, qu'il ne semblait pas passer par les yeux, M. de Crémant tourna son attention vers la famille qui allait devenir la sienne.

X

Le comte de Favières, oncle et tuteur de mademoiselle de Chérucy, officier de Saint-Louis, ancien page de Louis XVI, était un des types les plus purs de l'ancienne noblesse française. Il avait la sérénité fière et douce qui convient aux vieillards, dont la vie s'est modelée sur ce principe : « Fais ce que dois, advienne que pourra ! »

La comtesse, à soixante ans passés, avait encore pour elle la grâce, cette beauté des femmes qui n'en ont plus. Sa figure longue, un peu maigre, d'un blanc mat comme le vieil ivoire, s'encadrait de cheveux blancs crépés en boucles, et d'un bonnet de vieux point d'Alençon, relevé de nœuds de satin bleu pâle. Sa taille avait encore la richesse et l'élé-

gance de la trentième année, et la coupe de sa robe de soie grise la faisait valoir sans la dessiner trop juste. Les mains étaient belles sous l'ombre des dentelles qui retombaient du poignet. Madame de Favières, enfin, appartenait à cette classe si peu nombreuse, hélas ! des vieilles femmes qui ont le secret d'être charmantes sous la neige franchement arborée de leurs hivers.

Nulle famille n'avait encore aussi complètement réalisé l'idéal du marquis, et, quand il étendait ses regards à tout le cercle qui formait l'entourage habituel de sa future femme, il éprouvait un sentiment de bien-être, de rafraîchissement, de repos, qui rassurait toutes les craintes de son cœur tremblant.

C'étaient d'abord ses amis, le baron et la baronne de Torcil, — l'un, l'honneur, la loyauté, la générosité mêmes ; — l'autre, la bonté, la délicatesse personnifiées. Puis c'était le respectable et sûr François Audebert ; puis c'était Françoise. Enfin, c'était Paul de Torcil, le gentil écolier qui parcourait ce cercle, allant de l'un à l'autre, familier avec tous, mais comme il convient à ces enfants qu'un bon exemple perpétuel a nourris dans le respect.

Chose étrange ! de toutes ces figures que le marquis de Crémant comprenait et aimait, celle de sa fiancée lui semblait la plus étrangère. Il s'efforçait en vain de pénétrer dans l'âme qui se cachait sous ce

visage, et demeurait en arrêt devant une sorte de muraille morale qui lui en fermait l'accès.

Le dîner, — cette agape mondaine où s'échappent des révélations sur les caractères, — et les heures de la soirée, s'écoulèrent sans ouvrir, pour le marquis, la *cella* de ce temple de marbre blanc.

Mademoiselle de Chérucy, pourtant, n'avait rien de mystérieux ni de fatal. Non, son être moral semblait comme revêtu d'une armure, comme défendu contre l'émotion par un parti pris de ne connaître de la vie que les devoirs, non les joies.

Vers dix heures, on se sépara. La berline de madame de Favières ne pouvant contenir que quatre personnes, il fut convenu que l'instituteur y monterait, et que Françoise coucherait au château, comme Paul. Un domestique reçut l'ordre d'atteler à sept heures du matin le lendemain, pour les reconduire tous les deux. Ils promirent d'arriver à Saint-Mesme au premier coup de la cloche.

XI

— Et, pour être plus sûrs de notre diligence, dit Françoise, Paul, montons nous coucher tout de suite!

— Eh bien, que penses-tu de ta future? demanda le baron au marquis quand la porte du salon se fut refermée.

— Elle m'a peu parlé, mais j'ai compris qu'elle me disait: « Je vous épouserai, monsieur le marquis, j'habiterai votre vieux château, entre vous et votre tante, je serai la mère de votre héritier et je garderai votre vieillesse, dans le repos et dans l'honneur. »

— Eh bien?... demanda le baron.

Le marquis de Crémant abaissa ses paupières sur

ses beaux yeux bleus, comme pour voiler l'éclair de jeunesse qu'ils trahissaient, étouffa un soupir, et murmura :

— C'est tout ce que je puis espérer.

Il y eut un silence ; puis le baron reprit :

— Mademoiselle de Chéruy et sa famille t'offrent plus de qualités réunies que tu n'en as jamais rencontré.

— Oui.

— Vous reverrez mademoiselle de Chéruy dimanche au château de Favières, dit la baronne, qui comprit le vague sentiment que le marquis n'exprimait pas par des paroles. Cette fois, elle sera chez elle, et une femme se révèle toujours mieux à son foyer.

— Madame, je n'ai pas besoin de revoir mademoiselle de Chéruy pour reconnaître qu'elle possède beaucoup plus de perfections que je n'en mérite assurément ; d'abord elle a pour elle la résignation, puisqu'elle consent à devenir ma femme... Ah ! ce sera une vie austère pour elle !... et pour moi.

— Pour vous ! monsieur le marquis ? s'écria la baronne, qui ne put retenir un geste d'étonnement.

— Eh ! madame... croyez-vous donc que ce soit le bonheur que de se dire tous les jours : « J'accepte un sacrifice, j'immole une victime humaine,

je suis la croix que porte une chrétienne sa vie durant? » et de la voir pâle, triste, essuyant peut-être une larme furtive au sortir de la chambre nuptiale, — ou bien, — ce serait pire encore! — de sentir qu'après avoir montré tout le jour une figure placide, elle dit le soir, lorsqu'elle s'agenouille devant son prie-Dieu : — « Seigneur, je vous offre mon cœur en holocauste ! »

— Mais pourquoi penser, mon cher marquis, que votre femme n'appréciera pas toutes vos nobles qualités morales, et qu'elle ne trouvera pas près de vous le bonheur tranquille et pur qui procède du devoir accompli ?

— Je suis insupportable, mes amis, et vous êtes mille fois trop bons de prendre encore quelque intérêt à moi ! s'écria impétueusement le gentilhomme, qui voulut couper court à des pensées importunes. — Enfin, reprit-il, je crois que cette fois vos soins ne seront pas perdus !...

La baronne sourit d'un bienveillant et malicieux sourire, et dit :

— Vous ne partirez pas la veille de faire votre demande, comme lorsqu'il fut question de votre mariage avec mademoiselle de Rouvray ?

— J'ai été bien honteux et bien attristé, madame ; mademoiselle de Rouvray avait de précieuses qualités. Je crois que je l'eusse aimée, mais... — vous savez comment je sus que sa mère était morte de

la poitrine, et que la maladie se transmettait dans la famille?... Je ne pouvais mêler un sang appauvri au sang pur que j'ai reçu de mes ancêtres, et risquer de léguer un germe de mort à mes descendants.

— Pour quelle cause donc a manqué votre mariage avec mademoiselle de Gérardie ? demanda le baron. — Il me semble que la comtesse de Sinons avait arrangé cette union.

— Mademoiselle de Gérardie est encore une fort gracieuse personne, et je lui crois un estimable caractère ; mais... le suicide de son frère... Mon cher Henri, un vrai gentilhomme ne se suicide pas !... Un suicide dans une famille, c'est une tache.

Allons ! je veux croire que tu feras cette année la Noël au château de Crémant avec une dame châtelaine. Il en est temps, Édouard, dit M. de Torcil, en manière de conclusion.

On couvrit le feu du salon, la baronne roula sa tapisserie, sonna pour demander les bougies, et chacun gagna sa chambre. Il était onze heures.

XII

Le lendemain matin, le marquis de Crémant se leva dès le jour, car il se sentait plus disposé à chercher le calme au grand air qu'à l'attendre du sommeil. Ses pensées tournaient toujours dans le même cercle, et ne lui laissaient pas de repos. D'une part, il reconnaissait les mérites de sa future femme et l'excellence des conditions dans lesquelles se ferait le mariage, et il fatiguait son esprit à les énumérer, à les combiner, à les établir comme de solides bases pour y fonder l'édifice de son avenir ; de l'autre, il était dominé par une tristesse involontaire, dont il ne pouvait triompher.

La campagne, pourtant, illuminée des rayons roses de la Saint-Martin, chamarrée des couleurs

éclatantes de l'automne, avait des aspects éblouissants qui devaient chasser les mélancolies; çà et là, sur les prés ou dans la profondeur des vallées, on voyait passer les dernières nuées du brouillard matinal, et il semblait que les vagues appréhensions de l'âme tourmentée du marquis auraient dû s'effacer comme elles devant les lumineux horizons de l'avenir.

Pourquoi donc, ni les fêtes de la nature, ni les espérances si longtemps déçues et si près d'être comblées, ne pouvaient-elles rasséréner le cœur troublé du gentilhomme ?

Il se le demandait en se gourmandant lui-même, quand, au-devant du château, sur une pelouse qui précédait le parc, il aperçut Françoise appuyée au tronc d'un vieil orme, tandis que Paul faisait garnir de diverses provisions sa valise d'écolier, et qu'un domestique attelait le tilbury, qui devait les ramener tous deux à Saint-Mesme.

XIII

Le rafraîchissement que cherchait le marquis de Crémant pénétra tout à coup dans son cœur. Sans chercher d'explication à ce mouvement intérieur, il s'avança vers la jeune fille, lui souhaita le bonjour et la félicita sur son exactitude matinale.

— Et mes enfants, qui m'attendent ! dit-elle en souriant. Il ferait beau voir, quand les écoliers sont exacts, la maîtresse paresseuse !

— Ils sont donc exacts ? Il n'y a vraiment qu'en cet heureux pays où les pédagogues sont si bons et si gracieux, que les marmots s'empressent pour apprendre à lire ! — Savez-vous que c'est une vraie fortune pour un petit enfant de recevoir de vous ses premières leçons ? — Si Dieu m'envoie un fils, je veux vous le donner pour élève.

Le marquis eut à peine achevé cette phrase qu'un remords lui coupa la parole et le laissa interdit devant la jeune fille, qui le remerciait.

— Quelle naïveté d'égoïsme je viens de trahir ! pensa-il ; ne dirait-on pas que cette belle fille n'est faite que pour élever les enfants d'autrui ! — Malheureusement, reprit-il, malheureusement pour moi, quand j'aurai un fils, vous serez maman à votre tour, et n'aurez plus le temps de faire la petite classe au pensionnat de Saint-Mesme.

— Qui sait ? je ne vois guère pour moi de probabilités de mariage, dit-elle avec une simplicité où ne se mêlaient ni amertume, ni affectation d'indifférence.

— Pourquoi donc ?

— C'est que je ne suis pas assez riche pour trouver un mari dont l'éducation réponde aux goûts que j'ai pris en vivant près de mon père et dans l'intimité de ma chère marraine... Mais, reprit-elle après une courte interruption, je m'accoutume à être mère seulement par procuration... et je veux avoir beaucoup d'enfants !

Le marquis la contemplait, adossée au grand orme, souriante en plein soleil, fraîche, le front pur, les yeux brillants.

Qu'elle était jolie !

Et pourtant, dans ce cœur aussi régnait le renoncement ! Dans ce cœur, comme dans celui de Blan-

che de Chérury. — Mais quelle différence ! pensa le marquis.

Le renoncement de Blanche donnait froid ; celui-ci, au contraire, semblait fait de bienveillance, de tendresse et de dévouement. Dans la vie, Françoise devait toujours donner, et jamais ne rien prendre pour elle. Mais elle pouvait donner de bon cœur : elle était si riche !

XIV

— Mademoiselle, la voiture est prête, vint dire le domestique.

— A revoir, monsieur le marquis ! s'écria-t-elle ; et souvenez-vous, que dans cinq ou six ans, la maîtresse d'école vous rappellera votre promesse.

Elle courut au tilbury, au-devant duquel Paul de Torcil l'attendait. Le marquis la suivit.

— Voulez-vous me permettre de vous servir de cocher ? demanda-t-il vivement, au moment où le domestique allait prendre les guides. — Paul, mon enfant, dis à mademoiselle Françoise que je sais suffisamment conduire, et qu'elle me fera plaisir en me donnant l'occasion d'une promenade matinale.

Françoise, bien entendu, ne refusa pas; le marquis monta sur le siège, saisit les guides, et lança le cheval dans l'avenue.

Pourquoi son cœur, tout à l'heure si profondément triste, s'ouvrit-il à des fêtes inconnues? Pourquoi donc cette belle matinée d'automne, tout à l'heure inaperçue, s'éclaira-t-elle pour lui de splendeurs dès longtemps oubliées?

Le marquis ne songea ni à s'étonner, ni à se réjouir. Il ne fit même pas de retour sur lui-même, mais il aspira l'air frais à pleins poumons, se plut, comme un enfant, à faire caracolier le cheval et glisser le tilbury dans les pentes et causa beaucoup avec Paul.

En arrivant à Saint-Mesme, il trouva pour sauter à terre et offrir la main à Françoise une agilité juvénile qu'il ne se connaissait plus, non qu'elle fût paralysée par les glaces de l'âge, mais parce que l'habitude d'une vie froide et désintéressée l'avait ralentie.

Que cette vieille maison lui sembla charmante sous son manteau de vigne et de grenadiers! Que la palissade de roses, de clématites et de jasmins, qui garnissait la grille vermoulue lui parut pittoresque et jolie! Ça et là une rose de Bengale éclatante perçait à travers les rameaux serrés des plantes grimpantes; une étoile de jasmin s'épanouissait à côté. Quelques volubilis avaient trouvé

moyen de se glisser parmi les arbrisseaux et mélaient encore, au matin, leurs cornets de pourpre aux panaches d'automne de la viorne-clématite.

Au roulement de la voiture, et au bruit de la sonnette de la porte de la rue, le vieux professeur apparut sur le seuil de la maison. Le soleil détacha au clair, sur le fond d'ombre de l'intérieur, sa large et placide figure, puis son corps grassement charpenté. Il tenait d'une main sa tabatière, de l'autre il massait une prise.

— Allons ! dit-il, voilà les enfants ! Bien ! huit heures ne sont pas encore sonnées !... Comment ! c'est vous, monsieur le marquis ?

— Ne faut-il pas qu'un jeune homme à marier se montre galant pour les dames ? — Et M. de Crémant sourit de ce sourire demi-mélancolique, demi-railleur, qu'il avait volontiers en parlant de lui-même et de ses intentions matrimoniales. — Mais, reprit-il, avec son aisance et sa dignité naturelles, c'est mademoiselle Françoise qui m'a fait une faveur en me permettant de la conduire. Je ne me serais pas avisé tout seul de cette promenade, et voici la plus belle matinée que j'ai vue depuis longtemps !

Françoise et Paul remercièrent le marquis, saluèrent et disparurent dans l'ombre du corridor. Aussitôt la cloche sonna. Le marquis prit congé du digne magistère par une poignée de main.

— A dimanche, monsieur le marquis ; Françoise

et moi nous sommes invités aussi à Favières... Mille bons souhaits !

— Ah ! dit le marquis, comme s'il n'avait entendu qu'un nom, vous êtes un heureux père... Mademoiselle Françoise... quel trésor !

Il monta en tilbury, fouetta le cheval et revint au grand trot vers le château, le cœur plus vivant et plus jeune qu'il ne l'avait eu lors de sa vingtième année.

XV

Quatre jours seulement séparaient du dimanche. Le marquis les passa dans une activité qui surprit le baron de Torcil, mais lui parut cependant d'heureux augure. Cette ardeur à la chasse, cette disposition verveuse à la causerie n'étaient-elles pas des indices que M. de Crémant se prenait à la vie comme un homme qui a beaucoup encore à en attendre ?

Quelquefois, en battant les bois et les brandes, les deux amis causaient ; ils causaient encore le soir dans le petit salon boisé, près de la baronne ; et la conversation, quel que fût l'incident qui l'avait fait naître, ne continuait pas longtemps sans que le grave sujet qui demeurait au fond de la préoccupation générale fût abordé.

Le marquis alors répondait en homme décidé à marcher droit dans la voie ouverte et à ne s'arrêter qu'à l'autel. Il parlait d'après un parti pris, sinon d'après une conviction ; mais ni le baron ni sa femme ne voulaient creuser le fond de sa pensée, de peur d'y remuer les hésitations et les doutes.

Et qu'y eussent-ils trouvé ? rien peut-être ; car M. de Crémant s'était interdit la réflexion. — Il laissait aller sa destinée, et, en attendant, s'abandonnait à une sorte de rêverie sans formes et sans couleurs, qui n'avait pas d'objet ni de but, mais qui le rendait heureux.

XVI

Il vint donc, ce dimanche ! Le marquis allait faire un pas de plus dans la voie du mariage : un pas décisif peut-être. Son cœur se serra. Et pourtant il avait attendu le jour ! — Oui, involontairement, sans y prendre garde, il s'était dit, depuis deux matins, en s'éveillant : « C'est après-demain ! » puis : « C'est demain ! »

On était convenu que l'on prendrait, en passant, à Saint-Mesme, M. et mademoiselle Audebert. Jusqu'à Saint-Mesme, le marquis trouva que le breek de la baronne de Torcil n'allait pas assez vite ; puis, après que l'instituteur, sa fille et Paul y furent montés, il lui semblait qu'il roulait vers Favières avec une vélocité surprenante.

Françoise avait la même toilette que le dimanche précédent ; c'était sa plus belle, son unique. Pour son visage si pur et si doux, il exprimait une joie intérieure qui le faisait resplendir.

— Vous avez l'air tout content, ma mignonne, lui dit à demi-voix madame de Torcil, à qui cette disposition n'échappa point ; que m'apprendrez-vous de bon ?

— J'espère, dit-elle à l'oreille de la baronne, que Blanche sera heureuse... Je pense beaucoup de bien du marquis de Crémant.

XVII

La famille de Favières était réunie dans le parc, au milieu d'une clairière que baignait encore le soleil vers quatre heures, quand la famille de Torcil, le marquis de Crémant, Audebert et sa fille arrivèrent. On reçut le baron, la baronne et le marquis comme des amis de vingt ans qu'on aurait vus la veille, et le meilleur accueil que l'on pouvait faire au marquis était assurément celui-là. Quant au vieux professeur et à Françoise, on ne les reçut pas du tout : ils faisaient partie de la famille.

Mademoiselle de Chérucy avait ce jour-là une robe blanche qui lui seyait à merveille. M. de Crémant l'observa. Il vit aussi que la jeune fille silencieuse et froide du dimanche précédent, s'animait

et trouvait, pour faire les honneurs de chez elle, une aisance, une mesure, une dignité parfaites. Madame de Favières était âgée ; sa santé délicate ne lui permettait plus de tenir sa maison comme autrefois. Depuis quelques années elle comptait un peu sur sa nièce pour l'aider à remplir son rôle de châtelaine. Mademoiselle de Chérucy en avait pris une valeur personnelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans un pays où les mœurs veulent que les jeunes filles soient dans la société comme des zéros auxquels donnent seulement leur importance les chiffres qui les accompagnent. Elle semblait à moitié femme déjà, et cependant gardait toutes les réserves de la jeune fille. Enfin c'était une personne accomplie, et à laquelle, chaque instant qui s'écoulait, chaque incident qui survenait, fournissait l'occasion de révéler une perfection de plus.

Le marquis donc remarquait tout cela ; et il le remarquait d'autant plus, il l'évaluait d'autant mieux, hélas ! qu'il demeurait froid et que nulle impression vive, à l'esprit ou au cœur, n'influençaient son jugement.

Il pensait certainement que ce serait une fortune, de mener une telle épouse au château de Crémant ; mais, si le mariage n'avait point été pour lui un devoir, il eût mieux aimé y retourner seul que d'y introduire, entre sa tante et lui, une personne nouvelle, inconnue.

Que s'il jetait les yeux sur Françoise, au contraire, il lui semblait voir en elle une amie sûre, éprouvée, quelqu'un dont le cœur lui était ouvert. Il aurait voulu lui parler de Blanche, savoir si... Mais quoi? Françoise pouvait-elle servir de truchement, entre ces deux âmes étrangères?

XVIII

Dès que le soleil baissa, madame de Favières se leva pour reprendre le chemin du château. M. de Crémant lui offrit le bras, tandis que le comte de Favières donnait le sien à la baronne. M. de Torcil et Audebert cheminaient à côté des deux jeunes filles; Paul avait depuis longtemps pris sa volée on ne savait où.

Mais les allées du parc, dessiné à l'anglaise, serpentaient en faisant des détours à travers les massifs. Bientôt la société se divisa au gré des accidents du chemin et des incidents de la causerie. Les deux jeunes filles s'éloignèrent, peu à peu, du groupe principal, et le marquis de Crémant les regarda passer, appuyées au bras l'une de l'autre, et se par-

lant à voix basse, avec un inexprimable sentiment de curiosité.

Arrivée au perron, la comtesse, prétextant quelques ordres à donner, rendit la liberté à son cavalier. La soirée était si belle, si douce encore malgré la saison, que le comte et la baronne demeurèrent un instant indécis sur le seuil du château, puis finirent par s'asseoir au dehors. Un moment après, MM. de Torcil et de Crémant, rebroussant chemin, s'enfoncèrent dans les massifs du jardin anglais. Les méandres n'en étaient point tellement inextricables, que les rencontres y fussent impossibles. Les deux gentilshommes ne tardèrent point à se trouver en face des jeunes filles.

— Il y a de l'indiscrétion à troubler votre tête-à-tête, mesdemoiselles? demanda le baron.

— Point du tout, dit Blanche en quittant soudain le bras de sa compagne pour prendre celui de son vieil ami. — Et nous vous avons donné le mauvais exemple? Vous désertez le salon?

— Personne n'est encore au salon, je crois, mademoiselle, répondit le marquis. Madame votre tante nous a quittés, et M. de Favières est assis sur la terrasse avec madame de Torcil et M. Audebert.

— Alors nous pouvons prolonger notre promenade et aller... à la rencontre de Paul, par exemple.

XIX

Les allées étaient étroites : naturellement le marquis se trouva au côté de Françoise ; naturellement encore il lui offrit le bras.

La conversation, d'abord générale, devint bientôt particulière à cause de la gêne qu'il y a, en pareil cas, à se retourner pour se parler d'un groupe à l'autre. Insensiblement aussi, la distance, d'abord très-courte, qui séparait les deux couples, s'allongea ; et ce fut ainsi que les infiniment petits incidents qui précipitent les destinées amenèrent le marquis et Françoise à se trouver au bras l'un de l'autre, et presque seuls, à cette heure du jour où les épanchements viennent facilement du cœur aux lèvres.

Par quelle pente, douce ou rapide, le marquis en arriva-t-il à parler lui-même de ses projets de mariage, qui n'étaient un secret pour personne, mais qu'aucune démarche significative ne rendait encore avouables ?

Peut-être ni lui ni Françoise n'auraient-ils pu citer la parole qui avait, entre eux, rompu la glace ; toutefois, après une demi-heure de promenade, le marquis en vint à dire :

— Vous le voyez, mademoiselle, ma position est difficile et cruelle. Je ne puis offrir à une femme qu'un avenir de résignation, et moi, moi, vieil enfant, je ne puis pas me résigner !... Me résigner ! Comprenez-vous que j'ose, comprenez-vous que je puisse employer un pareil terme en parlant de votre amie ? Je suis fou, complètement fou, et, après avoir entrevu la plaie de mon âme exigeante, vous devriez conseiller à mademoiselle Blanche de me refuser !

— Non pas, certes ! Ah ! monsieur le marquis, les âmes exigeantes sont les âmes riches !... et c'est parce que l'on donne beaucoup que l'on demande aussi !... Vous voulez une famille sans tache, parce que la vôtre est une des plus pures de France ! Vous voulez un cœur d'élite, parce que le vôtre a toutes les générosités, toutes les délicatesses... Enfin, vous voulez une âme capable de tendresse et d'enthousiasme, parce que la vôtre a gardé sa jeunesse... et

puis, et puis, vous pensez que votre femme sera mère, et vous voulez encore que vos enfants aient toutes les beautés comme toutes les noblesses...

Le marquis regardait Françoise, tremblant et ravi. Une sorte d'ivresse pure et délicieuse lui montait au cerveau, comme s'il eût entendu un chef-d'œuvre musical. Un moment il s'arrêta et demeura devant elle, muet, et plein de pensées tumultueuses, interdit, et prêt à laisser échapper un torrent de questions.

— Mais... dit-il enfin d'une voix qu'il s'efforçait en vain d'assurer ; — mais... comment savez-vous si bien ?...

— Ah !... c'est que... moi aussi, je serais exigeante !

Il y eut un silence. Le marquis fit appel à toute sa puissance sur lui-même pour contenir l'explosion de sentiments qui éclatait dans son cœur. Il ne voulait rien dire de trop. Après une minute d'efforts, il répondit avec un accent pénétré qui fit vibrer sa voix émue, et donna une étrange valeur à ses paroles.

— Vous en avez le droit, mademoiselle.

Ce fut tout. Françoise se sentit embarrassée par le silence du marquis d'abord, puis par le regard respectueux et tendre dont il l'enveloppa tout entière, enfin par la conviction passionnée de ses réponses.

Ils firent quelques pas en silence. Françoise cherchant des paroles pour ramener la conversation sur un sujet moins troublant, le marquis s'abandonnant au bonheur imprévu et intense dont les douces effluves montaient de son cœur à sa tête. Cette muette extase, il aurait voulu la prolonger des heures ; mais sa délicatesse lui disait qu'il ne devait point attarder Françoise loin de son amie...

Ce fut elle qui dit :

— Nous avons perdu Blanche et M. de Torcil... peut-être sont-ils rentrés ?

— Rentrons donc, répondit courageusement le marquis.

Mais un serrement de cœur douloureux éteignit soudain sa joie. S'il avait pu au moins s'échapper pour aller seul à travers la campagne !... Il fallait, au contraire, tenir sa place et son personnage au milieu d'un salon... Il fallait... il fallait revoir Blanche de Chéruy, et cette idée lui devenait plus pénible de seconde en seconde.

Les deux couples, comme s'ils se fussent avertis, débouchèrent des massifs en même temps et se rencontrèrent au pied du perron. La conversation aussi avait retenu Blanche et le baron dans les allées. Mademoiselle de Chéruy semblait rêveuse. Précisément elle accueillit le marquis d'un mot obligeant, qui le trouva presque interdit.

XX

Au retour de cette seconde entrevue, quand le breek eut déposé à la porte du pensionnat Audebert, sa fille et Paul, le marquis et le baron, qui étaient descendus aussi, manifestèrent le désir de monter une côte à pied, tandis que la voiture allait au pas.

— Quand fais-tu ta demande ? dit M. de Torcil.

— Jamais ! répondit le marquis, d'une voix brève et tremblante.

— Comment ? qu'est-ce encore ?... Mon cher Crémant, deviens-tu fou ?

— Oui.

— Ah !... Et pourrais-je te demander, balbutia le baron devenu froid, quel nouveau prétexte...

— Mon ami, je suis le plus malheureux des hommes ! s'écria impétueusement le marquis. Oui, certes, il faut croire à la fatalité... Abandonne-moi... On ne réagit point contre le sort... Une divinité implacable a rayé le nom de ma famille sur le livre d'or de la noblesse. Je ne me marierai point.

Le marquis était si ému, si sincèrement malheureux, que M. de Torcil eut pitié de ses angoisses insensées.

— Mais, reprit-il, quel reproche fais-tu à mademoiselle de Ghéruy ?

— Des reproches?... Elle est parfaite !... mais je ne l'épouserai point... Vois-tu, Henri, ce que je vais te dire est étrange... ridicule ; je te prie d'avance de me pardonner... d'avoir pitié de moi...

Et la main que M. de Crémant tendit au baron tremblait, une larme brillait dans les yeux fiers du gentilhomme.

— ... J'en aime une autre, murmura-t-il d'une voix éteinte... Oui, moi, presque vieillard, moi, je suis amoureux... comme si j'avais vingt ans !

— De Françoise, alors ?

— Elle a pris tout mon cœur. Tiens, je sentais, depuis que je l'ai vue, quelque chose d'étrange se passer en moi, comme un rajeunissement, comme un retour inavoué à ces beaux rêves printaniers que nous ne saurions, quand ils sont passés, ni évoquer ni traduire... Et, cependant... vrai ! je ne songeais

à rien... je n'avais pas la première idée de... Eh bien, ce soir, quand, en nous promenant dans le jardin anglais, — tu sais? — nous avons échangé quelques paroles... indifférentes d'abord... ah! mon ami! j'ai senti mon cœur et ma confiance aller à elle irrésistiblement.. J'ai parlé de mes projets de mariage, de mes folles ambitions... Elle m'a répondu... Chacune de ses paroles tombait comme une goutte de baume sur la plaie, ou bien comme une lueur, comme un éclair, comme les doux et chauds rayons du soleil dans un froid brouillard. C'était une révélation. Un cri s'est échappé de toutes mes facultés aimantes et pensantes. Je me suis dit : « Voilà ma femme!... » — ... Tu vois bien, Torcil, que je ne me marierai point, reprit, après une interruption, le gentilhomme, dont la voix, tout à l'heure vibrante, passionnée, devint sourde... Oh! je suis malheureux!

Le baron, ému et consterné, ne savait que répondre. Il écoutait son ami avec colère et avec pitié. Il cherchait des paroles pour lui reprocher sa folie, et n'en trouvait point. Que lui dire? Rien qui ne fût dur et ne fût mérité; mais rien, aussi, qui ne détonnât comme une vulgarité au milieu de ces purs sentiments d'honneur et de délicatesse.

Les deux gentilshommes se pressèrent la main en silence; le breek avait gravi la côte, et descendait maintenant. Le cocher ralentissait l'allure de ses

chevaux pour demeurer à la portée des piétons qui la suivaient. Mais, ni l'un ni l'autre, ne songeaient à remonter en voiture. Il semble que la marche soit un soulagement aux agitations intérieures, et que la dépense de forces musculaires qu'elle provoque atténue la violence des passions.

— Et, dit enfin M. de Torcil, et, alors, tu vas encore refuser mademoiselle de Chéruy ?

— Non ; je mettrai un terme à mon ridicule en le comblant. Je me ferai refuser ; ceci achèvera mon personnage.

— Au moins, je t'en prie, mon ami, ne précipite rien... attends... réfléchis... Le temps modifie bien ces impressions soudaines ! A nos âges, l'amour ne peut être qu'une folie dangereuse...

— Oui, quand c'est une folie, une *passion*.... Non, quand il vient d'une profonde et complète estime, du sentiment absolu, d'une mutuelle sympathie.

— Et, demanda froidement le baron, quand il en est ainsi, l'amour aplanit tous les obstacles, efface toutes les inégalités sociales !

— Il empêche au moins certaines mésalliances de cœur, reprit tristement le marquis. Je retournerai à Crémant rêver au passé, au bonheur, au devoir, à l'impossible... Je méditerai longuement les mystères de la destinée, en contemplant mon vieil écusson de fils des croisés !... Au-dessous... après

la devise de ma maison, tout à l'heure abandonnée aux archéologues, j'écrirai : *Væ soli!*

— Je te demande huit jours d'épreuve, dit le baron ; huit jours de patience !

Le marquis secoua la tête.

— Hélas ! dit-il, je voudrais, crois-moi, pouvoir m'éveiller de ce rêve et redevenir indifférent et froid.

Il s'arrêta court ; puis :

— Non, s'écria-t-il, je ne le voudrais pas !

Le baron eut un mouvement de dépit et de chagrin.

— Remontons en voiture, dit-il ; je perds mes paroles comme mes droits de vieille amitié.

— Henri !

— Tu ne veux pas seulement écouter un avis, exaucer une prière !

— Eh ! je resterai... j'attendrai tant que tu voudras. Mais ce sera rendre la position d'autant plus délicate...

Le baron avait hélé son cocher. La voiture s'arrêta ; ils montèrent.

— La causerie ou le beau temps m'ont fait du tort, dit madame de Torcil. Eh bien ! marquis, que vous disais-je ? N'est-ce pas que Blanche de Chéruy est mieux encore dans son rôle de châtelaine ?

— Charmante !

— Et que c'est la femme qu'il vous faut ? point gauche, comme ces filles maintenues trop long-

temps sous la domination maternelle; en même temps, digne, réservée, raisonnable, incapable de ces exaltations sentimentales qui troubleraient votre vie...

— L'épouse prédestinée d'un vieillard, enfin! —
oui, madame!

Le baron interrompit d'un signe M. de Crémant, qui se tut. Il ne demandait qu'à s'enfermer dans ses pensées.

XXI

Les jours qui suivirent s'écoulèrent pour le marquis dans une étrange disposition de cœur et d'esprit. Il ne voulait point, pour ainsi dire, donner audience à ses pensées et les livrer à l'analyse de sa raison. Pour lui, la question ne cessa pas un seul instant d'être réduite à ces termes : éteindre son amour pour Françoise et demander mademoiselle de Chérury, ou quitter le pays, s'enfermer dans son manoir et renoncer pour jamais au mariage.

Que si quelquefois un parti moyen se présentait à son esprit, il le repoussait comme une mauvaise pensée. Dans les crises du cœur, les plus nobles natures s'égarerent. Il craignait les compositions de conscience.

Mais pouvait-il étouffer les élans de cet amour,

d'autant plus ardent, d'autant plus inspiré, qu'il avait hérité de tous les instincts de sa jeunesse comprimée ?

Ces explosions tardives sont parfois plus terribles que les fougueux entraînements de la vingtième année. « Et, d'ailleurs, pensait le marquis, comment fermer les yeux quand on s'est dit : « Voilà la lumière ! » et quand on s'est dit : « Voilà le bonheur ! » comment en défendre son âme ?

Son amour, au lieu de s'éteindre, s'avivait chaque jour, et, par instants, M. de Crémant s'en réjouissait comme d'un triomphe. Il y avait de telles joies pour lui à sentir son cœur vivre d'une robuste vie ! C'était la jeunesse ! Et la jeunesse ! quel trésor pour ceux qui, ayant achevé de gravir le premier versant de la vie, se sentent entraînés par l'irrésistible loi de la nature à descendre la pente sombre !

Radiieux horizons, évoqués par la jeunesse, — fêtes intimes, dont les décors, les harmonies, les richesses, ne sont rendus ni par les pages éloquentes des poètes, — ni par les magiques peintures de l'Opéra, — ni même par les plus exquises expressions musicales : joies délicieuses épanouies tout à coup dans le cœur comme un bouquet de fleurs printanières au premier soleil d'avril, — qui pourrait donc vous vaincre, quand un coup de baguette féerique vous évoque, alors qu'on croyait vous avoir dit adieu pour jamais !

XXII

Le marquis faisait de longues promenades solitaires, qu'il dirigeait instinctivement vers le pensionnat de Saint-Mesme. Il se donnait pour prétexte quelque message ou quelque emplette qui l'appelaient dans le bourg, et passait devant la vieille maison, sans entrer; ou bien, il s'arrêtait dans la campagne, pour contempler de loin ce temple qui renfermait son trésor...

Ah! qu'il aurait voulu saisir Françoise comme l'aigle sa proie, l'emporter, la cacher au fond de son château et dire adieu au monde entier!

Un jour, il se surprit murmurant : « Mais pourquoi pas?... »

Ce fut un éclair, après lequel il renferma ses

pensées dans l'inflexible rempart qu'il leur avait défendu de franchir.

Cependant il désirait ardemment la revoir, et nulle occasion ne semblait prochaine. Assurément, rien n'était plus facile que d'aller au pensionnat seul, ou avec son hôte. — Mais, pour les âmes timorées, combien les choses faciles ne sont-elles pas, parfois, les choses impossibles ! — Aller seul ?... Et que dire pour expliquer la visite ? D'ailleurs, la loyauté du marquis de Crémant pouvait-elle s'abaisser au subterfuge ? — Aller avec le baron, qui savait son secret, dont le regard sévère eût interrogé le fond de son âme ? — Jamais.

Ainsi M. de Crémant demeurait en vue du paradis de son cœur, comme si des fortifications inexpugnables lui en eussent défendu l'entrée. Cette petite porte à claire-voie, qui s'ouvrait à l'impulsion d'un doigt d'enfant, était gardée par ses scrupules, plus sûrement que par des sentinelles.

XXIII

Comment donc ses pas le portèrent-ils d'eux-mêmes au pensionnat, un matin qu'il errait, se laissant aller à cette ivresse morale dont il craignait la fin, comme instinctivement on craint le réveil en faisant un beau rêve ? Quelle puissance le conduisit jusque dans la petite cour où Audebert taillait les rosiers du boulingrin ?

Il se le demanda effrayé, quand l'instituteur, fermant son sécateur, ôtant son bonnet de soie noire, fit un pas en avant pour lui dire :

— Monsieur le marquis, j'ai bien l'honneur de vous saluer !

Le gentilhomme demeura court, une rougeur légère et rapidement effacée colora ses joues, pâles

d'ordinaire. — Je passais, balbutia-t-il, j'ai voulu vous serrer la main, monsieur Audebert!

— C'est bien de la bonté, monsieur le marquis. Vous voyez, pendant la récréation des enfants, je prends la mienne et j'accommode mon petit jardin pour l'année prochaine... Je vais appeler ma fille, qui sera heureuse de...

— Non! interrompit M. de Crémant par un mouvement d'honnêteté qui fut sublime, par un de ces triomphes de conscience qui sont un secret entre l'homme et Dieu, et qui rachètent bien des faiblesses peut-être; — non, je repars à l'instant.

Il se reprit, pour dire d'une voix mal assurée :

— Comment va-t-elle?

— Oh! toujours bien. Permettez-moi de vous présenter un de mes anciens élèves, le neveu de madame la comtesse de Favières, qui vient d'arriver de Paris : M. Armand de Chéruy. — Mon cher Armand, M. le marquis de Crémant.

Le marquis aperçut alors pour la première fois deux jeunes gens qui paraissaient se disposer à prendre congé, et dont l'un fit un pas en avant, pour répondre à la présentation de l'instituteur.

M. de Crémant, au nom du frère de Blanche, avait éprouvé un léger saisissement. Le jeune homme semblait interroger mentalement le prétendant de sa sœur. Tous deux se trouvaient l'un devant l'autre comme embarrassés de la rencontre.

Ils se saluèrent avec une courtoisie froide, échangèrent quelques phrases obligeantes, puis, avant de sortir, Armand de Chérucy dit au marquis, en désignant son compagnon du regard :

— « Monsieur Thevenin, un de nos chirurgiens de marine les plus distingués, qui me fait l'amitié d'accepter à Favières une hospitalité de quelques semaines. »

Ce fut l'occasion de nouveaux saluts, et les deux jeunes gens s'éloignèrent.

— Bon et brave cœur ! Armand !... dit Audebert comme en se parlant à lui-même, quand son ancien élève eut refermé la porte.

— Oui, sa physionomie est heureuse, — mais il ne ressemble pas à sa sœur. — On le dit fort mondain, un peu dissipateur...

XXIV

— Il a cherché le plaisir... pour oublier peut-être. — Il est généreux naturellement, comme tous ceux qui n'ont vu encore autour d'eux que le désintéressement et la bonne foi...

— Monsieur le marquis, demanda vivement Audebert, comme par l'effet d'une décision soudaine, monsieur le marquis, vous qui êtes un juge admirable des délicates questions qui touchent au point d'honneur de la noblesse, croyez-vous qu'un gentilhomme fasse une faute, en épousant une fille d'humble naissance, qui aurait, d'ailleurs, toutes les qualités du cœur et de l'esprit ?

M. de Crémant pâlit et regarda fixement l'instituteur. Cette question directe, imprévue, pressante,

lui alla droit au cœur et déchira d'un trait le voile que n'osait soulever sa conscience. — Il baissa les yeux comme devant un juge clairvoyant et demeura muet.

— Nous discussions ce point tout à l'heure avec mon ancien élève, reprit Audebert, pour motiver l'impromptu de sa question.

— Mais cela dépend... balbutia M. de Crémant, qui eut une sorte d'effroi de ce qu'il allait dire, et qui pour la première fois, depuis qu'il aimait Françoise, se posa en face ce cas de conscience.

— Cela dépend ?...

— Si c'est affaire d'argent, le gentilhomme déroge ! s'écria-t-il résolument.

— Mais fortune à part ?

— Et pourquoi, — s'il n'y a point d'indiscrétion à s'en informer, — M. Armand de Chérucy discutait-il avec vous là-dessus ?

— Le vicomte de Chérucy a un attachement profond et vif, pour une jeune fille qui n'est point noble.

— Eh bien alors que lui répondiez-vous ? reprit vivement le marquis, heureux de changer de rôle et de faire fixer, par l'honnête vieillard, l'incertitude où le jetait le trouble de son cœur.

— Je lui disais de s'efforcer de vaincre un sentiment difficile à légitimer ; je lui représentais que la position fautive des personnes déclassées est pé-

nible, et que, pour celle qu'il aime surtout, il ne devrait point battre en brèche, à cet égard, les répugnances de sa famille... Une jeune fille qu'il y ferait entrer sans un consentement sincère n'y serait pas heureuse... et qui sait, même, si ce mariage projeté ne nuirait pas à l'établissement de mademoiselle Blanche?... Enfin, monsieur le marquis, accepteriez-vous pour belle-sœur une jeune fille charmante, bien élevée, mais... d'origine plébéienne? Voici ce qu'il s'agit de vous demander.

— Est-ce que vous tenez à savoir mon sentiment personnel là-dessus?

— Certainement, monsieur le marquis. Votre opinion est trop considérable pour qu'on ne tienne pas beaucoup à la connaître, et... je ne doute pas, qu'en cette circonstance, elle ne pèse d'un grand poids sur la résolution du vicomte de Chéruy... bien qu'il soit fort épris.

— C'est trop d'honneur me faire.— La jeune fille appartient à une famille honorable? demanda M. de Crémant.

— Oh! certes! et elle est remplie de qualités bonnes et charmantes; et le jeune Armand de Chéruy a pour elle une affection qui date de plusieurs années, qu'il a vainement combattue...

Le marquis devint pâle, ses jambes fléchirent, puis se raidirent comme pour prendre racine au sol. Il voulut parler, et la voix lui manqua. Soudain une

idée avait traversé son cerveau. En une seconde elle s'y installa et y produisit un effrayant ravage.

« Armand de Chérucy avait fait ses études au petit pensionnat de Saint-Mesme... Il était de deux ou trois ans seulement plus âgé que Françoise... Comment aurait-il pu, alors que le cœur adolescent s'ouvre aux impressions tendres, voir, sans l'aimer, cette jeune compagne ? Et comment, l'ayant aimée un jour, l'oublier jamais ? »

Oui. Et plus M. de Crémant y pensait, plus ce doute devenait certitude... plus chaque détail de la conversation semblait en accuser l'évidence. Comment ne pas avoir senti plus tôt que c'était un père qui consultait en pensant à sa fille ?...

Une douleur intense tordit le cœur du gentilhomme... Avec un grand effort de volonté, il balbutia enfin, répondant à sa pensée plus qu'aux paroles d'Audebert :

— Oui... elle est charmante... il a vainement combattu !

Puis sentant qu'il ne pouvait se contenir plus longtemps, craignant de se trahir s'il demeurait une seconde de plus, il quitta brusquement la place en s'écriant d'une voix brève :

— Pardon ! je suis attendu !

François Audebert fit quelques pas pour l'accompagner ; mais le marquis ne se retourna pas. Arrivé sur le seuil de sa porte, le brave professeur s'arrêta,

ajusta ses lunettes, regarda son interlocuteur et s'éloigna d'un pas rapide et saccadé.

— Singulier homme ! se dit-il, singulier homme !... Je ne sais trop si blanche de Chéruy fera un heureux mariage...

XXV

M. de Crémant marchait vite, en effet. Jamais une douleur pareille à celle qu'il venait de ressentir ne l'avait terrassé. Il lui semblait que l'horizon tournait autour de lui, que la terre rebondissait sous ses pieds, que le vent, en tourbillonnant, le secouait comme un roseau. Arrivé en rase campagne, il voulut rappeler sa clairvoyance, interroger sa raison... vains efforts! Tout son être était bouleversé.

Il aimait bien Françoise depuis quelques jours!.. Mais la pensée qu'un autre aussi l'aimait... un autre qui était jeune... qui pouvait offrir un beau nom comme... et qui l'offrait!... qui avait sans doute, depuis plusieurs années déjà, fait pressentir... fait partager ses sentiments! cette pensée décupla son amour en une heure.

— C'est un trésor enfoui, avait pensé le gentil-

homme en découvrant à Saint-Mesme Françoise, avec sa beauté, son charme, sa haute valeur morale. — Le trésor est découvert, apprécié, se disait-il alors... Un autre va l'enlever peut-être...

Ah ! quelle différence entre ces deux situations ! Comme l'une laissait la liberté du sacrifice ! Comme l'autre était fiévreuse, entraînante, cruelle !

Cette angoisse, le secret de presque toutes les folies des passions, ravagea le noble cœur du marquis de Crémant et fit chanceler sa foi de gentilhomme. Il erra longtemps par les champs et les chemins. Enfin, à la nuit tombante, il revint au château de l'Estang.

— Eh bien, Henri, dit-il au baron, je pars décidément demain matin. Je ne puis vaincre cet amour, l'illusion ne m'est plus permise. Me flatter de triompher, ce serait mentir à ma conscience, ce serait m'accorder lâchement un subterfuge.

— Mais...

— Je vois la force de cette passion à la jalousie qui me dévore. Ah ! mon ami ! ce matin, poussé par une impulsion du cœur que je n'ai pu dompter, — qui m'a conduit sans le consentement de ma volonté pour ainsi dire, — je suis allé chez Audibert...

— Tu as revu Françoise ?

— Non !... j'ai refusé de la voir !... Mais j'ai rencontré Armand de Chérucy.

— Eh bien ?

— Eh bien, Audebert m'a fait une question... Il m'a demandé, à brûle-pourpoint, ce que je pensais de la mésalliance d'un gentilhomme... — Comprends-tu ?

— Non... — Tu crois qu'il a lu dans ton cœur, et...

— Je l'ai craint d'abord, mais bientôt la lumière s'est faite. J'ai vu qu'Armand de Chérucy aimait Françoise, qu'il voulait l'épouser, et qu'on interrogeait, en moi, le futur de mademoiselle Blanche... Ah ! quel coup !

— Mon pauvre cher Édouard !... — Eh bien, tu t'es trompé... ton imagination t'égare... Armand n'a jamais songé à Françoise, son amie d'enfance, sa sœur. Il aime à Paris une jeune fille de famille bourgeoise fort jolie et très-recommandable, dit-on.

— Ah ! interrompit le marquis avec une joie dont il ne put arrêter l'élan ! Ah ! il aime une jeune fille de Paris !

— Oui. Et il voulait sans doute, au moment où tu recherches sa sœur, faire une tentative près de toi. Par une loyauté que tu apprécieras, il chargeait Audebert de pressentir ton avis avant de renouveler, auprès de M. et madame de Favières, une démarche déjà infructueuse une fois. Car tu comprends que la pensée d'établir sa sœur d'abord, puis de se marier ensuite au gré de sa seule con-

science, — cette pensée qui viendrait tout simplement à un homme né d'hier — ne peut pas être, un seul instant, celle d'Armand de Chéruy.

— Ah ! reprit mélancoliquement le marquis de Crémant, c'est là ce qui nous distingue, nous autres gentilshommes, des fils de la Révolution. Si nous avons la gloire, nous avons les charges aussi de notre passé. Ils ne relèvent que d'eux-mêmes... nous, nous relevons de vingt générations couchées dans la poussière. — Pauvre jeune homme ! pauvre enfant !... Et le comte de Favières, dis-tu, ne veut pas... — Si tu intercédais, Henri?...

— Oh ! s'écria le baron, marquis de Crémant, il faut partir !

Le lendemain, M. et madame de Torcil disaient adieu à leur hôte, qui montait à cheval pour aller prendre le chemin de fer à la station prochaine.

— Tu expliqueras, dit le marquis au baron, d'une voix sourde, qu'une affaire pressante m'appelait à Crémant... Vous ajouterez, madame, que je vais revenir... Et puis, tu conçois, Henri, une fois là-bas, je tomberai malade... Que sais-je?... Tu choisiras le prétexte... Ah ! tiens, je suis frappé, vraiment ! Je crois, mon cher ami, mon vieux camarade, que nous ne nous reverrons plus !

— Allons donc !... J'espère encore, moi, que tu nous reviendras, le cœur guéri !

Le marquis secoua la tête, sauta en selle, envoya

un dernier salut à madame de Torcil, et piqua des deux.

En passant devant le pensionnat de Saint-Mesme, il ne ralentit pas le trot de son cheval, mais il eut des larmes dans les yeux.

XXVI

Trois jours après, dans la grande salle de son vieux château, le marquis, assis en face de sa vénérable tante, semblait avoir pris dix ans de plus. Une seule lampe, surmontée d'un abat-jour, traçait au milieu de la pièce une zone de lumière. La vieille fille filait au rouet, le marquis regardait d'un œil atone le fond de l'âtre où, sur une large plaque de fonte, rebondissaient les armoiries de sa maison estompées par la suie, et, çà et là, avivées d'une étincelle.

« Édouard, il faut te marier; mon enfant ! » avait dit la nonagénaire au retour de son neveu.

Depuis longtemps déjà, la douairière ne sortait de son mutisme, que pour lancer comme un oracle

ce *delenda Carthago*, qui réveillait les échos des grandes salles. Elle était sourde ; le marquis ne lui répondit rien ; mais elle, en hochant la tête, ajouta, comme si elle avait entendu une réponse : — Oui, oui, je serai contente de la voir avant de mourir, ta femme !

Hélas !... sa femme !

Jamais, non, jamais, son parti en était pris alors, jamais il ne devait ramener une épouse sous ce vieux toit croulant.

Quelles tristesses infinies il promena le long des sombres corridors, en répétant : — Non jamais !

Parfois il s'arrêtait, comme en proie à des luttes qui ramenaient sur son visage un éclair de jeunesse. La jeunesse, c'est l'espoir. Quand il abandonnait sa destinée, ces lueurs s'éteignaient ; il devenait vieillard.

Mais ce cœur, qu'il s'efforçait d'étouffer, protestait et voulait au moins crier ses angoisses, ses doutes, ses tentations, ses sacrifices et ses désespérances. Mentalement le marquis s'épanchait en longues confidences dans le cœur du baron de Torcil. Il voulut lui écrire, commença une lettre et se dit : « A quoi bon ? » Puis il jeta sa plume, la reprit le lendemain, laissa encore inachevée la page, en se disant : « Pourquoi faire : » Ainsi furent écrits, en quelques semaines, ces feuillets émus et incohérents.

20 novembre.

« ...Maintenant que me voici rendu à moi-même, Henri ; que je me retrouve en présence de ma destinée, telle que l'ont tracée les lois du monde et faite là Providence, j'éprouve une lourde tristesse. La solitude froide et austère de mon vieux château pèse sur moi et m'étouffe. Ah ! quel faix pour nous que le passé !... Il nous écrase, mon ami, et c'est sous son poids que nous succombons tous... Les uns, parce que, pactisant avec l'esprit moderne et acceptant les avantages qu'il dispense libéralement à l'individu, nous renonçons par là même à la succession de ce passé dont nous abandonnons les charges : — et alors, je te le demande, ne tombons-nous pas au-dessous de ces fils de leurs œuvres, fiers conquérants d'une noblesse nouvelle, qui, partis de bas, s'élèvent, et tiennent tout de leur propre valeur ? — Les autres, et ceux-là sont plus rares, parce qu'ayant accepté la succession avec toutes ses charges, ils ne peuvent les remplir, dans la société moderne, et succombent à la peine ! »

27 novembre.

« Je me demande, en faisant un retour sur ma vie, et en considérant aussi bien d'autres vies, que j'ai vues s'éteindre stériles, je me demande si les mystérieux secrets qui renouvellent la face du monde n'ont pas condamné nos vieilles races à périr? s'il n'y a pas une fatalité qui se joue de nos efforts, et enveloppe les débris d'une société morte dans les plis de son linceul?... »

3 décembre.

« On dit que les races qui ne se mêlent point s'abâtardissent. N'en serait-il pas au moral comme au physique?... Il me semble que les principes immuables qu'on défend contre toute atteinte... qu'on ne laisse modifier par aucune idée nouvelle, perdent par là même leur force et leur puissance... Il me semble que parfois les lois ont besoin d'être transgressées?... que des audaces heureuses rajeunissent les races et les cœurs... il me semble... — Mais tant de choses!... Henri! je suis fou! »

15 décembre.

« Oh ! oui, je suis fou ! Ces spéculations philosophiques ne sont qu'un masque pour les tentations et les révoltes de mon cœur. — Mais j'étais de bonne foi ; je me trompais moi-même. La vérité, c'est que j'aime Françoise aujourd'hui plus qu'hier, et que je l'aimais hier plus qu'en te quittant. Voistu, à chaque pas que je fais dans ma solitude, je me dis : Si elle était là ! comme ces vieux échos se plairaient à répéter son joli rire ! Comme elle illuminerait tout ce qui est sombre ! comme elle réchaufferait tout ce qui est froid ! Ce serait la vie. Tandis que je vois au contraire commencer la vieillesse triste et solitaire... le stage de la mort !

» Tout à coup, il me prend des besoins de protestation, des élans de jeunesse. J'ai envie de courir à Saint-Mesme, de demander Françoise à son père, à elle-même ; d'en faire la plus charmante, la plus adorée des marquises de Crémant !

» ...Mais... voudrait-elle consentir ?... Pourrait-elle m'aimer ?... Oh ! je l'aime tant, moi !... — Et, vois-tu... c'est parce que je crois qu'elle m'aimerait !

» Son père... — Il n'avait point l'air, le brave professeur, d'être favorable aux projets d'Armand

de Chéruy... Il regarde une mésalliance comme un malheur, surtout pour celui des deux époux qui en est l'objet... »

26 décembre.

« Une mésalliance?... Dire que c'est moi qui ferais une mésalliance, en épousant cette adorable Françoise ! »

5 janvier.

« Plusieurs fois par jour, tandis que j'arpente le château en tous sens pour dominer mes agitations intérieures, je me surprends à m'arrêter devant ma vieille tante, qui me regarde avec des yeux interrogateurs et profonds. Elle est sourde, et cette infirmité, autant que sa solitude accoutumée, l'a rendue silencieuse. Assise dans sa bergère, devant son rouet, toujours au même coin du foyer, il me semble voir en elle une fée Mélusine, une Sibylle du temps passé, grand juge en fait des droits et des devoirs du gentilhomme. Je m'arrête donc à la regarder comme elle me regarde, et prêt à lui crier

l'aveu de mes tortures ; mais les paroles ne viennent pas à mes lèvres. J'ai trop peur que l'oracle ne condamne le vœu de mon cœur ! »

15 janvier

« Ce matin, le soleil a percé les brumes neigeuses qui chargeaient l'atmosphère depuis quelques jours. Je suis allé me promener sur la terrasse du château. Il y avait longtemps que je n'y étais monté. Les ravages du temps m'en ont paru plus sensibles ; et puis, l'hiver a dénudé les figuiers et les vignes, les gelées ont grillé les giroflées. Le gai manteau, que l'été jette sur les vieilles pierres, ne déguise plus les appuis disjoints, les balustres renversés. J'ai ressenti un serrement de cœur à voir cette tristesse, cet abandon. Les souvenirs sont revenus en foule...

» Jeune homme, je m'asseyais sur cette terrasse pour faire de longues lectures, et regarder la vallée du Rhône ; adolescent, j'y faisais des armes, sous les yeux de mon père ; enfant, j'y jouais sur les genoux de ma mère...

» Ah ! mon cher Henri ! à l'évocation de ce passé, mon cœur s'est fondu de douleur... — Je n'aurai donc pas d'enfant, moi !

» Avoir des enfants de Françoise!... Voir mon fils dans ses bras!... Comprends-tu quel bonheur?

» Ses enfants, ils seraient bons, ils seraient beaux, ils seraient intelligents!... Qui donc oserait trouver qu'il leur manque des quartiers de noblesse? »

XXVII

Le marquis avait écrit, souvent pour se débarrasser des pensées qui l'obsédaient ; quelquefois, pour les examiner, les prendre à partie, les discuter. Il adressait au baron de Torcil ces aveux et ces cris du cœur comme à un être de raison qu'il voulait prendre à témoin de ses douleurs ; mais jusqu'alors il ne songeait point à fermer ce journal et à l'envoyer à son ami : cela lui eût semblé puéril. Au contraire, il avait répondu quelques mots vagues à une lettre significative du baron.

Tout à coup, sur la dernière pensée qu'on vient de lire, il s'arrêta, possédé par une tentation, par une espérance... Il ajouta en post-scriptum :

« Conseille-moi, Henri ! »

Puis il fit jeter à la poste.

Mais, lorsque ce fut fait, il se trouva plus agité encore. Une fièvre dévorante s'empara de son cerveau. Il craignait la réponse que demandait son post-scriptum; il craignait aussi le vertige, car les lois et les croyances qui, jusqu'alors avaient gouverné sa vie, ne lui apparaissaient plus que comme des fantômes, tandis que les protestations de son amour s'élançaient de son cœur de plus en plus incompressibles.

La grave et sereine figure de sa tante lui apparut comme le secours, le point d'appui, le refuge...

Quelques heures après, une nouvelle lettre partit pour le baron de Torcil.

« Henri, disait M. de Crémant, ne me réponds pas, ne me conseille rien. — Va voir Audebert... Françoise... fais-leur pressentir ma demande. — Ah ! pourvu qu'ils l'agrément ! — Ma tante, sainte femme ! n'a pas attendu un aveu que je n'osais lui faire. — Quelle puissance d'intuition n'ont pas ces âmes repliées sur elles-mêmes ? — Elle m'a vu souffrir... — Henri, ces quelques semaines m'ont beaucoup changé... — Peut-être en me répétant « Édouard, il faut te marier, » son perpétuel conseil, a-t-elle compris à mon émotion d'où venait le mal... Enfin, enfin, elle vient d'ajouter : « Eh bien, épouse celle que tu aimes... si tu l'estimes ! » Un tel avis, venu de cette noble part, c'est la loi du devoir, de l'honneur ! J'arrive ! »

XXVIII

À la station du chemin de fer, le marquis de Crémant ne trouva ni cheval ni domestique pour l'attendre. Des bords du Rhône à ceux de la Dordogne, le service postal n'est pas direct ; le marquis comprit qu'il arrivait avant sa seconde lettre. Il prit un cheval de louage.

Pendant le voyage, ses rêves, ses joies, ses doutes (il s'en cachait encore dans la conscience timorée du gentilhomme), avaient continué. Je ne sais quelle agitation étrange s'était installée dans son cœur et n'en voulait point sortir. La joie, la crainte, y luttaient avec quelque chose d'inconnu, comme l'appréhension confuse d'un coup du sort.

Il souhaitait de dévorer l'espace qui le séparait

du château de l'Estang, et pourtant il aurait voulu retarder son arrivée jusqu'à la distribution du courrier.

Tantôt il poussait son cheval en avant, et la bête s'élançait ventre à terre ; — tantôt, soudain retenu par je ne sais quel pressentiment, il serrait la bride, et l'animal, mordant le frein, se cabrait en écumant.

Le marquis atteignit Saint-Mesme, et une inexprimable émotion le cloua devant la pension... il ne voulait point entrer... ce n'était pas ainsi, et seul qu'il devait arriver devant Françoise ! Non ! il ne voulait point entrer... — Mais quoi?... il pouvait bien regarder... *la maison!*

Elle lui sembla plus silencieuse et plus solitaire que d'habitude.

— Ah ! se dit-il, c'est jeudi ! Il y a les congés...

Il continua son chemin.

Justement il fallait monter la côte. Au sommet, le marquis jeta un premier regard vers le château. Alors, au balcon, près de la baronne, il crut reconnaître Françoise vêtue de blanc comme une fiancée ; Françoise, qu'un rayon de soleil éclairait et faisait resplendir sur un sombre fond de lierre.

Ah ! cette fois, d'un seul coup il enfonça ses éperons dans les flancs de sa monture ; il cingla l'épaule avec sa cravache...

Le cheval se cabra.

XXIX

— Vous allez vous faire désarçonner, monsieur le marquis ! lui cria le garde du baron de Torcil, qui traversait le chemin. Vous avez un cheval vicieux !

— Merci ! répondit le marquis. — La lettre où j'annonçais mon arrivée ne sera pas parvenue au baron assez à temps pour qu'il ait pu envoyer au-devant de moi, ajouta-t-il : j'ai loué la seule monture qui se trouvait disponible.

— Avec cela précisément que tous les chevaux du château sont occupés pour la noce.

— La noce ?...

— Ah ! monsieur le marquis ne sait pas ? Le

jeune chirurgien de marine épouse mademoiselle Françoise Audebert... Aujourd'hui, on signe le contrat au château de l'Estang ; demain, il y a bal au château de Favières... — C'est M. Armand de Chérucy qui a fait ce mariage-là. Il aimait beaucoup mademoiselle Françoise, et le médecin est son ami...

Le marquis n'interrompait pas le garde. Il lui semblait qu'une avalanche de neige l'enveloppait tout entier en tourbillonnant, l'aveuglait, le glaçait jusqu'à la moelle. — En même temps, il sentait se briser en lui, pour toujours, le puissant ressort de la jeunesse.

Mais le gentilhomme ne se donna point en spectacle. Une minute seulement, il resta devant le garde, les yeux troubles et fixes ; puis il murmura :

— Ah ! bien... merci, mon ami.

Et il passa.

Il passa!... Mais cette fois il ne précipita pas l'allure de son cheval. Au contraire, dès qu'il eut perdu de vue le paysan, il tourna bride, puis il laissa le cheval de louage errer à l'aventure par les champs nus et froids. De temps à autre, il imprimait à la bride un mouvement machinal, qui dirigeait la bête vers la droite ou la gauche... Il traversait un champ, coupait un chemin, tournait dans un pré, s'égarait dans un bois... A la fin, il arriva, conduit par sa monture, à la station du chemin de fer.

La destinée lui montrait son chemin. Il revint à Crémant, vieilli, brisé.

Au printemps dernier, il est mort d'une sorte de consommation. Mademoiselle de Crémant l'a enseveli.



FIN

Collection Hetzel-Dentu à 3 fr. le volume.

Mme CLAUDE, par E. Muller. 1 vol.
 LE BATELIER DE CLARENS, par
 Juste Olivier..... 2 vol.
 LES PETITS ROMANS, par Alired
 de Brébat 4 vol.
 LES JEUNES AMOURS (le même). 4 v.
 UN DRAME A CALCUTTA, par le
 même 4 vol.
 ROMAN CHAMPÊTRE IRLANDAIS,
 par Carleton et de Wailly.. 4 vol.
 L'AMOUR D'UNE BLANCHE, par Ch.
 Jobey..... 4 vol.
 AVENTURRS DE KARL BRUNNER,
 par Assolant..... 4 vol.
 HISTOIRE D'UNE BOUCHEE DE PAIN,
 par Léon Macé 4 vol.
 PAUVRE MATHIEU, par A. de Ber-
 nard..... 4 vol.
 LES FRAIS DE LA GUERRE, par le
 même 4 vol.
 LES STATIONS D'UN TOURISTE, par
 le même 4 vol.
 RÉCITS DE LA VIE RÉELLE, par
 Claude Vignon 4 vol.
 JEANNE DE MAUGUET (le même) 4 v.
 COMÉDIES PARISIENNES, par Glee-
 ves..... 4 vol.
 UNE NICHEE DE GENTILSHOMMES,
 par Tourguenef..... 4 vol.
 JACQUELINE VOISIN, par Paul
 Deltuf..... 4 vol.
 LA FOLLE DU N° 16, par Léon
 Gozlan..... 4 vol.
 LE VAMPIRE DU VAL-DE-GRACE,
 par le même..... 4 vol.
 BLANCHE MORTIMER, par Adrien
 Paul..... 4 vol.
 LA DETTE DE JEU, par le même 4 v.
 LA FEMME EN BLANC, par Wilkie
 Collins et Forgues 2 vol.
 L'ANGLETERRE ET LA VIE ANGLAISE,
 par Alph. Esquivos. 2^e série. 4 vol.
 LA FIN D'UN MONDE, par Jules
 Janin..... 4 vol.
 VOYAGE DU FIRE-FLY (Delmas) 4 v.
 HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES
 ENFANTS, par L. Ulbach.... 4 vol.
 M. ET M^{me} FERNEL, par le même.
 5^e édition 4 vol.
 LE MARI D'ANTOINETTE, par le
 même..... 4 vol.
 L'HOMME AU CHIEN MUET, par
 Prosper Vialon..... 4 vol.
 LE MEXIQUE, LA HAVANE ET GUA-
 TEMALA, par de Valois 4 vol.
 CLARISSE, par Alph. Dequet. 4 vol.
 JOSÉPHIN LE BOSSU, par Arnould
 Fremy..... 4 vol.

LES AMANTS D'AUJOURD'HUI, par
 Arnould Frémy..... 4 vol.
 LES FEMMES MARIÉES, par le
 même..... 4 vol.
 NOUVEAUX CONTES D'ANDERSEN,
 par Soldier de Gramont ... 4 vol.
 LES ORIGINAUX DE LA DERNIÈRE
 HEURE, par Em. Colombey.. 4 vol.
 LE FOU YÉGOF, par Ereckmann-
 Chatrian..... 4 vol.
 LE PREMIER AMOUR D'UNE JEUNE
 FILLE (Lardin et Mie d'Aghonnc) 4 v.
 THÉÂTRE COMPLET de G. Sand. 3 v.
 CONSTANCE VERRIER (le même). 4 v.
 LES AMOURS DE L'AGE D'OR, par
 le même..... 4 vol.
 HISTOIRE DE LAW (Thiers). 4 vol.
 LA BLONDE LISBETH, par Immer-
 mann..... 4 vol.
 MADEMOISELLE DU PLESSÉ, par
 Paul Perret..... 4 vol.

—
 LA GUERRE ET LA PAIX, par P. J.
 Proudhon. 2 vol 7 fr. •
 THÉORIE DE L'IMPÔT, par le même.
 4 vol. 3 fr. 50
 LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-
 DORÉ, par G. Sand. 3 vol.. 7 fr. •
 FLAVIE, par le même. 4 vol. 3 fr. 50
 LES DAMES VERTES, par le même.
 4 vol..... 3 fr. 50

—
 LÉGENDES AMOUREUSES DE L'ITALIE,
 par Paul Perret. 4 vol. in-32. 4 fr. •
 ABEILLE, par Alph. Dequet. 4 vol.
 in-32..... 4 fr. •

SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION

LES BONNES FORTUNES PARISIENNES,
 par P. J. Stahl..... 4 vol.
 L'ANNÉE RUSTIQUE, par Victor
 Borie..... 4 vol.
 ANTONIELLA, par Lama in v.
 LES DEMI-DOTS, par Au
 MÉMOIRES D'UN MOR
 Bertrand
 LE SECRET DE POLICHIN LE,
 par Laurent Pichat..... 4 vol.
 VICTOIRE NORMAND (C. Vignon). 4 v.
 AVENTURES ROMANESQUES, par
 Aurélien Scholl..... 4 vol.
 LA PRINCESSE SOPHIE, par Adrien
 Robert..... 4 vol.
 HISTOIRE DES MORALES AU
 XVIII^e SIÈCLE, par 2 vol.
 DAME FORTUNE, par Paul Per-
 ret..... 4 vol.

